Dom Dysmas de Lassus
et collaborateurs

Les risques de la vie religieuse



Version 1.0c - avril 2017

Dom Dysmas de Lassus
et collaborateurs

Les risques de la vie religieuse

(Version 1.0c - avril 2017)

À vous toutes et tous, connu(e)s et inconnu(e)s,
qui aviez voulu donner votre vie à Dieu
dans un grand élan d'amour.

À vous que la vie religieuse a déçus
ou parfois, hélas, brisés.

Même si vous n'y croyez plus,
jamais Dieu n'oubliera
que vous aviez voulu
Lui consacrer votre vie.

Par respect pour vous
et par tristesse aussi,
nous voulions
faire entendre
votre cri.

Note du photographe :

*Cet arbre n'est pas déraciné, car nos racines sont en Dieu,
et nul ne peut rien arracher de la main du Père...*

*Mais il est tragiquement brisé dans son bel élan vers le ciel,
qui se voulait tout droit vers Dieu...*

Table des matières

2ème PARTIE : LES RELATIONS PERSONNELLES

Avant propos

Ce texte n’avait pas l’intention de devenir un livre. La première version couvrait une douzaine de pages A4 et portait le titre : *Principes de bon sens spirituel*. Les premières réactions avaient été encourageantes : le propos était utile. Une personne à qui cette première version avait été envoyée n’avait pas répondu. Un mois plus tard arriva sa réponse :

Veuillez me pardonner le grand retard avec lequel je viens répondre à votre message du 2/08. En fait je remettais sans cesse à plus tard ce "travail" difficile pour moi, d'étudier avec attention ce texte. J'en avais survolé rapidement environ la moitié, et cela m'avait ôté "l'envie" d'y revenir plus à fond...

C'est que ce texte est d'une telle vérité et pertinence, que cela me retourne le couteau dans la plaie avec une pointe très acérée!!

Cela est sans doute le principal et meilleur commentaire que je puisse vous faire. Cela confirme avec une telle acuité tout ce dont j'ai pâti durant si longtemps... oui, cela fait mal! Cela fait mal de voir que c'est si évident et clair pour vous... alors que je ne pouvais même pas l'exprimer à mes responsables. SrY, m'écoutait comme elle sait le faire, mais sans aucune suite, sans le prendre au sérieux en fait, et sans le faire remonter. Et la lettre très claire où je posais ces graves questions, est celle à laquelle on n'a jamais répondu.

Plus je prends du recul, plus je suis effarée du degré "d'hérésie" qui règne là-bas depuis le début sans que personne ne dise rien. Mon principal "ressenti" est celui d'avoir été violée gravement et profondément durant toute ma vie, dans mon intimité, ma

conscience, ma liberté. Et je suis restée ligotée, comme vous le dites si bien, par ma propre droiture, mon désir sans faille de dire oui à Dieu et à toute sa volonté, quoiqu'il en coûte...cela heureusement, je sais qu'Il l'a vu et que c'est de l'or à ses yeux.

Je vais devoir interrompre ce message pour partir au travail, mais je le reprendrai ce soir... cela fait remonter les émotions douloureuses et des larmes dans les yeux.

Cette réponse et d'autres semblables m'ont encouragé à poursuivre, car elles mettaient dans une lumière vive la nécessité d'éclairer les consciences ; l'auteur du message se plaint *que personne ne dise rien*.

Deux autres interventions sont venues me donner une confirmation. D'abord la réponse de mon père spirituel à qui je demandais si c'était bien mon rôle de m'impliquer là dedans et qui m'a répondu : *Si tu ne le fais pas, qui le fera ?*

Peu de temps après je recevais le programme de la Conférence Monastique de France pour son Assemblée de 2015. On y lisait :

Dans l'avenir un autre thème nous paraît important à affronter.

Nous entendons parler de cas de communautés monastiques où la manière de gouverner et le climat général correspondent tout à fait à des dérives sectaires. Pendant des années les frères ou les sœurs vivent cela sans s'en rendre compte, et un jour ça éclate ... et des personnes quittent la vie monastique, plus ou moins détruites, parfois très gravement, par ce qu'elles ont vécu ... Comment interpréter ce phénomène ? Comment réagir ?

Dans le paysage ecclésial, la vie monastique traditionnelle est considérée comme garante d'un certain équilibre, d'une justesse de vie, il est important qu'en tant que supérieurs bénédictins et cisterciens, nous soyons au clair sur ces dérives, nous

en ayons pris conscience, nous sachions les reconnaître et y parer.

- Il est fort probable que nos communautés soient appelées à accueillir temporairement des frères ou des sœurs qui ont été abîmés par de telles dérives, et ont besoin d'en parler « à l'Église » ... il nous reviendra de savoir les écouter et les comprendre.

Et puis, osons le dire, les supérieur(e)s qui ont promu un tel climat, ne s'en rendaient même pas compte ... Comment imaginer que nous soyons préservés de telles déviances ? A quels signes repérer que nos pratiques communautaires ne respectent pas les personnes ?

Vous comprenez qu'il ne serait pas vain d'aborder entre nous le sujet « vie monastique et dérives sectaires » lors de prochaines journées pastorales.

Et c'est ainsi que ce que j'avais pensé comme un bref instrument de travail a fini par devenir un livre.

Il est de coutume en chartreuse de ne pas signer un texte avec le nom mais seulement : *Un chartreux*. Le caractère particulier de ce texte invitait à déroger à cette coutume. Le sujet est trop grave pour que le propos reste anonyme, il est important pour le lecteur de savoir qui parle, c'est pourquoi j'ai préféré le signer de mon nom, tout en ajoutant qu'il y a eu d'autres collaborateurs : un père Abbé bénédictin qui a, entre autres, rédigé les chapitres 3 et 6, une mère abbesse cistercienne qui a intégré une approche plus féminine. Je les remercie de tout cœur de cette collaboration.

Je pense que c'est d'abord par compassion envers ceux et celles qui ont souffert et qui souffrent que j'ai entrepris d'écrire. Dieu veuille que cela puisse être utile à quelques uns.

Fr. Dysmas de Lassus
Prieur de Chartreuse

P.S. : Parce que je parle depuis la tradition que je connais et aussi pour simplifier, je parlerai en général de Prieur / Prieure et non d'Abbé / Abbesse. Mais ce qui vaut pour l'un vaut pour l'autre, évidemment.

Introduction
Introduction

Depuis quelques années, des difficultés récurrentes se sont présentées dans des communautés. Le retour de schémas identiques et l'emploi fréquent du reproche de *dérive sectaire*, invitent à une réflexion sur ce phénomène relativement nouveau. Mieux vaut prévenir que guérir, mais pour prévenir il faut comprendre les dynamismes en jeu.

Peu de communautés nouvelles ont réussi à échapper à ce genre de troubles et il y a de quoi s'inquiéter. Où se trouve donc l'erreur puisque ces communautés, il y a quelques années encore, étaient présentées comme l'avenir de l'Église ? Nous serions nous donc trompés en formulant cette appréciation ? Pourquoi ces communautés spécialement ferventes, marquées par une grande fécondité et un dynamisme certain, se sont-elles montrées particulièrement vulnérables ? Est-ce un hasard ou y a-t-il une explication ?

Et puis sont elles les seules à connaître des troubles ? Ne sommes-nous pas, finalement, tous menacés d'une manière ou d'une autre ? La réponse à ces questions est assez simple : la vie religieuse comporte des risques spécifiques. On connaît le fameux dicton : *corruptio optimi pessima.*[1] Il joue ici à plein. Dans les Ordres ou congrégations anciennes, il y a longtemps que les éléments correcteurs sont en place. Ils ne sont pas à l'abri d'un

[1] *La corruption de ce qu'il y a de meilleur est la pire.* Le sens est le suivant : Un grand bien, s'il se corrompt, devient un grand mal. Un homme de grand talent, mettra ce talent au service du mal, comme il l'avait mis au service du bien.

supérieur paranoïaque, mais le trouble sera généralement limité à une communauté particulière sans atteindre l'ensemble du corps. Dans les communautés nouvelles, libérées des pesanteurs d'une tradition, ce qui leur ouvre de nouveaux horizons, tout semble possible. Ignorant des risques qui n'avaient peut-être pas été suffisamment analysés, on a pu se lancer avec enthousiasme sur des chemins périlleux sans avoir conscience des dangers encourus, ou encore ignorer que dans la vie spirituelle aussi il peut y avoir des excès dangereux : utiliser sans discernement certaines pratiques traditionnelles peut aboutir à des effets indésirables, éventuellement graves. Souvent ce qui a le plus manqué n'était rien d'autre que la discrétion [2], au sens monastique du terme.

Le problème n'est pas nouveau, on le rencontre au début de la réforme des Carmes. Saint Jean de la Croix a essayé de modérer l'enthousiasme irréfléchi du supérieur de Pastrana pour les pénitences extrêmes. Ce supérieur donna d'ailleurs lui-même l'exemple des conséquences inattendues d'un excès : il devait se rendre à la cour pour une affaire. Saint Jean de la Croix l'avertit : *Vous partez déchaux, vous reviendrez chaussé*. De fait, ayant dû prolonger son séjour à la cour, il prit goût au luxe et quitta la réforme. L'abbé de Rancé fournirait sans doute un autre exemple. Il fallut que l'expérience tempérât certaines choses.

La tentation sous apparence de bien est un procédé connu et c'est pour cette raison que la tradition monastique a toujours eu en grande estime la discrétion.

Les risques propres à la vie religieuse

---

[2] La discrétion, chez les moines, correspond à peu près au sens de la mesure que donne la sagesse née de l'expérience. Le contraire serait l'excès.

Parce que la vie religieuse a une grande estime pour certaines valeurs et cherche donc à les pousser assez loin, elle sera plus facilement victime des risques qui y sont liés. Voici quelques zones à risques :

- risques liés à l'exercice de l'autorité (structure de la communauté)
- risques liés à l'obéissance
- risques liés à la vie spirituelle
- risques liés à la clôture
- Un cas particulier : les risques liés à la solitude.

Notre réflexion se situe à l'intérieur du cadre de la vie cloîtrée, les risques seraient probablement un peu différents dans une vie plus apostolique.

Dans quel ordre traiter les questions ? Il fallait choisir et le choix reste un peu arbitraire car tout se tient. Cependant on a remarqué que très souvent un des éléments du problème tient à l'exercice de l'autorité. Il est facile de situer le risque que court une communauté religieuse dans ce domaine, nous le trouvons formulé directement dans le Code de Droit Canonique :

Le conseil évangélique d'obéissance, assumé en esprit de foi et d'amour à la suite du Christ obéissant jusqu'à la mort, oblige à la soumission de la volonté aux supérieurs légitimes qui tiennent la place de Dieu, lorsqu'ils commandent suivant leurs propres constitutions. [3]

Tout le risque tient dans l'expression : *les supérieurs légitimes qui tiennent la place de Dieu.* Ce risque est immédiatement corrigé par la précision qui suit : *lorsqu'ils*

[3] *CDC, Can 601.*

commandent suivant leurs propres constitutions. Deux dérives se mettent en place lorsque cette précision commence à s'effacer [4] :

Si le supérieur commence à trop prendre la place de Dieu, la conséquence se manifestera au niveau de la structure parce que progressivement tout viendra de lui et tout remontera à lui. Ceci peut vouloir dire que toutes les décisions sont prises par lui parce qu'il concentre tous les pouvoirs entre ses mains. Il s'agit alors d'autoritarisme au sens classique du mot, ce qui est toujours néfaste dans une communauté, mais reste au niveau du fonctionnement qui n'est pas le plus important. Si la structure est touchée avec la mise en place de ce qu'on appelle une structure pyramidale, les conséquences humaines deviennent beaucoup plus graves à long terme.

La deuxième conséquence se situe au niveau des sujets qui obéissent : l'effacement des limites enlève à l'obéissance une dimension humaine essentielle, celle du discernement qui appartient toujours au sujet. Les conséquences peuvent être profondes avec en particulier l'apparition d'une situation appelée par les psychologues : *double bind.*

Dans une telle situation, le terrain devient particulièrement favorable pour que se développent les dérives classiques de toute autorité humaine. Un proverbe anglo-saxon les résume bien : *Le pouvoir corrompt, le pouvoir absolu corrompt absolument.* Or la situation décrite correspond à un pouvoir très absolu ; si le supérieur n'est pas un saint et prend le goût du pouvoir, les risques sont énormes. S'il n'y a pas une structure déjà clairement

---

[4] Le processus ne vient pas forcément, ou pas seulement du supérieur ; l'enthousiasme des membres peut y contribuer fortement, nous y reviendrons.

définie et possédant les contre-pouvoirs indispensables [5], la tentation est alors grande d'utiliser la souplesse pour mettre en place un contrôle qui permettra de conserver le pouvoir.

On trouve cela dans les sociétés politiques, avec en général un contrôle policier. Dans la vie religieuse le contrôle se fera en utilisant des moyens spirituels : l'ouverture du cœur peut être utilisée par le supérieur pour savoir tout ce qui se passe. Si rien n'échappe à son regard, il se sent en sécurité parce tout reste sous contrôle. L'idéal de l'unité peut servir à neutraliser toute pensée divergente en faisant naître le sentiment de culpabilité.

La clôture vient ajouter un élément de plus à cet ensemble : isolant de l'extérieur, elle peut rendre impossible les correctifs naturels que représenteraient des échanges avec d'autres personnes.

L'enchaînement qu'on vient de décrire n'est pas rigoureux et les éléments pourront se présenter dans un autre ordre, mais nous avons là tous les ingrédients qui peuvent conduire, dans les situations les plus graves à un phénomène d'emprise. Lorsqu'il est en place, on est alors en droit de parler de *dérive sectaire*.

La gravité de la question nous engage à une étude approfondie. Si on connaît bien les risques, il sera plus facile d'éviter les erreurs, ou de les détecter assez tôt pour qu'il ne soit pas trop tard.

---

[5] Les contre-pouvoirs sont rarement définis dès le départ, car c'est l'expérience qui en montre la nécessité. Les communautés nouvelles sont donc souvent vulnérables sur ce point.

1ère partie
L'Institut et la Communauté

Chapitre 1
Charisme et Institution

1. Redécouverte

Au moment du dernier Concile, la critique allait bon train contre une certaine sclérose qui pouvait menacer la vie religieuse si on la réduisait à l'accomplissement de la Règle. La méfiance par rapport à l'Institution a été largement partagée dans l'Église à cette époque, avec une réelle redécouverte de l'action de l'Esprit Saint et un grand mouvement pour secouer la sclérose précitée et apprendre à vivre davantage selon l'Esprit. Période riche en travaux, réflexions, surgissements de réalités nouvelles. Dire que tout fut de l'or serait excessif, mais la richesse a été incontestable.

L'opposition charisme / institution était alors courante avec le désir de vivre un renouveau dans l'Église et un retour au sens du charisme [1]. Il était bien normal que ce mouvement soit plus marqué dans les communautés nouvelles en raison de la liberté qu'elles avaient de prendre des formes inédites, mais le renouveau a marqué tout l'ensemble de la vie religieuse. Période

[1] Nous ne pensons pas seulement au Renouveau Charismatique mais à ce qu'on entend par « charisme d'un institut ».

féconde où beaucoup de chrétiens, religieux ou non, ont pu apprendre comment la docilité à l'Esprit Saint vient vivifier une Règle, une loi qui, prise seule, risquerait d'être morte. Liberté intérieure, don de soi, engagement sur des voies nouvelles pour l'Évangile, la liste serait longue.

On pourrait dire qu'en cette période le charisme prend le dessus, tendant à reléguer l'institution à la seconde place. N'est-ce pas merveilleux, finalement ?

2. Personnes charismatiques

Cet apprentissage de la docilité à l'Esprit Saint passe nécessairement par des personnes car l'Esprit Saint n'a pas coutume d'envoyer des fax ou des courriels. Docilité à quelqu'un qui représente Quelqu'un de plus grand que lui. Des personnalités qu'on a appelées charismatiques ont toujours été à l'origine des nouveaux élans de la vie religieuse, ce n'était pas une nouveauté. La particularité de l'époque a consisté dans cette méfiance envers l'institution, avec la pensée implicite ou explicite que l'institution est contre le charisme. D'où la tendance à tout construire sur le charisme, sur la souplesse, sur la parole du responsable, quel que soit le nom qu'on lui donnait. Une structure légère comme celle-là présente l'avantage de la mobilité, de la réactivité, de la créativité. Une parole de la tête et tout le corps suit.

3. L'inversion

Pourtant dans les coulisses, un processus se met lentement en place dont on ne perçoit pas tout de suite les conséquences. Progressivement on tend à identifier le fondateur / responsable et le charisme. Si le charisme est entièrement entre les mains du

responsable, si donc il transmet à la communauté la parole de l'Esprit Saint [2], il devient de plus en plus impensable de contredire, ce serait résister à l'Esprit Saint. Dans l'élan des commencements où généralement l'unité de vue est grande, on ne perçoit rien de mauvais. Pourtant un véritable retournement est en train de se produire. Au départ on suivait le responsable parce qu'il était habité par l'Esprit Saint, le premier à être docile. N'était-ce pas cela qui attirait à sa suite ? Avec le temps les personnes changent, soit parce que le fondateur est remplacé, soit parce que l'institut grandissant, d'autres personnes se trouvent en responsabilité et toutes ne peuvent pas avoir la grâce propre du fondateur. La méfiance envers l'institution tend alors à perpétuer malgré tout le modèle charismatique, en investissant le supérieur du charisme parce qu'il est supérieur. Le charisme est devenu une institution.

On passe donc d'un schéma à un autre :

La personne est à la tête
parce qu'elle est habitée par l'Esprit Saint.

devient :

La personne est habitée par l'Esprit Saint
parce qu'elle est à la tête.

Soyons clairs, ce n'est pas entièrement faux, on appelle cela la grâce d'état. Mais les risques sont grands si toute parole du supérieur est considérée comme parole de l'Esprit Saint. Si le supérieur est saint, cela peut compenser, s'il ne l'est pas, tous les

---

[2] J'ai sous les yeux un texte qui commence ainsi : *Voici* ***quelques paroles de l'Esprit Saint par la bouche de X****. (le responsable) tant elles sont aujourd'hui et pour chacun une* ***vérité déterminante.***

Ces lignes sont gravement excessives. Si les paroles de X. sont une **vérité déterminante** pour chacun, tout regard critique est totalement impossible. Nous avons là une forme discrète d'idolâtrie.

ingrédients sont prêts pour que se mette en place une sorte de dictature.

Cette histoire n'est qu'une histoire type, mais elle a des fondements dans des histoires réelles. Elle voudrait illustrer comment on peut passer de la liberté de l’Esprit à son contraire par simple manque de sagesse.

Les histoires réelles sont diverses, complexes et ne se laissent pas réduire à un schéma unique. On trouve cependant des éléments communs et nous voudrions en relever quelques-uns. L’exposé n’est pas exhaustif et le plus important ne consiste pas dans le détail d’une situation concrète mais dans les mécanismes et les dynamismes qui les sous-tendent. Puisqu’il faut bien choisir un ordre, nous commencerons par un élément extérieur, la structure, pour aller vers l’intérieur, la vie spirituelle.

Chapitre 2
La structure pyramidale

Un père abbé qui a été en contact direct avec des victimes d'au moins cinq cas de situations de dérive sectaire, dans des Ordres différents, disait : *À chaque fois je constatais que les relations se font toujours en direction verticale, jamais horizontale : on communique avec sa ou ses supérieures, on ne communique jamais sur le fond avec les autres sœurs.*

La constance de cette constatation dans cinq situations différentes mérite réflexion. Elle révèle un symptôme important d'une situation de dérive. En dessous de ce symptôme, on peut s'attendre à trouver une structure qui a été appelée structure pyramidale.

On désigne par-là la situation d'une communauté où tout vient d'en haut et tout remonte en haut. Les moines n'ont de relation importante qu'avec le prieur et uniquement avec celui-ci. Il peut éventuellement y avoir des intermédiaires, mais qui ne sont que des courroies de transmission, les relations qu'on pourrait dire horizontales, entre les moines, ne sont pas favorisées.

Deux éléments caractérisent une telle structure :

1. Une référence unique. Une seule personne contrôle toute la vie de la communauté dans toutes ses dimensions.
2. Freins aux relations personnelles entre les membres.

Formulée de façon aussi tranchée, tout le monde conviendra que cette situation est inacceptable dans une communauté.

Essayons d'imaginer une famille dans laquelle les enfants auraient l'interdiction de parler entre eux mais ne pourraient avoir de relations personnelles qu'avec leurs parents. Ne serait-il pas évident qu'une telle situation manifesterait un dysfonctionnement grave ?

1. Mise en place d'une structure pyramidale

Pourtant dans la pratique le premier élément de cette structure, la concentration des pouvoirs, peut se mettre en place assez facilement. Cela peut arriver dans une communauté avec un nouveau supérieur présentant certains traits de caractère. L'exemple type est la personnalité narcissique qui allie souvent de grands talents et une forte capacité de séduction au côté sombre que Pascal Ide décrit comme un *trou noir : « La personnalité narcissique est une étoile double, l'association d'un soleil et d'un trou noir. (...) Nous apercevrions le soleil et nous serions attirés par lui ; ce n'est qu'après que nous découvririons qu'il dissimule un trou noir qui, lui, engloutit tout et ne redonne jamais rien. »* [1]

Au départ les qualités du nouveau supérieur fascinent, ce qui lui permet de prendre progressivement un contrôle intégral de la communauté.

Cela peut même arriver au niveau d'un sous groupe un peu autonome comme le noviciat. Le Père Maître charismatique, cela peut avoir du bon et cela peut aussi avoir ses dangers.

S'il s'agit d'une congrégation ou d'un Ordre déjà ancien et bien structuré, le mal se limitera à une seule communauté particulière et touchera difficilement le corps tout entier. Dans

---

[1] Pascal Ide, *Manipulateurs, les personnalités narcissiques. Ch. 1, n°3, p. 38.* Éditions de l'Emmanuel, 2016.

une communauté nouvelle on court beaucoup plus facilement le risque que toute la congrégation soit atteinte, en particulier lorsqu'on ne gère pas convenablement la transition de la période de fondation proprement dite à la période de structuration, comme on vient de le dire au chapitre précédent. Au moment de la fondation, par définition tout est nouveau et tout est à créer. Il est normal que la figure du fondateur soit prépondérante, que l'on tâtonne passablement avant de trouver sa voie, et par conséquent qu'il y ait régulièrement des changements décidés par le seul fondateur. Une fois que la communauté a grandi, l'aura du fondateur aura sans doute grandi de la même façon et le risque n'est pas négligeable que le fonctionnement de l'origine continue. Toutes les décisions, toutes les orientations viennent du fondateur. Considéré comme dépositaire du charisme, il risque de rester la seule référence de la communauté.

2. Freiner les échanges entre les membres

Un supérieur qui aurait cédé à la tentation de vouloir tout contrôler en viendra naturellement à limiter au maximum les échanges entre les membres. Au fond la chose est logique. Dans une communauté, le premier contre-pouvoir est la communauté elle-même. Quand on est Abbé ou Prieur, on ne fait pas ce qu'on veut, nous le savons bien. Il y a la Règle, et il y a la communauté. Le supérieur aussi obéit et se soumet au réel de la communauté. Et c'est bien ainsi. Si les échanges entre les membres de la communauté sont libres, et si la communauté a réellement la possibilité de s'exprimer, l'unité de façade n'est plus possible. Ou l'unité sera vraie ou elle ne sera pas.

Si par contre le supérieur tient à faire ce qu'il veut, il lui faut museler toute opposition. Hormis le cas des fortes têtes, un moine seul s'opposera difficilement à son prieur s'il voit que personne

ne semble contester ce qui se passe. On le convaincra facilement qu’il juge mal ou qu’il exagère. Le danger consiste donc à ce qu’il puisse constater qu’un autre – ou plusieurs – pense comme lui, ce qui les renforcerait tout de suite dans la pensée que leur approche, après tout, pourrait bien être juste.

Pour conjurer ce risque, on évitera tout rapport vraiment personnel entre les membres de la communauté, du moins sur les sujets risqués. Ainsi celui qui aurait des doutes sur le fonctionnement de la communauté, n’ayant personne d’autre avec qui en parler, ne pourra pas trouver la confirmation dont il aurait besoin pour qu’une intuition, pas entièrement claire, devienne une conviction. Il restera dans le doute sans aller plus loin.

Les moyens employés varient beaucoup et utilisent divers aspects de la vie religieuse : silence, discrétion, etc. Plutôt que de chercher à les décrire, mieux vaut nous limiter à la question de base : un échange sur une question sérieuse concernant la personne ou la communauté est-il possible avec d’autres personnes que les supérieurs (membres de la communauté ou conseiller extérieur) ?

On tâchera aussi d'empêcher les échanges avec les personnes de l'extérieur, en particulier la famille, sur les sujets importants. Le risque est exactement le même : celui ou celle qui a senti que quelque chose n'allait pas pourrait se trouver conforté dans son jugement s'il peut parler des points litigieux avec des personnes de bon sens. On soulignera par exemple qu'il faut *laver son linge sale en famille,* donc ne jamais parler avec des personnes de l'extérieur de ce qu'on pourrait trouver critiquable dans la vie de la communauté. On parlera des *secrets de famille* pour empêcher de parler du fonctionnement réel de la communauté.

Or ce n'est pas entièrement faux ! Et c'est ce qui rend difficile le discernement du seuil au delà duquel cette recommandation de bon sens devient un bâillon. On peut dire que ce qui doit

être gardé *en famille,* ce sont les petits travers, les petits potins qui existent dans toute famille quelle qu'elle soit. Mais lorsqu'il s'agit d'un malaise profond ressenti par le religieux ou la religieuse, soit personnellement soit au niveau de l'atmosphère de la communauté, lui interdire de parler avec des personnes de l'extérieur revient à l'enfermer dans son malaise et à lui refuser toute possibilité de trouver la lumière.

À l'intérieur de la communauté, les moyens seront plus souvent indirects. Le plus facile consiste à faire considérer comme une faute tout échange critique, tout ce qui pourrait sortir de la pensée du supérieur ou fondateur, au nom d'un principe ou vœu d'unité.

On pourra aussi faire appel à un principe spirituel. Si on ose une critique, la réponse sera : *Tu parles selon la chair, tu n'es pas encore converti*. Le procédé est assez pervers. La critique formulée est jugée avant même d'être écoutée et elle est retournée contre la personne en jugement culpabilisant. Le piège vient de ce qu'il n'y a pas de qualificatif pour préciser de quelle conversion il s'agit. *Tu n'es pas converti* : à quoi ? À la pensée unique de la communauté. Subtilement le référentiel a glissé. Il n'est plus l'Évangile, ni la Parole de Dieu ou de l'Église. Or il peut arriver que ce soit justement au nom de cette Parole, qui est au-dessus de la communauté, que la critique a été formulée.

À l'intérieur d'un tel cadre de pensée, si la personne se trouve ainsi seule sans aucune aide ni à l'intérieur ni à l'extérieur, il devient presque impossible de sortir du piège en faisant la distinction que nous venons de faire. La conversion sans autre qualificatif n'est pas la conversion à la communauté. Il y a, bien-sûr, une sorte de conversion à la vie de la communauté, c'est précisément là que se discerne la différence entre une vocation de bénédictin, de jésuite ou tout autre appel. Mais LA conversion, celle qu'on désigne simplement par ce mot sans rien y ajouter, ne

peut être que la conversion au Christ et à son Évangile. Et lorsque dans une communauté on en arrive à confondre ces deux conversions, on court un grand danger : L'évangile de la communauté n'aurait-il pas pris le pas sur l'Évangile du Christ ?

Les méthodes pourront être diverses, le but est le même : isoler les personnes afin qu'elles ne puissent pas avoir accès à une autre lumière que celle qui vient des supérieur(e)s. [2]

3. Isolement

De l'isolement des personnes s'ensuit assez naturellement l'isolement de la communauté. Si les seuls rapports signifiants autorisés sont les rapports avec le supérieur, il n'y a aucun moyen pour les sujets de sortir du monde de leur communauté. La question n'est pas tellement matérielle, mais plutôt l'absence de liberté de penser autrement que la pensée unique de la communauté.

Cette atmosphère entraîne naturellement un sentiment de supériorité. Le principe même de la pensée unique est que toute autre pensée est déviante ou décadente. Dans le domaine de la vie religieuse, chaque communauté / congrégation / ordre a sa physionomie propre et sa particularité, c'est très bien ainsi. Mais si on commence à penser et à dire : *Nous sommes les seuls vrais moines et les autres sont décadents*, la communauté se referme sur elle-même. Si la folie des grandeurs s'y mêle, viendra alors le sentiment d'être les sauveurs de la vie religieuse ou même de l'Église. Nous ne plaisantons pas, cela s'est vu.

Et lorsque l'Église voudra lui faire remarquer un dysfonc-

---

[2] En dehors du cas particulier du noviciat, l'interdiction de l'accès à la bibliothèque rentre dans la même logique.

tionnement, la communauté ne sera plus en état de l'entendre, et pourra refuser l'obéissance à l'Église au nom de l'obéissance au fondateur et à ce « charisme » dont elle se croit dépositaire.

L'erreur vient de ce qu'on a oublié qu'un charisme doit être discerné, dans son objet et dans la manière dont il est poursuivi et que ce discernement appartient à l'Église. Si la communauté le refuse, elle va se refermer sur elle-même et sur sa propre vision de l'Église et du monde. Elle risque alors de se couper progressivement du Corps de l'Église, on en a vu de douloureux exemples. La vision du fondateur est peut-être belle et prophétique, il n'en demeure pas moins qu'elle ne peut fructifier qu'à l'intérieur du Corps de l'Église.

Ajoutons une précision nécessaire. Partout où, dans les paragraphes qui précèdent, nous avons écrit : « la communauté », il faudrait avoir dans l'esprit deux situations différentes. Parfois, oui, c'est presque toute la communauté ou la congrégation qui font bloc. Mais souvent seule la tête est responsable, le reste suit parce qu'il ne reçoit que l'information (et la formation) qu'on veut bien lui transmettre. Et pour ceux qui seraient lucides, il y aura longtemps qu'on les aura mis hors d'état de se manifester.

4. Une structure de contrôle

Que ce soit délibéré ou non, la structure pyramidale est essentiellement une structure de contrôle. Le supérieur contrôle tout, puisque tout lui est soumis. Les membres, n'ayant d'autre référence que lui n'ont aucun moyen de poser sur la situation un jugement autre que le sien, du moins s'ils ont toujours vécu à l'intérieur d'une telle structure.

Cette structure a pour caractéristique de s'auto-entretenir parce qu'elle est par nature résistante au changement et à toute

remise en question. Du côté des membres, elle entretient indéfiniment une dépendance totale entre le supérieur et les sujets. Il n’est donc pas possible pour les sujets d’acquérir une saine autonomie puisque ce serait perdre la seule relation signifiante qu’il y a dans leur vie, en l’absence de relation réelle avec les autres membres de la communauté. Du côté du supérieur, puisqu’il ne peut recevoir aucune voix dissidente, pourquoi changerait-il ?

Nous touchons là ce qui a donné le titre à cet ouvrage. La très grande valeur que la vie religieuse donne à l'obéissance, puis-qu'elle en a fait un vœu, les expressions presque trop fortes qu'on emploie à son propos lorsqu'on dit par exemple dans un document aussi officiel que le Code de Droit Canon que les supérieurs *tiennent la place de Dieu* [3], tout ceci met entre les mains du supé-rieur un grand pouvoir sur les personnes. S'il en use mal, les risques sont considérables. On verra dans le chapitre suivant ce qui peut, hélas, arriver lorsque l'intérêt personnel se saisit de ce pouvoir pour contrôler les personnes et la communauté.

---

[3] Voir dans le chapitre 7, page 76,

Chapitre 3
La culture du mensonge

Ce chapitre a été rédigé par une abbesse et un abbé, l'un et l'autre ayant été victime ou très proche d'une dérive sectaire.

Nous touchons là un élément probablement omniprésent dans les « communautés en dérive sectaire ». Non pas certes qu'on y prône officiellement l'art de mentir ... loin de là, car chacun se sent au contraire parfaitement ajusté au Seigneur, mais dans les faits, c'est bien cela qui se passe, en raison justement de ce soi-disant « ajustement parfait » au Seigneur qui ne serait pas compris à l'extérieur. Et l'on en vient à se protéger des regards extérieurs, et l'on s'enferme dans une bulle d'auto justification, et l'on se met à filtrer les événements extérieurs, à les interpréter, à les juger au prisme de notre lumière à nous qui ne correspond souvent plus du tout avec la réalité. Quant à ce qui va se dire à l'extérieur, de la vie de la communauté, là aussi, là surtout, un tri va se faire sur ce que l'on veut montrer, une manière de présenter les choses qui prend ses distances avec la réalité, avec la vérité … d'où ce que l'on peut appeler une culture du mensonge.

Remarquons que cette culture du mensonge trouve dans la vie religieuse des éléments qui vont favoriser grandement son expression. La vertu d'obéissance incite à faire confiance au supérieur, à ne pas argumenter sans cesse en demandant des explications sur tout. De même la discrétion est une qualité reli-

gieuse qui apprend à ne pas répéter à tout le monde ce qui se passe chez nous. Nous avons là des ingrédients dont une personne manipulatrice saura utiliser la force à son profit personnel.
Ajoutons à cela l'art de la dissimulation et de la séduction, déployé vis-à-vis des personnes qui ont autorité (Évêque ou supérieur général) pour qu'ils ne se rendent pas du tout compte de la réalité de ce qui se vit. L'autorité sera subjuguée par ce qu'elle voit, et rendue ainsi incapable d'accueillir les critiques émises à l'encontre de cette communauté : par exemple les visites fréquentes de la supérieure locale à son évêque, donnent l'impression qu'elle est obéissante, mais sa manière de présenter les choses pour que celui qui a autorité lui donne raison révèle un art consommé de la simulation, faisant comprendre que, de l'extérieur, il soit parfois très difficile de repérer ces abus d'autorité.

Essayons de regarder cela de plus près.

1. Le pivot

Dans une telle communauté, une personne va fonctionner comme étant le centre de tout. Pour simplifier l'explication, appelons-la « le pivot ». Bien souvent ce sera le supérieur, mais pas toujours, ce peut-être un frère ou une sœur, ou même une personne extérieure accueillie en communauté, qui va faire la pluie et le beau temps, les autorités extérieures, d'ailleurs, n'étant pas forcément averties de cette présence, et sûrement pas de son impact sur la communauté. Petit à petit son emprise va s'imposer à tous, et tout va fonctionner en fonction de l'appréciation de « monsieur » ou de « madame » …. Exemple : Une communauté avait accueilli en son sein, pour le travail, une personne laïque, qui avait pris une telle autorité que le supérieur ne pouvait plus rien dire qui aille contre « le pivot » : cela avait commencé par les horaires de travail, mais s'était élargi au choix des sessions de

formation, finalement à tout le climat communautaire, etc. Ailleurs, dans une autre communauté il s'agissait du choix des lectures au réfectoire, de l'invitation d'intervenants extérieurs, ou même jusqu'à l'enseignement au Chapitre. Si le pivot n'était pas d'accord, une bonne partie de la communauté le faisait savoir à sa tête… qui devait s'incliner !

Cette personne devient La référence communautaire, si bien qu'on ne cherche plus à correspondre à un bien commun, mais aux émotions du pivot : surtout ne pas contrarier celui-ci ! Peu importe que la décision soit juste ou non, ce qui compte c'est que le pivot l'agrée. Mais à partir de là, on ne réfléchit plus objectivement, on se calque sur les réactions du pivot, le bien n'est plus l'objectif à atteindre, c'est l'approbation du pivot. Ce qui est promu comme vrai n'est plus le réel, mais c'est ce que décide le pivot. La manière de présenter ou de comprendre les événements n'est plus objective, mais totalement dépendante de la subjectivité du pivot.

On comprend par-là que le vrai et le bien ne sont plus la référence ... c'est le moi du pivot qui a pris cette place. Et quand on vit cela à longueur de journées, en n'ayant pas d'autre point de repère que ce qu'édicte le pivot protégé par la clôture, les mentalités se déforment, les personnes ne savent plus qui elles sont, elles n'existent plus de manière identifiable, elles deviennent des émanations du pivot, sans consistance personnelle. Pour st Benoît on vient au monastère pour chercher Dieu, en suivant une règle et un abbé (RB 1,2), mais dans ces cas de dérive, on ne vit plus que sous le regard du pivot, c'est lui qui a pris la place de Dieu, et c'est une catastrophe !

Prenons d'autres exemples :
Quand le pivot accuse une personne, si celle-ci est innocente, son premier réflexe sera de se défendre pour rétablir la vérité. Mais si le pivot maintient son accusation et son mépris, il peut arriver que

le climat communautaire soit devenu tel, et l'emprise du pivot si puissante que la personne en vienne à tomber à genoux et s'accuser elle-même de ce qu'on lui reproche injustement. A la longue, la personne ne sait plus qui elle est, elle se convainc d'être la plus nulle, incapable de tout, et acceptant tout ce qui la détruit, car de toute façon, se dit-elle, elle a déjà bien de la chance d'être acceptée par cette communauté. D'ailleurs, on le lui a suffisamment rappelé/martelé : « c'est à elle de se convertir » …

Et si cette personne n'entre pas dans cette souplesse à correspondre au pivot, elle sera souvent « rejetée » dans une situation où elle aura le moins d'influence possible sur la communauté.

Si c'est le supérieur qui est le pivot, alors tous les moindres événements touchant sa personne seront vécus avec une importance démesurée : ses sorties ou retours dans la communauté prendront une place colossale, ses états de santé seront le baromètre de la communauté, ses humeurs indiqueront ce qu'il convient de faire maintenant. Bien souvent, du côté du supérieur, c'est la séduction qui domine, le paraître l'emporte sur la réalité, la vérité n'a de droit que si elle met en valeur la grandeur du supérieur, si elle lui assure son autorité et son pouvoir dans la communauté. Pour cela on est prêt à toutes les justifications, en particulier les arguments affectifs : « Avec ce que j'ai fait pour toi, tu pourrais bien … », « Tu es la plus proche de moi, celle qui me comprend le mieux », mais après une telle introduction il peut s'avérer extrêmement difficile de tenir une position divergente de sa supérieure, car on risquerait trop de perdre cette position de préférence.

Nous touchons là un élément très important : ces communautés ont perdu le contact avec le réel, le vrai, elles éprouvent donc un énorme **besoin de se justifier**, en toutes circonstances, et par des arguments qui n'en sont pas, pour rassurer les autres, et peut-être d'abord pour se rassurer elles-mêmes. La vérité, par soi,

n'éprouve pas un tel besoin. Elle se suffit à elle-même. Ce qui est, est, point n'est besoin de l'étayer par tout un tas d'arguments plus ou moins plausibles ! Peut-être que nous avons là, dans ce besoin de justification, un élément repérable qui pourrait alerter un observateur extérieur (en visite canonique par exemple) : Si une bonne partie de la communauté est animée de ce réflexe, n'est-ce pas le signe que quelque chose ne fonctionne pas bien ? ..... La vérité est-elle toujours première dans une telle communauté ? On est en droit de se le demander.

2. Le rapport à l'information

On l'a compris, la communauté s'est construite dans un système extrêmement fort, parfois en opposition à ce qui se vit ailleurs, et cela paraît souvent porter du fruit en attirant les jeunes. Il s'agit donc de maintenir coûte que coûte ce fonctionnement. L'accès à l'information jouera un rôle capital dans cet « équilibre », non pas tellement pour ce qui touche les nouvelles du monde – quoique… – mais surtout celles intra-communautaires.

On l'a déjà dit au début de ce texte, dans la plupart des cas sectaires, les communications horizontales, entre frères ou entre sœurs, sont prohibées. De la sorte c'est l'autorité qui filtre les événements à diffuser, et la manière de les présenter.
Il est évident que quand un frère ou une sœur sort de la communauté ou est éjecté, les autres membres n'en connaîtront pas les raisons profondes. On ne dira que ce qui va dans le sens de la subjectivité du pivot, on taira où la personne est partie, pour combien de temps, et surtout dans quel état physique ou psychologique. De toute façon, « c'était de sa faute » …

D'une manière générale, on retient l'information, on ne dit pas tout, mais uniquement ce qui poussera les autres à juger comme le pivot. Ainsi on cache une partie de la vérité, et l'on

finit par croire au mensonge mis en place. Plus on ment, plus on devient prisonnier du système construit, pour tenter de lui garder un minimum de cohérence ... et le tout devient une prison dont on ne peut plus sortir.

Exemple : Un frère doit aller en chercher un autre à la gare et il est convenu avec le supérieur qu'ils profiteront du trajet pour parler. Cet échange doit rester discret vis-à-vis des autres frères. Alors, au lieu de ne rien dire sur les détails des horaires, le supérieur explique à la communauté que les voyageurs seront certainement en retard pour le dîner car, c'est sûr, le train aura du retard ! Exemple minime dira-t-on, mais les frères apprennent par là qu'ils ne peuvent jamais avoir confiance dans les explications qu'on leur donne. Tout est déformé en fonction de ce qu'on veut montrer ou cacher. On perd le contact avec le vrai, avec le réel.

Remarquons à quel point **les exemples apportés paraissent anodins**. Si par exception le frère ou la sœur les cite à l'extérieur, toute personne mûre aidera son interlocuteur à relativiser l'offense ! Personne ne verra là un scandale, encore moins une dérive sectaire ! Certes on pourrait donner des exemples graves par eux-mêmes, mais ils ne sont pas monnaie courante. L'art du manipulateur est de ne pas poser d'actes dangereux pour lui-même, mais d'instaurer un climat où il va pouvoir régner. La multiplication à l'infini de ces petites entorses à la vérité va finir par émonder les consciences des membres du groupe, qui s'habitueront à ce climat de fausseté, et finiront par entrer dans le système. Mais de l'extérieur on ne repère rien de gravissime, rien de concret à dénoncer … et même si lors d'une visite canonique les visiteurs vivent à l'intérieur de la communauté, en quelques jours ils ne pourront mesurer la toxicité du poison de mensonge qui règne en ces lieux. Il faudrait y vivre plus longtemps.

D'autant plus que, sous prétexte d'un **regard surnaturel**, on se met à interpréter spirituellement tout événement, sans aucune

base rationnelle, pour défendre ce qui nous tient à cœur. Si l'événement paraît favorable, on y lit la bénédiction de Dieu. S'il exprime davantage la difficulté, on reconnaît là le déchaînement du démon et que le Seigneur éprouve ses amis. C'est en particulier le cas quand l'autorité extérieure commence à émettre des doutes et à intervenir de plus près, on expliquera cela comme une épreuve permise par Dieu pour stimuler notre générosité à continuer de plus belle, montrant ainsi au Seigneur qu'on l'aime … Bien sûr qu'une lecture spirituelle des événements a sa place dans notre vie, mais à condition de savoir se remettre en question quand tout ne correspond pas aux attentes. La foi dans le surnaturel ne doit pas court-circuiter le contact avec le réel. Par ces interprétations spirituelles, on risque de donner de la valeur à des événements qui n'en ont pas, et inversement on peut légitimer des faits, au risque de blanchir même des erreurs graves commises, si bien qu'il devient impossible de repérer où est le bien et le mal. Une totale confusion des valeurs règne.

Dans un pareil contexte, on le comprend, **la parole énoncée n'a plus aucune valeur** ou pertinence. Ce qui est le fondement de tout, ce sont les émotions du pivot. Par ses états d'âme, celui-ci déstabilise complètement les personnalités qui l'entourent, et qui deviennent incapables de juger de quoi que ce soit. Les surnoms donnés aux frères ou aux sœurs peuvent s'avérer redoutables pour casser des personnalités : en s'entendant appeler « viens-là idiot » (en contexte féminin : « viens-là ma belle » ou pire « viens-là beauté fatale »), il faut être fort intérieurement pour ne pas chercher à tout prix à correspondre à celui qui nous traite de la sorte ! De façon générale, l'information intra-communautaire n'est jamais objective, elle sera démesurée pour certaines broutilles et passera sous silence des faits importants, on va laisser croire ceci ou cela, en suggérant des récompenses ou une protection. Les mots seront souvent pris à double sens, pour brouiller les cartes, on se montrera évasif, on commence une

phrase sans l'achever. Par exemple tel supérieur qui se plaint d'être harcelé sans cesse, sans que ses proches puissent avoir une idée de ce qui pourrait être aussi lourd à porter. Il semble bien que ce soit plus une tactique pour appeler la sollicitude à son égard, et lui permettre bien des « infractions » à la règle commune.

Les lieux mêmes de la communication ne seront pas appropriés : le supérieur donnera une obédience nouvelle en croisant un frère ou une sœur dans un couloir, alors que la réunion du chapitre sera utilisée comme un moment de détente. On n'hésitera pas à reprendre quelqu'un en plein Office, durant la prière etc ... Il est clair que tout cela peut arriver de temps en temps, bien sûr, mais quand il s'agit d'un fonctionnement constant, les personnes n'ont plus de repères, sentent le risque d'être agressées à tout moment par l'autorité. Elles ne peuvent plus penser par elles-mêmes. Et si elles s'aventurent à émettre un avis qui ne soit pas conforme à la parole officielle, elles ne tarderont pas à être disqualifiées et vertement remises à leur place.

3. Conséquences d'un tel climat

On devient incapable d'émettre une pensée personnelle, on n'en trouvera plus les mots. Le corps finira par se venger par des insomnies, des maux de dos ou autres maladies somatiques. Plus profondément on risque bien d'en venir à se maltraiter soi-même (violence sur soi, blessures volontaires), ne pas se respecter dans son hygiène personnelle, ou fuir dans un travail écrasant, à moins de régresser dans des attitudes de chantage ou de bouderies, perçues comme le seul moyen pour exister un peu.

Répétons-le : tous les membres de la communauté ne connaîtront pas pareille détérioration. Cela commencera par un, qui sera éjecté, puis un autre, un autre encore … au début, depuis

l'extérieur on expliquera cela par une défaillance personnelle, une non-vocation pour cette communauté. Mais il faut espérer que rapidement l'autorité supérieure (évêque ou supérieur de congrégation) prendra acte de ces réactions fortes et commencera à se poser des questions.

On ne construit pas un système humain sur le mensonge, le détachement par rapport à la réalité, à la vérité. Tôt ou tard des fissures apparaîtront, qu'il revient à l'autorité de repérer et de prendre au sérieux. Les dégâts humains sont lourds, ce sont des personnes, des âmes, qui sont confiées aux Pasteurs, ils auront à en rendre compte !

Chapitre 4
Petite radiographie du mensonge

1. Un mensonge peut en cacher un autre

Plusieurs niveaux de mensonge peuvent s'imbriquer et les plus visibles ne sont pas les plus graves.

Une jeune religieuse quitte la communauté. La prieure annonce : S*œur N. a été envoyée dans une autre maison*. Aux quelques sœurs qui connaissent la vérité, elle explique : *Je dis cela pour ne pas troubler la communauté*.

La première affirmation, explicitement contraire à la vérité, remplit parfaitement la définition du mensonge : dire une chose fausse en sachant qu'elle est fausse. Nous avons un mensonge en paroles, facile à identifier. Ce type de mensonge peut nous échapper : face à une situation nouvelle, lorsqu'on est pris sur le fait, la réaction de se défendre quitte à masquer la vérité, qui ne l'a jamais connue ? Un peu de courage suffit, une fois qu'on a repris ses esprits, pour rétablir la vérité. Aussi longtemps que l'on reste conscient que c'est un mensonge et donc qu'on n'aurait pas dû dire cela, le mal n'est pas irréparable, un jour ou l'autre on pourra se corriger. Si le mal est appelé mal, une conversion est possible.

La deuxième affirmation : *Je dis cela pour ne pas troubler la communauté*, nous fait entrer dans une gravité bien supérieure car cette fois on justifie le mensonge. Un mensonge qui nous échappe, cela n'a pas de conséquences très graves si au moins

nous gardons conscience que c'est un mensonge. Même si on n'a pas le courage de le démentir, au moins notre conscience reste intacte. À partir du moment où on cherche à justifier le mensonge, on commence à obscurcir la conscience, le sens de la vérité est attaqué. Ou peut-être a-t-on déjà perdu la conscience qu'il s'agit d'un mensonge ?

D'autant plus que cette affirmation a de fortes chances d'être elle aussi un mensonge mais plus caché car camouflé par une demi-vérité : il n'est pas inexact que l'on veuille éviter de troubler la communauté mais est-ce bien tout ? En réalité le but du mensonge n'est-il pas de cacher à la communauté un événement embarrassant parce qu'il ternit l'image idyllique, la façade impeccable que l'on voudrait maintenir ? En bref, est-ce qu'on ne craint pas surtout que la communauté puisse se poser des questions ?

Si cela était exact, on aurait alors un troisième niveau de mensonge : l'intention de maintenir la communauté dans l'ignorance de ce qui est négatif. Tant qu'il ne s'agit que d'une faute par surprise et que plus tard on reconnaît ouvertement la réalité, il n'y a pas de conséquences. L'aveu du mensonge représente à sa manière un témoignage à la vérité. Par contre si le processus devient habituel, on entre dans la tromperie grave et probablement dans la manipulation. On cultive une façade pour attirer ou retenir des personnes, pour valoriser la communauté au prix d'un camouflage de la réalité.

2. Le plus pernicieux est le plus caché

On remarquera la gradation :

1. S*œur N. a été envoyée dans une autre maison*. Mensonge en paroles, bien visible, mais le moins grave. On peut le

corriger facilement, cela demande seulement un peu de courage et surtout le sens de la vérité.

2. *Je dis cela pour ne pas troubler la communauté.* En paroles, ce n'est qu'un demi mensonge, mais cette fois c'est le sens même de la vérité qui est attaqué.
3. Le troisième degré est le plus caché car il ne s'exprime plus dans des paroles mais dans une façon d'être, ou plutôt de paraître. Et lorsqu'on a pris l'habitude de paraître ce que l'on n'est pas, que ce soit personnellement ou au niveau d'une communauté, ou d'un institut, on ne marche plus dans la vérité, on a pris l'habitude de vivre dans le mensonge.

Le contre témoignage est impressionnant quand on prétend être des disciples de Celui qui est mort parce qu'il a dit la vérité. Les jeunes ne s'y trompent pas : beaucoup qui sont sortis d'instituts qui avaient été marqués par ce travers en sont sortis « à cause des mensonges ». Quand ils ont vu qu'on les trompait, ils se sont sentis trahis.

3. Comment on perd le sens de la vérité

N'idéalisons pas : qui d'entre nous peut se targuer de vivre entièrement dans la vérité ? Il existe pourtant un critère simple pour voir à quel endroit on commence à franchir les limites de ce qui devient grave : que des mensonges nous échappent, que nous n'ayons pas le courage de dire toujours la vérité, cela est humain. Mais aussi longtemps qu'on le sait, aussi longtemps qu'on le perçoit comme un chemin de conversion, un progrès reste possible, et surtout le sens de la vérité n'a pas été atteint ou seulement en surface. À partir du moment où on commence à justifier

le mensonge on entre dans une spirale qui peut aller jusqu'à de profondes perversités.

On doit aussi se souvenir que le *Prince du mensonge* connaît son affaire et qu'il sait parfaitement qu'un petit mensonge que l'on justifie est pour lui une première victoire. Une brèche a été faite, il suffira de l'élargir progressivement, comme l'enseigne l'expérience de la grenouille.

Une équipe de recherche a fait une expérience sur une grenouille. Ils l'ont prise et jetée dans une casserole d'eau bouillante. La grenouille a bien entendu eu un réflexe salvateur et a sauté instantanément en dehors de la casserole. Elle en est sortie un peu groggy, peut-être un peu roussie, mais vivante. Puis ils ont repris la même grenouille et l'ont mise dans une casserole d'eau froide. Ils ont commencé à chauffer l'eau tout doucement. Et la grenouille a été cuite ! Car à aucun moment un seuil brutal ne l'a fait réagir. Elle a été étourdie petit à petit jusqu'à perdre la conscience du danger.

Ainsi en va-t-il des mensonges. On commence par un petit mensonge que l'on justifie. Si celui-là est justifié, pourquoi celui qui est un peu plus gros ne le serait-il pas aussi ? Nous savons bien qu'un mensonge en entraîne un autre. On en vient finalement à justifier n'importe quoi.

Nemo fit repente pessimus. *Personne ne devient très mauvais tout d'un coup.* De façon plus prosaïque, un proverbe bien connu dit : *Qui vole un œuf vole un bœuf.*

Quant à la justification du mensonge, un autre proverbe dit : *À force de ne pas vivre comme on pense, on finit par penser comme on vit.* Et c'est ainsi qu'en s'habituant à justifier de petits mensonges, on finit par perdre le sens de la vérité.

Nous avons sous les yeux un exemple terrible de ce phénomène de progression. Au moment des débats sur l'avortement, il

y a quarante ans, on avançait des situations de détresse. Des voix avaient annoncé qu'on en viendrait à considérer l'avortement comme normal, et que l'euthanasie et l'eugénisme suivraient.[1] Elles avaient été taxées d'exagération manifeste, voire de fanatisme. Nous voyons aujourd'hui qu'elles étaient prophétiques.

4. Rien ne peut justifier le mensonge

L'affirmation semblera à certains excessive, et pourtant elle mérite d'être défendue : Dans la vie ordinaire, rien ne peut justifier le mensonge. L'objection qui va venir immédiatement à l'esprit de beaucoup de lecteurs est classique : Si des nazis viennent demander à quelqu'un s'il cache des juifs dans sa maison, et que ce soit vrai, il est en droit de leur dire non. C'est exact. Il s'agit d'un droit de légitime défense qui peut permettre de tuer quand on est attaqué, et qui permet de mentir en face d'une menace grave. Si un terroriste vient mettre le feu dans une église et demande au curé s'il sait où sont les allumettes parce qu'il a oublié son briquet, ce dernier n'est pas tenu de lui dire la vérité. Mais on ne peut pas transposer dans la vie ordinaire ce qui vaut pour des situations exceptionnelles. Nous pourrions donc préciser un peu l'affirmation en disant : En dehors du cas de légitime défense, rien ne peut justifier le mensonge. Pourquoi ?

Une rapide investigation montre que peu de personnes ont réfléchi à cette question : Pourquoi est-ce mal de mentir ? La réponse tient en deux grands axes :

- Le mensonge détruit la relation parce qu'il détruit la confiance.

---

[1] Voir le livre : Le choc du passé. Avortement, néo-nazisme, nouvelle morale.

- Le mensonge ne respecte pas la personne à qui l'on s'adresse.

Comme on le voit, cette réponse se situe à un niveau purement humain et naturel et peut être comprise par n'importe qui. Au niveau surnaturel, nous devrions ajouter que Dieu est Vérité, que toute parole qu'il nous dit est vraie, et que Jésus est venu et est mort pour rendre témoignage à la vérité. Une simple question : supposons que nous sachions que dans la Révélation il y ait quelques mensonges (même *pour ne pas faire de* peine), quelle serait la conséquence ? L'effondrement total de notre foi, car nous n'aurions plus aucun moyen de savoir ce qui est vrai et ce qui est faux, et si les promesses de Dieu ne sont pas un leurre.

Il faut ici mentionner une réalité douloureuse. Les personnes qui ont vécu dans des communautés où était pratiquée la culture du mensonge et qui en sont sorties, ont souvent aussi perdu leur confiance en Dieu : *Je ne peux plus prier. Je ne sais plus si je crois en Dieu.* Ces paroles, l'auteur de ces lignes les a entendues et elles sont tellement tristes. Des hommes, des femmes qui voulaient donner leur vie à Dieu avec tout l'élan d'amour d'une vocation, et cet élan d'amour est brisé à cause du contre témoignage dans lequel le mensonge constitue souvent la clef de voûte. *Si ces personnes qui se disent représentantes de Dieu mentent ainsi, quel crédit accorder au Dieu qu'elles servent ?* La question est juste et la réponse est terrible. Elle se trouve chez saint Jean [2] : Jésus parle du diable et dit : *Quand il dit le mensonge, il le tire de lui-même, parce qu'il est menteur et* ***père du mensonge****.* Si on veut bien prendre ce texte au sérieux, le mensonge, quand il est devenu une culture nous fait fils du diable.

Ce que le Christ nous demande et nous montre est clair : *Que votre parole soit « oui», si c'est « oui», « non», si c'est «*

---

[2] Jn 8,44

non». Ce qui est en plus vient du Mauvais. A fortiori, si notre parole est « oui » quand c'est « non », cela vient du Mauvais.

5. Le mensonge détruit la relation

Supposons une société dans laquelle tout le monde mentirait. La vie serait-elle encore possible ? Impossible de faire confiance à qui que ce soit, de savoir à quelle heure partira un train, de savoir si le contenu d'une boîte de haricots ne contient pas des pommes de terre, d'envoyer une lettre (qui dit qu'elle arrivera ?). L'employé vous dit qu'il a enregistré votre billet d'avion, comment savoir si c'est vrai ? La société deviendrait un chaos total, même dans les petites choses.

Plus proche de notre réalité de tous les jours : si nous découvrons un jour qu'une personne nous a menti, nous pouvons lui pardonner, mais quelque chose est cassé dans la confiance car désormais quelle certitude puis-je avoir qu'elle ne va pas me mentir encore ?

On justifie souvent le mensonge par la charité. Pour ne pas faire de peine, je vais dire un petit mensonge. L'intention est peut-être charitable, le risque, lui, est redoutable. Supposons qu'un ami vous ait donné un livre et qu'après avoir lu trois pages ce livre vous a ennuyé et vous l'avez fermé. Un peu plus tard, vous rencontrez cet ami qui vous demande si son livre vous a plu. La tentation est d'expliquer qu'on l'a trouvé très intéressant *pour ne pas lui faire de peine*. Mais si plus tard cet ami découvre qu'en réalité vous n'avez pas lu son livre, il va éprouver une peine bien plus profonde. Pourquoi avez-vous manqué de confiance envers lui au point de le tromper ? Vous dites qu'il est votre ami, mais finalement est-ce bien vrai ? Il peut maintenant avoir des doutes.

Il est certainement plus exigeant, mais tellement plus fructueux d'être tout simplement vrai : *Je te remercie, j'ai vraiment été touché par ce cadeau et par l'attention que tu m'as manifestée. Je l'ai regardé et, pardonne-moi, je ne veux pas te faire de peine, mais c'est un sujet qui ne m'intéresse pas et je n'ai pas été très loin.* Et on peut ajouter que cela n'a pas d'importance, puisque, comme on dit, c'est le geste qui compte. Bien sûr ce sera un peu désagréable pour l'ami, mais il en partira avec la satisfaction bien plus profonde d'une relation vraie, et une confiance accrue qu'il peut compter sur ce que vous lui dites parce que c'est solide. Et croyez-moi, cela vaut de l'or.

6. Le mensonge ne respecte pas la personne à qui on s'adresse

Quand le mensonge n'est plus « justifié » par une intention altruiste, la charité, mais par un intérêt personnel, on commence à entrer dans un processus qu'on appelle la manipulation. Dans *Manipulateurs, les personnalités narcissiques,* Pascal Ide la définit ainsi : *Manipuler, c'est utiliser autrui à ses propres fins.*[3] Les exemples du chapitre précédent le montrent abondamment : par le mensonge on cherche à utiliser (et à manipuler) la pensée de l'autre pour une fin personnelle, qu'il s'agisse de défendre un pouvoir, une estime, une image de soi ou tout autre chose. Or *utiliser* une personne pour une fin personnelle c'est commencer à lui nier le caractère de personne. Ce processus a conduit autrefois à l'esclavage qui traite une personne comme un animal domestique. Or la manipulation, dans laquelle le mensonge est plus ou

---

[3] Pascal Ide, *Manipulateurs, les personnalités narcissiques, Ch.1, n°1, Éditions Emmanuel, 2016, p. 22*

moins omniprésent, peut conduire à une forme d'esclavage, parce que la personne n'a plus le sentiment d'exister. [4]

On n'atteint pas toujours ce degré de gravité, mais comme on l'a vu au chapitre précédent, la culture du mensonge est souvent constituée d'une multitude de petits mensonges dont aucun, pris en lui-même, ne semblerait bien grave. Souvenons-nous de la grenouille.

7. Saint Dorothée de Gaza

Saint Dorothée de Gaza,[5] qui nous transmet la sagesse des premiers moines sous une forme qui n'a pas pris une ride, a un beau chapitre sur le mensonge.[6] Après avoir cité Jn 8,44, il distingue : *Il y a trois manières différentes de mentir : par la pensée, par la parole ou par la vie elle-même. Il ment par la pensée, celui qui accueille les soupçons.*

Cette idée du mensonge en pensée est très originale et pertinente. Elle ne nous est pas si inconnue car il existe une autre forme de mensonge en pensée que l'on appelle : se mentir à soi-même. Or après un assez long développement sur les soupçons, Dorothée conclut : *Rien n'est plus grave que les soupçons. Ils sont si préjudiciables qu'à la longue ils arrivent à nous persuader et à nous faire croire avec évidence que nous voyons des choses qui ne sont pas et n'ont (jamais) été.* N'est-ce pas exactement ce en quoi consiste se mentir à soi-même ?

---

[4] Voir le chapitre précédent : 3) Conséquences d'un tel climat.

[5] Dorothée de Gaza ou Dorothée l'Archimandrite, moine en Palestine vers 560, est un saint des premiers temps de l'Église. Il est fêté le 13 août pour l'Église de Jérusalem et l'Église de Grèce et aussi en Occident le 5 juin pour l'Église orthodoxe russe.

[6] Instruction IX, Du mensonge.

À propos du mensonge en paroles, il fait cette remarque : *Tout péché vient soit de l'amour du plaisir, soit de l'amour de l'argent, soit de la vaine gloire. Le mensonge vient pareillement de ces trois passions. On ment soit pour éviter d'être repris et humilié, soit pour satisfaire un désir, soir pour réaliser quelque gain.*

Enfin il vaut la peine de citer assez largement ce qu'il dit sur le mensonge par la vie.

Celui qui ment par sa vie, c'est le débauché qui se targue de chasteté, l'avare qui parle d'aumône et fait l'éloge de la charité, ou encore l'orgueilleux qui admire l'humilité. Ce n'est pas dans l'intention de louer la vertu qu'il l'admire, sinon il commencerait par confesser humblement sa propre faiblesse en disant : « Hélas, malheur à moi ! je suis vide de tout bien ! » Après avoir ainsi confessé sa misère, il pourrait admirer et louer la vertu. (...) Mais le menteur n'admire pas la vertu avec de tels sentiments. C'est pour couvrir sa propre honte qu'il met en avant le nom de la vertu et en parle comme s'il était vertueux lui même; c'est aussi souvent pour faire du mal et séduire quelqu'un. En effet nulle malice, nulle hérésie, ni le diable lui-même ne peuvent tromper qu'en simulant la vertu, selon la parole de l'Apôtre : Le diable même « se métamorphose en ange de lumière »[7]. Il n'est donc pas étonnant que ses serviteurs se déguisent aussi en serviteurs de justice. Ainsi, soit qu'il veuille éviter l'humiliation dont il redoute la honte, soit qu'il ait le dessein de séduire et de tromper quelqu'un, le menteur parle des vertus, les loue et les admire, comme s'il les avait faites siennes par la pratique. Tel est donc celui qui ment par sa vie même. Il n'est pas simple, mais double : autre au-dedans, autre au-dehors. Toute sa vie n'est que duplicité et comédie.

---

[7] 2 Co 11,14.

Cette fois encore, le chapitre précédent a illustré par avance cette parole. Le suivant montrera comment l'unité voulue par le Christ entre ses disciples peut être déformée et devenir elle aussi un mensonge et un moyen de contrôle.

Avant de clore ce chapitre, nous ferons nôtre la conclusion de saint Dorothée :

Nous avons dit ce qu'il en est du mensonge, qu'il vient du Mauvais. De la vérité nous avons dit : la Vérité, c'est Dieu. Fuyons donc le mensonge, frères, pour échapper au parti du Mauvais et efforçons-nous de posséder la vérité pour être unis à Celui qui a dit : « Je suis la Vérité »[8]. Que Dieu nous rende dignes de sa vérité !

[8] Jn 14,16

Chapitre 5
Le culte de l'unité

1. Unité : Apparence ou réalité ?

L'unité ardemment désirée par le Christ (Jn 17), les religieux ont toujours cherché à en réaliser un modèle terrestre, sans attendre que soit accomplie la pleine unité du Corps du Christ dans le Royaume. *Oui, il est bon, il est doux pour des frères * de vivre ensemble et* ***d'être unis*** *!* [1] Cette unité demande à chacun une part de renoncement mais elle apporte avec elle joie et plénitude.

L'unité ne trouve cependant son juste équilibre qu'à la condition d'une saine intégration de la diversité, faute de quoi elle tourne à l'uniformité, voire à la pensée unique. Que signifie cette dernière expression ? Que personne n'a le droit de penser autrement que la pensée officielle de la communauté, et dans une structure pyramidale, cela voudra dire : la pensée du supérieur. Les degrés pourront être très divers. Dans sa forme la plus marquée on arrive au laminage des personnalités et à un appauvrissement certain de la communauté.

Un exemple type : Dans une communauté marquée par ce culte de l'unité, une sœur qui ne rentre pas dans ce cadre finit par choisir de se taire dans les réunions de communauté quand elle pense autrement. Elle s'entend dire par sa prieure : *On sent que tu n'es pas d'accord, tu dois manifester que tu es d'accord.* L'in-

[1] Psaume 132,1

jonction est claire mais énorme : ***Tu dois*** être d'accord, sinon tu romps l'unité. Si être d'accord est un devoir, une pensée personnelle n'est plus permise, il devient interdit de penser par soi-même. Dans un tel cadre on est en droit de parler de moule, de formatage. On ***doit*** rentrer dans le moule, tout ce qui ne correspond pas à la pensée du groupe doit être éliminé.

Serait-ce que l'on confond une unité de type mathématique (un ensemble dont tous les éléments sont égaux) et une unité de type humain comme celle qui peut, par exemple, se créer dans le mariage et qui est faite d'ajustements indéfinis, de renoncements ***réciproques***, de découverte de l'autre dans sa richesse unique par laquelle il vient enrichir ma pauvreté ?

Ne serait-ce pas plutôt que l'unité est devenue subrepticement un moyen de contrôle, un moyen d'éviter que quelque chose échappe ? Pour cela il suffit de pousser la recherche de l'unité au delà de sa limite normale qui est le respect et même l'estime de la différence. L'unité ne trouve sa beauté que dans la diversité, on parlera alors d'harmonie. Le Royaume de Dieu n'est pas une chaîne de montage et l'Esprit Saint n'aime pas se répéter.

Une unité qui ne sait pas gérer la différence est profondément malade. Quelle contradiction ! On va faire violence au plus intime de la personne afin de donner l'impression qu'on est tous d'accord. Quel sens cela a-t-il ?

Une fois de plus on a perdu le sens de la limite. Toute communauté humaine doit se construire autour d'un noyau qui rassemble. Dans une communauté religieuse, c'est la forme propre de la communauté. Quiconque ne supporte pas la vie de communauté ne peut pas être trappiste et qui ne supporte pas la solitude ne peut pas être chartreux. Dans toute vocation il y a quelques éléments incontournables sur lesquels il est indispensable que tous soient d'accord. Le discernement des vocations tourne précisément autour de ces éléments. Saint Benoît nous en

donne un exemple : *Si revera Deum quærit.*[2] Si ce n'est pas le cas, il n'a pas sa place dans une vie monastique et on doit le lui dire. Ce n'est ni un reproche ni une dépréciation, simplement il s'est trompé de porte et si on cherche à tout prix à en faire un bénédictin, on s'expose à de graves ennuis.

Premier niveau, donc, un noyau de quelques éléments non négociables, ceux qui définissent la vocation et qu'on retrouvera donc dans toutes les maisons de l'Institut.

Autour de ce noyau, une couronne d'éléments qui donnent une certaine physionomie à une communauté et qui feront qu'un tel entrera plutôt dans telle abbaye et un autre dans telle autre. Éléments moins importants, plus culturels, si l'on peut dire, mais qui vont faciliter l'insertion.

En dehors de cela règne la plus grande liberté, celle qui fait que les âmes ne se ressemblent pas plus que les visages. On peut vivre dans l'unité et avoir des préférences diverses en matière de spiritualité, de liturgie, de politique ou de cuisine, cela fait partie de la vie.

Si ces distinctions ne sont pas faites, comment éviter de confondre l'accidentel et l'essentiel et de prendre pour une menace de l'unité-uniformité ce qui relève simplement d'une saine diversité ?

Dans l'exemple pris ci-dessus, la réaction saine serait : *On sent que tu n'es pas d'accord, on aimerait savoir pourquoi.* Et ceci avec le vrai désir de savoir sa pensée. Dans un groupe où tout le monde dit qu'il est d'accord parce que c'est la règle, il y a deux solutions : ou bien c'est une façade et dans ce cas on n'a aucune unité réelle, mais seulement une apparence (et alors, quel

---

[2] Règle de saint Benoît, Ch. 58, Les règles de l'admission des frères. *On observera soigneusement si le novice cherche vraiment Dieu, s'il est empressé à l'office divin, à l'obéissance et aux humiliations.*

intérêt?), ou bien la règle a été si bien inculquée que les membres du groupe ont perdu la capacité d'une pensée personnelle. Est-il nécessaire de dire que cela représente un dysfonctionnement grave, un commencement de destruction de la personne ?

Dans le contexte chrétien la voie qui peut mener vers cela est la culpabilisation. Si on a affirmé suffisamment souvent à quelqu'un : *Tu brises notre belle unité quand tu n'es pas d'accord,* la personne va finir par se sentir coupable, surtout si on ajoute des arguments comme : *C'est le prince du mensonge qui te fait parler, lui qui sème partout la division. Si c'était l'Esprit-Saint, tu serais uni à tous.* Il faut déjà un certain niveau de maturité spirituelle pour démonter le sophisme sous-jacent, un(e) novice risque de ne pas savoir déjouer le piège.

Soit dit en passant : l'idée que tout le monde puisse être d'accord dans une communauté fait vraiment sourire. Quelle que soit la question qu'on pose en communauté, on peut parier sans risque qu'il y en aura qui ne seront pas d'accord. Et bien souvent on sait qu'on aura droit à tout l'éventail des réponses possibles. Mais évidemment ce n'est pas *rassurant* et de surcroît on ne fait pas ce qu'on veut. Ne serait-ce pas justement là que le bât blesse ?

Oui l'unité est belle, pas question de le nier. Mais on peut aussi en profiter, consciemment ou inconsciemment, pour développer un culte de la soumission inconditionnelle à la parole qui vient d'en-haut, parce qu'alors **on fait ce qu'on veut.** S'il s'agissait seulement de questions matérielles, ce ne serait pas dramatique, mais quand on en vient à faire ce qu'on veut des personnes, on entre dans la manipulation.

Un exemple du procédé m'a été donné par un ami qui étudiait dans une grande école de commerce. Un professeur leur avait expliqué que l'art de mener une réunion consistait à faire

prendre aux gens les décisions qu'on voulait qu'ils prennent, tout en leur laissant l'impression qu'ils avaient décidé par eux-mêmes.

Pour synthétiser, voici, en pièces détachées, le mécanisme de cette pseudo unité utilisée comme moyen de contrôle :

Vu du côté des membres

- Je suis responsable de l'unité
- Si je ne suis pas en tout la direction donnée par la tête, j'introduis un germe de discorde
- Je fais donc l'œuvre du diviseur, Satan.
- Ma pensée personnelle, c'est de Satan qu'elle vient
- Je dois lutter contre elle parce qu'elle est une tentation.

Vu du côté du pivot

- Les membres n'ont plus de pensée personnelle
- Tout le monde pense la même chose
- Je sais ce que chacun pense
- Je suis rassuré et je contrôle
- Je fais ce que je veux : Une parole et tout le monde suit.

Ce mécanisme, profondément pervers, en vient donc à faire nier par les membres eux-mêmes leur droit à une pensée personnelle. Le prisonnier est devenu son propre geôlier car il se condamne lui-même.

2. Le lien exclusif

Dans le monde féminin une telle situation risque de devenir un matriarcat, plus difficile à discerner que les excès d'autorité chez les hommes parce qu'il passera davantage par la dimension

affective, utilisée pour conserver un lien fort mais exclusif. Or c'est précisément cette exclusivité, constitutive de la structure pyramidale, qui va empêcher le sujet de grandir. Il y a donc risque d'infantilisation, ce qui confirme la *mère* dans son rôle de mère. La boucle est bouclée.

Le sens du détail, particulièrement développé chez la femme, peut lui faire penser qu'elle n'a pas tout dit, voire qu'elle n'a pas dit la vérité si elle n'a pas dit tous les détails. De la même manière, la supérieure féminine pourrait exiger, au nom de la vérité, ce même sens de la confidence dans le détail. Plus on s'ouvre dans le détail, plus les liens sont forts, plus la dépendance peut s'installer.

La femme a aussi un sens développé de la totalité : quand elle donne, elle donne tout. Si elle garde une certaine distance (ce qui est très sain), elle peut avoir le sentiment de ne pas être honnête dans le don d'elle-même. Cela peut se manifester aussi dans son rapport à la supérieure. La supérieure peut, de son côté, exiger l'exclusivité au nom de l'authenticité, de la qualité de la relation.

D'autre part, la femme, faite pour être mère, éprouve le besoin d'établir des relations de qualité avec les gens dont elle est proche. Dans une communauté monastique cela s'exprime bien sûr de la part de la supérieure vers ses « filles », mais aussi de la part des sœurs qui auront du mal à vivre des relations médiocres avec leur supérieure. Une sœur peut tout faire pour que sa supérieure s'occupe d'elle, ce qui flatte la « maternité » de celle qui est en charge. Une supérieure peut exiger beaucoup dans l'ouverture de ses sœurs, ce qui flatte le besoin de relation privilégiée de la part de celles-ci.

Ces quelques réflexions nous font comprendre que le tempérament féminin, par lui-même peut facilement ouvrir la

voie à des excès d'autoritarisme et de mainmise sur les personnes. La supérieure doit en être consciente et doit être suffisamment équilibrée pour éviter une telle dérive !

Si malheureusement cela arrive, le résultat est ainsi exprimé par quelqu'un qui l'a vécu : *J'étais venue pour être en présence de Dieu. J'ai fini en présence de la prieure et définie par elle. C'était très dur et totalement absurde.*

3. L'unité, une fragile beauté

Que tous soient un, comme toi, Père, tu es en moi, et moi en toi. Qu'ils soient un en nous.[3]

Nous n'allons pas renoncer, à cause de déviances possibles, à rechercher l'unité. Quels critères peuvent nous aider ?

L'unité, dans une communauté réelle, demande de savoir renoncer à bien des **préférences** personnelles, pas à une **pensée** personnelle.

L'unité demande souvent de savoir **s'effacer**, pas de **cesser d'exister.**

Dans une communauté il est recommandé de **ne pas se singulariser**, pas de **se dépersonnaliser**.

L'unité demande de savoir se réjouir de nos différences, tout en sachant qu'elles nous font toujours un peu mal quelque part, surtout quand on est supérieur.

La véritable unité demande que nous soyons vrais dans nos paroles et acceptions une difficile recherche d'une unité plus profonde, dans l'essentiel, qui permet de vivre sans division nos différences personnelles.

---

[3] Jn 17, 21,

L'unité se forme autour du Christ et de son Église, pas autour d'un quelconque « pivot » ou autour du moi surdimensionné de la communauté.

Pourquoi un mur en béton ne parviendra jamais à obtenir la beauté d'un mur en pierres de taille ? Parce que dans ce dernier chaque pierre est différente, par son veinage, par sa teinte, par les irrégularités de sa forme. Notre sens de la beauté n'aime pas l'uniformité et en cela il reflète quelque chose de l'Esprit Saint. Dans la maison de Dieu, dont la communauté cherche à être une image, nous devons être une pierre bien identifiable, et non pas un gravier noyé dans la masse du béton.

Chapitre 6
Mise en place d'une dérive sectaire

Ce chapitre a été rédigé par le Père Abbé que nous avons déjà rencontré au chapitre 3.

Devant une communauté qui s'enferme dans une situation et mentalité de « dérive sectaire » on ne peut s'empêcher de poser la question : « Comment cela est-il possible ? Comment des frères (ou des sœurs) qui semblaient normaux peuvent-ils en arriver à vivre dans un pareil climat, ou à l'entretenir ? Est-ce nécessairement le Supérieur qui est un pervers et se comporte comme un véritable gourou ? Mais comment les Frères le suivent-ils ? etc… » Nous ne chercherons pas ici à résoudre toutes ces questions, j'en suis bien incapable, et d'ailleurs il n'y a pas deux communautés identiques, je voudrais seulement tenter de donner quelques repères rencontrés ici ou là.

1. Le fondateur entraîné

Ce n'est pas toujours le cas, mais il me semble que souvent s'est déployé un processus très plausible pour expliquer ces cas de dérives dans les communautés religieuses de style traditionnel. Dans les suites de l'après Concile et de la crise de mai 68, les chrétiens étaient fortement déboussolés. On ne savait plus ce qui était vrai ou faux, ce qui était bon ou mauvais. Les Pères conciliaires avaient voulu présenter la doctrine catholique de manière nouvelle, moins dogmatique, davantage en dialogue avec ce qu'il

y avait de bon dans la société humaine. Tout cela a nécessité des mutations, des changements de perspective ou de présentation. Ce qui autrefois était affirmé comme la vérité, se voyait remis en question ou plutôt présenté différemment, et on ne comprenait plus où était la limite du bon et du mauvais, etc… Dans ce climat les gens étaient désemparés, et ne savaient plus sur qui s'appuyer, d'autant plus que, en corrigeant des excès de rigidité, par exemple, on tombait souvent dans l'excès inverse en voulant tout réinventer, tout remettre en question, etc… Apparaissaient ainsi tout un tas d'erreurs inverses de celles que l'on voulait combattre. Bref, toute la présentation de notre foi se trouvait en chantier de reconstruction. C'est alors que se sont levés quelques personnalités fortes. Des hommes ou des femmes formés classiquement, sûrs de leurs vérités, se déclarant fidèles à ce que l'Église avait toujours enseigné… ces gens-là donnaient confiance à nombre de jeunes qui avaient soif d'absolu, de vérités sûres, de comportements radicaux. De là sont nés des embryons de communautés plus ou moins religieuses. Le fondateur parlait fort, il donnait confiance. Pour peu qu'il sache se montrer spirituel, au moins dans son langage, il a rapidement attiré beaucoup de vocations autour de lui, qu'il a ensuite organisées dans une structure institutionnelle.

Le fondateur faisait du bien auprès de ces jeunes et parfois de leurs familles. On le lui disait, on se passait le mot : « le Père untel, c'est du solide »… et c'est presque devenu un dogme, et le père untel s'est vu attribué une réputation de référence dans le paysage ecclésial de l'époque. On vient le voir, on vient le consulter sur tous les sujets… et le brave père commence à se prendre au sérieux. Sa radicalité, ses exigences donnent confiance aux jeunes qui entrent nombreux pour se réfugier sous son ombre. On considère qu'il est habité par l'Esprit Saint, et l'on se met à le suivre de plus en plus aveuglément. Ceux qui ont été fascinés par son message et sa personnalité le recommandent autour d'eux. Il

devient de plus en plus une rare valeur sûre dans le paysage ecclésial. Partant de là son enseignement prend la réputation d'être l'un des rares qui apporte la lumière, et pour ceux qui vivent avec lui, il devient presque la seule voie du salut. Une dynamique de groupe se met en marche où l'on n'a presque plus possibilité de penser autrement que le fondateur. La boucle se referme. On en vient à lui donner, concrètement, tous les pouvoirs, il est reconnu comme le seul détenteur de l'Esprit Saint pour guider la communauté et chaque membre.

Mais l'on comprend que dans ce processus, ce n'est pas forcément le fondateur lui-même qui se serait autoproclamé gourou, au contraire c'est la communauté qui a démissionné de sa responsabilité et « s'est mise à genoux devant son fondateur ». Certes, il a pu y avoir des personnalités manipulatrices chez les fondateurs, mais je ne crois pas que ce soit le cas général. Dans le cas général, la communauté a sa responsabilité d'avoir démissionné de son bon sens, en spiritualisant trop vite le fondateur. Et celui-ci a dû accueillir ce qu'on lui demandait et y correspondre, et il s'est pris au jeu, certes. Mais je crois important de dé-diaboliser la responsabilité des fondateurs. Ils ne sont pas forcément des monstres… Ils ne se sont pas forcément placés eux-mêmes dans leur position de tout contrôler.

Se pose alors la question pour des Supérieurs : si ces fondateurs n'étaient initialement pas portés à se comporter comme des gourous, et qu'ils le sont devenus, à quels signes se sentir alerté que notre communauté présente des facettes de vie qui pourraient tourner à la dérive sectaire ? J'espère que l'ensemble de cette étude donnera quelques éléments de réponse à cette question de fond.

2. Dynamique de groupe et émulation

Dans tous les cas que j'ai rencontrés, une dynamique de groupe s'était mise en place, vantant la qualité de vie monastique vécue ici : « nous, nous avons des vocations », « nous, nous sommes fidèles », « nous, nous avons la lumière », … cette dynamique entraîne tout le monde à se dépasser, être généreux, s'oublier au profit de l'ensemble, ne pas se plaindre, etc… Tout cela est merveilleux et stimule à la sainteté. Certains frères ou sœurs profitent bien de ce climat d'émulation, mais d'autres, sans s'en rendre compte, se font écraser, laminer. Pendant un moment ils tiennent, n'ayant pas la force de s'opposer au groupe, ni la lucidité pour le faire, mais quand des failles commencent à se manifester dans le système, alors ils s'y engouffrent et dénoncent les faux plis. C'est ce à quoi nous assistons dans tous les cas qui apparaissent depuis quelques années.

Il me semble que ce phénomène de dynamique de groupe fait comprendre également à quel point le discernement sur ce qui se passe dans cette communauté, et la possibilité d'intervention sont fort délicats. D'un côté on a de nombreux frères ou sœurs (souvent une large majorité) qui paraissent se sentir très bien dans un climat qui les stimule à la sainteté, la communauté est rayonnante, attirant des vocations de jeunes en quête d'absolu … de l'autre, on a quelques membres qui sortent, dénoncent progressivement les travers du gouvernement, se rendent compte petit à petit des dégâts que cela a opéré sur eux !

Il faut du temps pour réaliser vraiment ce qui se passe et comprendre que même si certains se sont sentis bien dans ce climat, celui-ci était profondément pervers. Des personnes en sont marquées gravement, parfois à vie … certaines passent par des tentatives de suicide (et parfois elles ont « réussi ») … quelques-unes perdent complètement la foi, ont du mal à pardonner soit à leurs Supérieurs qui les ont démolies, soit aussi à l'Église qui

laisse perdurer de tels travers, qui les couvre, qui refuse ou hésite à sanctionner.

Il faut bien le reconnaître, quand on est à l'extérieur de ces communautés, il est très difficile de percevoir lucidement ce qui s'y vit : d'un côté on a des fruits spirituels qui paraissent merveilleux (zèle religieux, nombre des vocations, conversions à l'intérieur ou à l'extérieur de la communauté, etc…) De l'autre on a quelques personnes qui se plaignent de dysfonctionnements dont on a du mal à accueillir l'authenticité tellement ce serait grave et tellement cela paraît démesuré. En intervenant fortement, on a peur de « jeter le bébé avec l'eau du bain », et de faire plus de dégâts que de bien.

3. Victime et complice

Dans ce processus, on le comprend, c'est le « système » lui-même qui est vicié. L'équilibre des forces, des relations, fait que toute la communauté participe à cet élan vers la sainteté... mais qui reste une « sainteté à la force des poignets ». Le supérieur donne le ton et tout le monde suit, personne n'ose se poser des questions face à la légitimité de telle ou telle pratique, c'est certainement soi-même qui a tort, se dit-on. Et si l'on s'aperçoit qu'un autre frère, ou une autre sœur, donne des signes de « faiblesse », on s'empressera de l'encourager à redoubler d'efforts, à ne pas faire de tort à la communauté, à sa réputation, à l'unité « si belle » entre tous.

On s'aperçoit ainsi que, tout le monde est à la fois victime du climat ambiant et complice ! Tout le monde est victime, car personne n'a les moyens de se plaindre, de s'exprimer différemment de la position officielle. Si quelqu'un le fait, on lui renvoie l'impératif de sa propre conversion personnelle…

Tout le monde [1] est rendu complice, car tellement façonné par la dynamique de groupe ou par les manipulations du supérieur, qu'il porte lui-même ce regard de jugement sur les moindres écarts des autres, sur leurs manifestations de faiblesse, ou simplement sur les revendications de leur humanité, et il saura le leur signifier.

Tout l'art du manipulateur consiste à tenir ses proies de manière à ce qu'elles participent elles aussi, « librement », au climat ambiant… d'où la difficulté ensuite de reconnaître la vérité quand elle commence à se faire jour… On a participé au mal, c'est difficile à accueillir. On l'a fait de bonne foi, en faisant confiance aux autres, et puis les fruits nous convainquaient de notre bon droit. Alors, il est plus facile, surtout en milieu clos, de repousser la lumière qui commence à poindre que de soulever une telle remise en question...

4. La succession à l'identique

Se pose alors la question : est-ce que ceux qui sortent ne le font que parce qu'ils n'ont pas « vocation ici », mais les autres qui semblent s'épanouir dans ce climat pourraient y demeurer ? … On serait facilement tenté de se dire : « Laissons-les vivre ce qu'ils ont envie de vivre, et qui leur convient ! » …

Ce serait oublier que quand une autorité fonctionne comme un gourou, elle donne cet exemple de gouvernement. Ses successeurs, n'expérimentant rien d'autre, agiront de la même manière (et souvent de manière plus radicale encore… par volonté de mimétisme poussé à l'extrême, et par souci de fidélité au fondateur). Quant à ceux qui demeureront subordonnés, dans ce

[1] Sauf ceux, probablement peu nombreux, qui auraient conscience de la manipulation mais qui n'ont pas les moyens de s'y opposer.

système toute l'autorité, tout le discernement, viennent de « la tête », les autres ne font que suivre. Ils n'apprennent pas à discerner eux-mêmes vers où les pousse l'Esprit. Ils n'apprennent pas à vivre en fils ou filles de Dieu.

Nous sommes très loin du merveilleux chapitre 3 de la Règle de St Benoît qui préconise que « chaque fois qu'il y aura quelque chose d'important à décider », l'abbé réunisse toute la communauté, expose lui-même ce dont il s'agit, puis écoute chacun des frères pour percevoir l'Esprit, car celui-ci peut parler par tous, y compris les plus jeunes pourvu qu'ils parlent avec humilité et soumission. Puis l'abbé décide personnellement et tous s'y soumettront dans une attitude de foi.

St Benoît forme des fils et des filles ; un gouvernement trop pyramidal, trop autoritaire, où tous pensent comme la tête, ressemble dangereusement au péché de Babel : « Allons ! Faisons des briques et cuisons-les au feu. (…) Allons, bâtissons-nous une ville et une tour dont le sommet soit dans les cieux, et faisons-nous un nom. » (Gn 11, 1-4) Tous voulaient atteindre Dieu par une pensée unique, une volonté unique, une œuvre unique … Or Dieu est Trinité, c'est-à-dire unité dans la diversité des Personnes … on ne va donc pas vers Dieu par l'uniformité, mais en apprenant à se respecter et s'aimer dans la diversité. Ne serait-ce pas pour cela que Dieu aurait dispersé les hommes qui voulaient l'atteindre par la force de l'uniformité ? Ce n'est pas ainsi que l'on se rapproche de Dieu, ce n'est pas une bonne voie. Pour ressembler à Dieu, on doit nécessairement apprendre à s'aimer mutuellement dans la diversité des personnes, tout en marchant vers le même but.

Voilà peut-être un signe important à repérer : est-ce que la communauté vise à former une unité dans la diversité des personnes, ou bien une uniformité ? Celle-ci sera certes très efficace dans beaucoup de domaines, elle sera attirante pour les

jeunes, mais ce n'est pas ainsi que l'on est image du Dieu trinitaire ! Les couples le savent bien : pour durer, les conjoints doivent apprendre à accueillir et respecter leurs différences, tout en les mettant au service du bien commun recherché.

Il me semble que le piège de l'unité-uniforme serait une caractéristique des communautés au fonctionnement sectaire. Pour les frères ou sœurs, il est bon de sentir que leur communauté est unie, c'est rassurant aussi, ça paraît un signe que l'Esprit Saint est à l'œuvre. Alors on n'ose pas se positionner de manière diverse, cela semblerait un signe d'orgueil démesuré … Et puis, quand on hésite, les autres se chargent de nous rappeler que l'on ne doit pas blesser l'unité de la communauté. On nous rappelle que la communauté n'est pas comprise à l'extérieur, qu'elle est parfois « persécutée », et cela peut aller jusqu'à une « persécution par l'Église elle-même ». Alors on n'a pas le droit de l'affaiblir par un regard différent de l'opinion générale etc … Finalement on oublie que la vraie communion n'efface pas la diversité des points de vue, elle les intègre dans une vision plus large et plus riche. Mais il est important que la diversité puisse s'exprimer : bien sûr il ne faut pas arriver à la cacophonie, mais une vraie harmonie est capable d'intégrer la diversité en reconnaissant la richesse de chacun. Un tel climat est signe de bonne santé communautaire.

C'est pour cela qu'il est indispensable d'intervenir, même si les frères ou sœurs semblent bien s'accommoder d'un tel fonctionnement qui va jusqu'à écraser des personnes au profit d'une apparence d'unité, mais qui n'est qu'uniformité … Un tel système, une telle pédagogie ne forme pas des fils ou filles de Dieu, Elle ne se construit pas à l'image de la Sainte Trinité.

5. Comment sortir de cet enfermement ?

On le comprend ce sera extrêmement délicat, et de toute façon il n'y a pas deux communautés qui fonctionnent de la même manière, ni ne réagiront semblablement aux injonctions de l'Église. Je me risque seulement à énoncer une double conviction : Il faudra du doigté et de la fermeté ….

Doigté pour attendre que le moment soit venu d'intervenir, parce que si on le fait trop tôt, alors que l'uniformité paraît encore parfaite, la communauté ne pourra pas entendre les critiques de manière positive. Enfermée dans sa bulle elle interprétera les moindres tentatives de mise en question comme un acharnement de la part de l'Église qui martyrise ses enfants les plus fidèles. Ceux-ci ne font là que suivre leur Maître, penseront-ils, sans être étonnés d'un pareil destin, au contraire cela les renforcera dans leur position qu'ils sont sur la bonne voie. Le résultat de cette intervention risque d'être un renforcement de la clôture qui camoufle aux regards de l'extérieur et protège la vie interne.

Fermeté à partir du moment où des failles objectives se sont révélées. Là, il semble indispensable qu'une parole d'autorité soit dite, qui dénonce clairement tel ou tel travers, permettant ainsi aux victimes d'accueillir cette lumière à partir de laquelle elles pourront reprendre confiance dans leur ressenti, et commencer à se reconstruire. Tant que cette parole n'a pas été formulée, il est très difficile pour qui vit dans un milieu clos, de croire que l'on a raison face à tous les autres membres de la communauté qui paraissent si unis. Mais si une parole d'autorité dénonce un point, à partir de là, la lumière va pouvoir se frayer un chemin dans les âmes et les psychologies, permettant de mettre à jour d'autres aspects négatifs etc … Un tournant pourra commencer à se prendre.

Gardons bien à la mémoire qu'il ne s'agit pas de tout rejeter de ce qui se vit dans cette communauté, il y avait certainement du bien, et peut-être beaucoup de bien, mais il est des faux plis qui peuvent se montrer destructeurs pour les personnes. Ce sont ceux-là qu'il faut repérer et éradiquer. Et là, souvent, la guérison ne peut venir que de l'extérieur, de l'Église en tant que Mère et Maîtresse. A l'intérieur de la communauté, la liberté de jugement a trop souvent abdiqué devant telle ou telle pression, la lucidité a été éteinte à coup d'autoritarisme personnel ou communautaire, les habitudes mauvaises ont étouffé le désir d'une vie autre … seule une intervention extérieure sera capable de réorganiser la vie pour former des personnes libres cherchant à suivre le Christ.

Une grande difficulté réside dans le fait que, pour l'Église qui regarde ces communautés de l'extérieur, elle ne voit que ce qu'on veut bien lui montrer ... le plus souvent, le positif. Or de telles communautés paraissent rayonnantes, jeunes, dynamiques, exigeantes en sainteté … et dans le monde actuel, c'est rassurant de connaître de tels lieux spirituels. Ça fait du bien, on n'a pas envie d'apprendre que tout n'est pas aussi beau que cela paraît. On a besoin de savoir qu'il existe des lieux où la sainteté, la pureté existent dans notre monde … et l'on n'est pas prêt à accueillir que justement cette communauté que l'on croyait modèle, ne l'est pas autant que l'on pensait. Se met en place en nous un phénomène de protection psychologique empêchant d'accueillir la réalité crue qu'on voudrait nous révéler. C'est le déni, réaction fréquente devant quelque chose de trop fort, trop violent, que nous avons du mal à appréhender. Il faut parfois beaucoup de temps pour que nos certitudes antérieures s'effacent et laissent place à l'accueil de la laideur de la réalité. Alors on a tendance à atténuer les faits, à chercher des excuses … la vérité fait trop mal, est trop décevante, il faut du temps pour pouvoir l'entendre …

Ensuite la vérité nécessite des mesures de sanction, de réorganisation, et l'on a peur d'en faire trop, de tout casser, de faire plus de mal que de bien … alors on tergiverse … S'agit-il de lâcheté ? de réalisme prudent ? de sagesse pastorale ?

Qu'il est difficile d'avoir une lumière sans faille sur ces situations ! Veillons à ne pas juger ceux qui ne réagissent pas comme nous. D'ailleurs Jésus ne recommande-t-il pas de laisser pousser l'ivraie dans le champ de blé, rappelleront certains, le discernement n'étant effectué que plus tard … Cela est vrai au niveau des individus, mais à celui des institutions, peut-on laisser exister un système profondément vicié, qui va écraser d'autres personnes ?... La nécessité s'impose parfois de faire preuve de lucidité et détermination courageuse pour dénoncer ce qui est inacceptable, et prendre des mesures qui permettront que d'autres personnes ne soient plus détruites par un système faussé : dénonciation claire, éloignement du manipulateur, changement de la tête de la communauté, réajustement des constitutions etc …

Dans certains cas où l'emprise du fondateur aura été particulièrement prégnante, ces mesures s'avèrent insuffisantes. Elles devront être appuyées par la présence au sein même de la communauté (ou congrégation) de quelques personnalités solides, imposées par l'Église, pour sentir quel est le climat qui se vit, et pour aider chacun(e) à bien prendre le tournant qui s'impose. En l'absence de cette mesure radicale, le faux pli est tellement imprégné dans les mentalités qu'il ne cessera de maintenir sa pression pour recourir à l'ancien fonctionnement. On ne parviendra pas à s'en détourner complètement. Mais nous reprendrons cela plus loin.

2ème partie
Les relations personnelles

Jusqu'ici nous avons évoqué surtout des questions concernant le fonctionnement de la communauté ou de l'Institut. Nous devons maintenant parler de deux éléments fondamentaux de la vie religieuse qui présentent des risques spéciaux, précisément en raison de leur importance. Plus un outil est puissant, plus il doit être manipulé avec sagesse. Les accidents de vélo font rarement la une des journaux, les accidents d'avion le font toujours.

Chapitre 7
L'obéissance et spécialement son troisième degré

L'obéissance est une pierre maîtresse de la vie religieuse puisqu'elle est un vœu. Pour cette raison, l'obéissance du religieux s'adresse à Dieu lui-même tout en passant par des intermédiaires humains. Cette situation très particulière, puisqu'elle conduit à voir dans la parole du supérieur une parole que Dieu nous adresse, conduit à deux sortes de risques :

Soit le sujet considère trop la personnalité du supérieur, et son obéissance n'est plus vraiment religieuse.

Soit le supérieur oublie que l'obéissance ne lui est pas due mais à Dieu, et il peut outrepasser les bornes de cette obéissance.

1. Les limites de l'obéissance

Il n'y a qu'à Dieu que nous devions une obéissance totale et inconditionnelle, tant de notre volonté que de notre intelligence, parce qu'il est la Bonté et la Vérité absolue.

Toute obéissance à un homme, dans quelque cadre que ce soit est limitée par cette vérité première. Comme le dirent Pierre et les Apôtres devant le Sanhédrin : *Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes* [1]. Il peut donc y avoir un devoir de désobéissance. Quelle que soit la chose qui est demandée, il y a toujours

[1] Ac 5,29. En 4,19, Pierre et Jean avaient dit : *Est-il juste devant Dieu de vous écouter plutôt que d'écouter Dieu ? À vous de juger.*

un jugement à exercer pour savoir si c'est conforme ou non à la loi divine. Dans le cadre de la vie religieuse, il n'y aura que très rarement des problèmes sur ce point [2]. Cependant on doit souligner que celui qui obéit a un jugement à porter sur ce qui lui est demandé : Est-ce ou non conforme à la loi divine ? L'obéissance n'est pas automatique et implique la participation de l'intelligence de celui qui obéit.

Le Code de Droit Canonique exprime de façon concise les deux autres limites de l'obéissance religieuse : *Le conseil évangélique d'obéissance, assumé en esprit de foi et d'amour à la suite du Christ obéissant jusqu'à la mort, oblige à la soumission de la volonté aux supérieurs légitimes qui tiennent la place de Dieu, lorsqu'ils commandent suivant leurs propres constitutions.* [3]

Il y a donc deux autres limites : D'une part l'obéissance demande la *soumission de la volonté,* elle concerne donc toujours une action, ce qui veut dire que le supérieur peut demander à un sujet de faire quelque chose, il ne peut pas lui demander de penser quelque chose. L'abbé peut demander à un moine de rentrer les chaises parce qu'il pense que demain il pleuvra, il ne peut pas lui demander de penser que demain il pleuvra. Par le vœu d'obéissance nous promettons la soumission de notre volonté, non celle de notre intelligence. On verra à propos du troisième degré de l'obéissance en quoi la soumission de la volonté ne peut être parfaite sans la collaboration de l'intelligence. Cette collaboration a cependant des limites, et en tout cas la soumission de l'intelligence ne peut jamais être l'objet propre d'un ordre du supérieur.

D'autre part le supérieur doit lui-même obéissance aux autorités qui sont au-dessus de lui et aux constitutions de son Ordre, il ne peut commander que selon sa règle : Un supérieur dominicain

---

[2] Nous ne dirions pas de même pour la vie professionnelle

[3] *CDC, Can 601.*

ne peut pas ordonner à un de ses religieux de se faire ermite.

Lors donc qu'on dit que le supérieur tient pour nous la place de Dieu – et le CDC le fait dans le texte qui vient d'être cité – on doit comprendre cela à l'intérieur d'un cadre précis dont les supérieurs comme les religieux doivent être conscients.

Mais objectera-t-on, saint François de Sales ne parle-t-il pas *d'obéissance aveugle* dans son 12ème entretien aux visitandines ? Une telle expression signifie habituellement obéir sans réfléchir. Est-ce que saint François de Sales soutient une telle approche ? Laissons-le nous répondre lui-même.

L'obéissance aveugle a trois conditions : la première est qu'elle ne regarde jamais au visage des Supérieurs, mais seulement à leur autorité; la seconde, qu'elle ne s'informe point des raisons ni des motifs que les Supérieurs ont de commander telle ou telle chose, il lui suffit de savoir qu'on lui commande; la troisième est qu'elle ne s'enquiert point des moyens qu'il faut qu'elle tienne pour faire ce qui est commandé, s'assurant que Dieu, par l'inspiration duquel on lui a fait le commandement, lui baillera bien le pouvoir de l'accomplir, et se met ainsi en besogne; au lieu de s'enquérir comme elle fera, si, elle se met à faire. [4]

Voilà qui semble justifier entièrement le sens habituel qu'on donne à l'expression « obéissance aveugle ». Oui, si on s'arrête là, mais le paragraphe qui suit immédiatement apporte une précision essentielle :

Revenons donc à la première condition de cette obéissance amoureuse qui est entée sur l'obéissance religieuse. C'est une obéissance aveugle qui se met amoureusement à faire tout ce qui lui est commandé, tout simplement, sans regarder jamais si le

---

[4] Saint François de Sales, Les entretiens. 12ème entretien : De [la vertu] d'obéissance. Le texte cité se trouve dans la première page.

commandement est bien ou mal fait, ***pourvu que*** *celui qui commande ait le pouvoir de commander, et que le commandement serve à la conjonction de notre esprit avec Dieu; car hors de là, jamais le vrai obéissant ne fait aucune chose. Plusieurs se sont grandement trompés sur cette condition de l'obéissance,* ***lesquels ont cru qu'elle consistait à faire à tort et à travers tout ce qui pouvait être commandé****, fût-il même contre les commandements de Dieu et de la sainte Église; en quoi ils ont grandement erré (...); car tout ce qui est contre les commandements de Dieu, comme les Supérieurs n'ont point de pouvoir de faire jamais aucun commandement sur cela, les inférieurs n'ont de même jamais aucune obligation d'obéir, et au contraire, s'ils obéissaient, ils pécheraient mortellement.*

Sur la première condition, il répétera plus loin : *L'on dit que cette obéissance est aveugle, parce qu'elle obéit également à tous les Supérieurs, sans regarder à leur visage, je veux dire à la personne.* Le religieux doit obéissance au supérieur, que celui-ci soit bon ou mauvais, doux ou acariâtre, etc.

La deuxième et la troisième condition demandent qu'on ne s'enquière pas des motifs, des raisons et des moyens.

Mais à propos du contenu de ce qui est commandé, saint François de Sales met dans son texte un ***pourvu que*** [5] dont la signification est claire : Celui qui obéit a un jugement à porter sur ce qui lui est demandé, il ne peut pas faire n'importe quoi simplement parce qu'il en a reçu l'ordre. Il peut, parfois, avoir le devoir de désobéir.

Certes de telles situations sont exceptionnelles. Ce que l'on doit souligner est que l'autorité du supérieur ne transforme pas sa parole en parole de Dieu et que le sujet garde sa conscience. Un exemple sera plus parlant qu'un long discours.

---

[5] C'est nous qui soulignons dans la citation

Supposons qu'un supérieur demande à un moine, dans une situation délicate, de faire une réponse qui soit un mensonge. Il n'est pas permis au moine d'obéir parce que son supérieur n'a aucun droit de lui demander de mentir. Il y a une hiérarchie des valeurs et c'est la conscience du moine qui lui permettra de juger de la situation puisque, dans ce cas précis, il ne peut évidemment pas se fier au discernement de son supérieur.

Ce n'est là que doctrine commune et on aurait tort de croire que cela va révolutionner la pratique de l'obéissance parce que normalement, dans le monde religieux, le supérieur aussi connaît la loi de Dieu et de l'Église et la situation qu'on vient de décrire est (ou devrait être) rare. Il importe cependant de savoir qu'elle peut exister, qu'elle peut engendrer des situations douloureuses et surtout de comprendre le principe sous-jacent : même sous l'obéissance, le sujet demeure responsable de ses actes.

Si, dans l'exemple que nous avons pris, le moine accepte de répondre par le mensonge qui lui a été demandé, en sachant que c'est un mensonge, la faute est double : le moine est responsable du mensonge qu'il a dit mais sa responsabilité est nettement atténuée par le fait qu'il n'est pas entièrement libre en raison de l'ordre de son supérieur. Le supérieur, qui n'a pas cette excuse, porte la responsabilité entière du mensonge qui a été dit, plus celle d'avoir forcé la conscience du moine et de l'avoir conduit par sa demande dans la voie du péché. C'est là beaucoup plus grave que s'il avait menti lui-même, surtout s'il est cause d'un scandale dans l'âme du moine qui risque de perdre totalement confiance en lui.

Si une telle situation est, espérons-le, peu fréquente, il en est une semblable qui arrive plus souvent et qui a valu à Saint-François-de-Sales une réponse lumineuse qui mérite réflexion. Une sœur lui objecte : *Je vois clairement que ce que l'on veut que je fasse procède d'une volonté humaine et d'une inclination, et*

partant Dieu n'a pas inspiré ma Mère ou ma Sœur de me faire faire une telle chose, puisque c'est par le mouvement de son inclination naturelle ou habituelle, ou même par passion. Réponse de saint François de Sales : *Non, sans doute, Dieu ne lui a pas inspiré cela, mais oui bien à vous de le faire* [6].

Il faut noter le *Non, sans doute.* Saint-François-de-Sales ne conteste pas que la parole de la supérieure ne vienne pas de Dieu. Elle a parlé par passion, elle est donc responsable de cette parole qui peut être pour elle un péché (colère, envie…). Et pourtant en y obéissant, c'est bien à Dieu que la religieuse obéit car Il lui demande non pas de considérer qu'Il a inspiré à la supérieure cette parole, mais d'y obéir comme si elle venait de lui et pour son amour en raison du vœu d'obéissance. Le vœu d'obéissance est ordonné à la perfection de la religieuse et non à celle de la supérieure. La valeur de l'acte d'obéissance est la soumission à Dieu à travers la médiation concrète de la supérieure, mais cette soumission ne transforme pas en parole de Dieu toute parole qui sort de la bouche de la supérieure. Saint-François-de-Sales complète :

Non, sans doute, Dieu ne lui a pas inspiré cela, mais oui bien à vous de le faire, et y manquant vous contreviendriez à la détermination que vous avez faite d'obéir à la volonté de Dieu en toutes choses et par conséquent au soin que vous devez avoir de votre perfection. Il faut donc se soumettre toujours à faire tout ce que l'on veut de nous, pour faire la volonté de Dieu, pourvu que ce ne soit point contre sa volonté qui nous est signifiée ès quatre façons que j'ai dites.

Notons qu'une fois encore il affirme que le commandement de la supérieure ne peut pas prévaloir sur la volonté de Dieu signifiée. Cette remarque est plus large que celle qui a été faite

---

6 Entretiens aux visitandines, 16ème entretien, *Sur le sujet de la condescendance.*

plus haut car dans la volonté signifiée il y a aussi la règle.[7] La supérieure peut dispenser de la règle, cela fait partie de son pouvoir ordinaire. Elle n'a pas le droit de donner un ordre qui serait directement contraire à la règle, nous l'avons déjà dit.

2. Troisième degré de l'obéissance, la soumission du jugement

Si par notre vœu d'obéissance nous soumettons notre volonté, il reste que notre intelligence ne peut pas rester simplement de côté et là les choses deviennent un peu plus compliquées.

Saint Ignace de Loyola, dans sa lettre sur l'obéissance distingue d'une façon limpide les différents degrés de l'obéissance. Il n'a que quatre lignes pour le premier, l'exécution matérielle de l'ordre reçu, et passe immédiatement au second, la soumission de la volonté, dont il traite un peu plus longuement. Mais toute son insistance va sur le troisième degré, la soumission du jugement [8].

Commençons par en comprendre la nécessité. Si un supérieur demande à un moine de repeindre toute la maison et de le faire avec un blanc pur alors que le moine pense que ce serait beaucoup mieux de le faire avec un blanc cassé, le moine peut très bien se soumettre clairement à ce que lui demande son supérieur tout en gardant son idée, à savoir que ce serait mieux d'utiliser un blanc cassé. Cette situation présente toutefois un gros inconvénient : Il va se trouver sans cesse divisé, en train de faire une chose que son intelligence désapprouve. Se donner vraiment

---

[7] *La volonté signifiée est distinguée en quatre parties: ses commandements, ses conseils, les commandements de l'Église et les inspirations. Les conseils qu'il faut que nous pratiquions nous autres, ce sont nos Règles. Ibid.*

[8] Ou de l'entendement, c'est-à-dire de l'intelligence.

totalement dans la durée quand on est ainsi divisé est vraiment difficile, sinon impossible. Évidemment, chacun considère spontanément que son idée personnelle est meilleure que celle de l'autre et qu'il y a des tas de raisons objectives (pense-t-on !) pour cela. Nous voilà au cœur de la question. Le troisième degré de l'obéissance demande d'accepter qu'il soit tout à fait possible que l'idée du supérieur soit aussi bonne, voire meilleure, que la mienne et d'y adhérer réellement en relativisant mon propre point de vue.

Mais il faut ici ajouter quelques précisions essentielles :

L'intelligence n'a pas la souplesse de la volonté et elle est déterminée par la vérité. Il n'est jamais permis de chercher à plier son intelligence contre la vérité.

La soumission de l'intelligence sera souhaitable dans des situations concrètes où des avis divers peuvent exister. Peindre en blanc pur ou en blanc cassé est une pure question de préférence et ne relève pas de la vérité au sens propre. L'attachement excessif du moine à sa propre préférence dans ce domaine est donc une évidente imperfection.

Il est impossible de transférer ce que l'on vient de dire dans tous les domaines. Si le supérieur demande de mettre de l'huile de cuisine dans le moteur du tracteur, le moine qui connaît un peu la mécanique ne peut plus faire plier son intelligence. Il sait parfaitement qu'en faisant cela il va endommager gravement le moteur. Or il ne lui est pas possible de supposer que ce soit l'intention du supérieur. Il est donc nécessaire qu'il informe le supérieur. Si celui-ci s'entête à penser que c'est une très bonne solution et que le moteur n'en souffrira pas, le moine va se trouver en difficulté.

Saint Ignace est parfaitement clair sur le domaine auquel peut s'appliquer la soumission de l'intelligence :

Quoique cette faculté de l'esprit ne soit pas libre dans ses opérations comme l'est la volonté, et qu'elle donne naturellement son assentiment à ce qui lui paraît véritable, néanmoins en de nombreuses situations, où l'évidence de la vérité connue ne l'emporte pas nécessairement, elle peut suivre un parti ou l'autre, selon le mouvement que la volonté lui donne. Et c'est dans ces situations qui ne sont pas évidentes, que tout homme qui fait profession d'être obéissant doit se soumettre à l'avis de son supérieur. [9]

Le domaine à l'intérieur duquel il est possible de soumettre son intelligence est clairement défini : il s'agit des situations ***où l'évidence de la vérité connue ne l'emporte pas nécessairement.*** Tel est le principe libérateur : C'est dans les situations où il n'y a pas de raison majeure de préférer un avis plutôt que l'autre ***que tout homme qui fait profession d'être obéissant doit se soumettre à l'avis de son supérieur*** Et uniquement dans ces cas-là. Dans tous les autres cas, nous l'avons dit, la conscience garde tous ses droits.

Saint François de Sales, de son côté, prend bien la peine de préciser qu'il ne demande une obéissance aveugle (dans le sens qu'il a précisé) que pour des choses de peu d'importance. Quand il s'agit de planter des choux, si la supérieure demande de les planter d'une façon stupide, la conséquence est suffisamment peu importante pour que l'obéissance puisse prévaloir. S'il s'agit de planter 15 ha de choux et si le préjudice pour la communauté commence à devenir important, il est alors du devoir de la sœur de prévenir la supérieure de sa méprise. Saint Ignace de Loyola en parle lui aussi : *Ce n'est pas pourtant que s'il se présente à*

---

[9] Saint Ignace de Loyola, lettre sur la vertu d'obéissance, §9. Voici le texte original : *Aunque éste no tenga la libertad que tiene la voluntad, y naturalmente da su asenso a lo que se le representa como verdadero, todavía, en muchas cosas, en que no le fuerza la evidencia de la verdad conocida, puede con la voluntad inclinarse más a una parte que a otra; y en las tales todo obediente verdadero debe inclinarse a sentir lo que su Superior siente.*

votre esprit quelque avis différent de celui du supérieur, et qu'après avoir consulté notre Seigneur dans la prière il vous semble devoir l'exposer, vous ne le puissiez faire.[10] Il ajoute que l'on doit garder en cela un esprit détaché.

Tant qu'il s'agit de questions purement matérielles, il n'y a pas trop de difficultés. Lorsque des questions de personnes sont engagées, la responsabilité du moine devient plus importante et il ne lui est plus possible de faire n'importe quoi sous prétexte que son supérieur le lui a demandé.

Soulignons fermement pour finir que la soumission de l'intelligence se limite au cadre de l'obéissance, c'est-à-dire aux choses demandées. Sa raison d'être est ainsi expliquée par saint Ignace : *Sans une grande violence il n'est pas possible que la volonté se soumette constamment dans les choses que le jugement désapprouve.* Autrement dit la soumission de la volonté pourra difficilement être entière si le jugement ne suit pas, comme nous l'avons dit à propos de l'exemple de la maison à repeindre.

Mais l'obéissance ne permet en aucune façon au supérieur de dicter au religieux ce qu'il doit penser. Notre intelligence doit se soumettre au Christ, à travers l'Église et cette soumission à l'Église pourra être enseignée par le supérieur mais il ne peut aller plus loin. Ce n'est pas lui qui a autorité en matière de foi ou de morale puisqu'il est lui-même soumis à cette obéissance à l'Église, au même titre que tous ses moines. Et puisqu'il ne peut commander que suivant les constitutions [11], il est clair qu'il ne peut le faire en matière de politique, de philosophie ou autre. Il doit bien sûr assurer la formation de ses moines, mais cela ne relève pas de l'obéissance : l'intelligence doit être convaincue,

---

[10] Ibid. § 19.

[11] Cf. le texte du CDC cité plus haut

elle ne peut être contrainte.

La compréhension juste de la soumission de l'intelligence dans l'obéissance religieuse a toujours été difficile. Pourtant, si elle manque, les conséquences sont lourdes. Du côté du sujet, celui qui refuse entièrement le principe de cette soumission en arrive en général à : *J'obéis si je suis d'accord.* Un joli dessin humoristique paru dans le bulletin d'un diocèse illustre bien la chose, il mettra un peu de sourire dans ce texte austère :



Du côté du supérieur, outrepasser les limites de cette soumission revient à promouvoir une soumission servile et constitue un abus de pouvoir. La question est suffisamment importante pour qu'on s'y arrête un peu.

Chapitre 8
Quand on sort des limites de l'obéissance

Quand on sort des limites de l'obéissance telles qu'elles viennent d'être exposées, ce qui devait être un grand bien peut devenir un grand mal.

1. Lorsque le mal est clair

Le premier cas a déjà été exposé : si le supérieur demande une chose qui va contre la loi divine, le religieux non seulement n'est pas tenu à obéir mais il y aurait même péché à le faire.

Une telle situation peut se rencontrer dans une entreprise si par exemple le patron demande à son comptable de camoufler une fraude fiscale. La situation est claire, la décision à prendre l'est beaucoup moins. La situation est claire parce que le comptable qui a un minimum de sens moral saura qu'il n'a pas le droit d'obéir à cet ordre de son patron. Mais s'il refuse d'obéir, il sait qu'il devra en porter les conséquences qui peuvent aller jusqu'à un renvoi. Or il a une famille à nourrir et la décision à prendre peut-être complexe. S'il décide d'obéir contre sa conscience il sera probablement obligé d'endormir cette conscience en lui disant que ce n'est pas si grave, que d'autres le font, que si ce n'est pas lui qui le fait un autre le fera à sa place et ce dernier argument est le plus redoutable. Est-ce que cela vaut la peine de prendre de tels risques si de toute façon cela ne change rien ? Oui, cela ne changera rien pour le patron et pour l'entreprise, mais le risque pour lui est d'abîmer sa conscience, et ce risque est lourd,

même si c'est le patron qui en portera la responsabilité, comme on l'a dit.

De telles situations peuvent être fréquentes dans le milieu des entreprises : le bureau d'étude auquel on demande de falsifier les résultats, les informaticiens de Volkswagen à qui on demande d'écrire un logiciel frauduleux, le commercial auquel on ordonne de donner des pots-de-vin pour emporter des contrats, etc. Elles devraient être beaucoup moins fréquentes dans un milieu monastique, mais elles peuvent cependant se produire.

La fraude fiscale peut fort bien exister si le supérieur a une conscience plutôt large dans ce domaine, s'appuyant sur l'idée que c'est permis puisqu'on le fait *pour le bon Dieu*, du moment qu'on vit pour lui.

Les logiciels piratés : Les religieux ont facilement une conscience fort élastique à ce sujet. Si le responsable informatique a une conscience plus juste que son supérieur à ce sujet, des tensions peuvent s'ensuivre.

Cela peut se produire sur de très petites choses comme le supérieur qui demande à son secrétaire de répondre qu'il est absent à un correspondant qui appelle. Certes, ce n'est pas bien grave et on peut se dire que le correspondant comprendra. Il n'empêche que si le secrétaire a une conscience un peu fine, pour lui c'est un mensonge et dire cela ne lui fera pas du bien. Mais peut-il prétendre corriger son supérieur ? C'est délicat.

Des cas de mensonges plus graves existent aussi.

Dans tous ces cas, la situation est claire, la décision beaucoup moins.

2. Lorsque le mal n'est pas certain

On avance d'un degré dans la difficulté s'il s'agit d'un jugement prudentiel. Voici un fait qui s'est produit dans un monastère il y a bien des années. Un moine médecin remplissait le rôle d'infirmier. Un vieux moine avec le cœur fragile avait reçu du médecin de la maison une ordonnance pour une piqûre afin de soutenir son cœur. Le prieur demande au moine de faire la piqûre mais celui-ci pense : *C'est beaucoup trop fort cela va le tuer.* Il s'en ouvre au supérieur qui téléphone au médecin lequel répond que les craintes du moine sont ridicules et qu'il n'y a aucun problème. Le prieur maintient donc sa demande. Pris dans un dilemme, le moine demande conseil et reçoit des avis divers. Il se décide finalement à faire la piqûre le soir et le vieux moine meurt dans la nuit.

On peut supposer que le prieur aura demandé pardon au moine en lui disant : *Vous aviez raison*. Mais que se serait-il passé si le moine avait refusé de faire la piqûre, qu'un infirmier soit venu la faire et que le vieux moine n'en ait ressenti aucun mal ? Le supérieur aurait-il aussi bien accepté la chose ? Pourtant il n'y avait, du côté de la conscience du moine médecin, aucune différence avec le cas précédent puisqu'on est dans le domaine d'un jugement prudentiel et qu'il n'a jamais prétendu avoir une certitude que le moine allait mourir, cela relevait seulement d'un risque important.

Le moine médecin se trouvait donc pris en quelque sorte entre deux consciences : sa conscience de moine qui lui demandait d'obéir à son supérieur, et sa conscience de médecin qui lui interdisait de faire cette piqûre puisque c'était courir le risque de tuer le vieux moine. Le supérieur aurait dû comprendre qu'il n'avait aucun droit de lui demander cela. Quel poids aura porté le moine médecin pendant le reste de sa vie ? Nous ne le savons pas, mais il est probable qu'il aura dû lutter contre le sentiment de

culpabilité qui lui disait : *Je n'aurais pas dû le faire*. Et aussi contre le ressentiment contre le prieur : *Il n'aurait pas dû m'imposer un tel ordre.* De fait, sans probablement s'en être rendu compte, le prieur était sorti entièrement du domaine de l'obéissance. Il s'agissait d'un acte médical, demandé à un médecin, il n'avait pas de compétence en la matière.

La difficulté pour le moine médecin vient de ce que la situation est moins claire que dans les cas précédents. Mentir ou faire une fraude fiscale, est une chose qui est clairement contraire à la morale. Mais ici la question se pose forcément pour lui : ai-je raison de croire que cette piqûre risque d'être fatale puisque l'autre médecin dit exactement le contraire ?

Il pourrait être intéressant de présenter ce cas à plusieurs personnes en posant deux questions :

Qu'aurait dû faire le prieur ?

Les réponses seront probablement unanimes pour dire que le prieur n'aurait pas dû imposer au moine de faire la piqûre contre sa conscience.

Les réponses seront probablement beaucoup plus divergentes pour la deuxième question : *Qu'aurait dû faire le moine ?* Et ceci mettrait en lumière que le moine se trouve devant deux mauvaises solutions : Soit désobéir au prieur, soit désobéir à sa conscience. Quelle que soit la solution qu'il prend, il va se trouver mal et c'est la raison pour laquelle le prieur est en faute vis-à-vis de lui.

3. Lorsque le principe même du discernement est atteint

Les exemples que nous avons pris jusqu'ici pourraient se présenter à l'identique dans la vie civile. La vie religieuse offre un risque tout à fait particulier en raison de la valeur donnée à

l'obéissance de par le vœu, valeur qui ne se situe plus au niveau de l'acte, du fonctionnement, mais au niveau de la personne. Par notre vœu d'obéissance, nous souhaitons être conformés à l'image du Christ parfaitement obéissant. Or le Christ apprit de ce qu'il souffrit l'obéissance. Dans la réflexion sur l'oblation totale de soi à Dieu, on peut arriver à la conclusion que, pour qu'elle soit effectivement totale, il faut que le religieux renonce non seulement à sa volonté mais aussi à son intelligence. Saint Ignace de Loyola a des paroles qui semblent aller dans ce sens. Ces paroles sont facilement mal comprises, en particulier la fameuse formule *perinde ac cadaver, obéir comme un cadavre.* Plus souvent ce sera l'expression d'*obéissance aveugle,* dont nous avons déjà parlé,[1] qui prêtera à confusion. Ces formules peuvent être utilisées pour justifier une obéissance sans réflexion, quelle que soit la chose demandée, ce qui pourrait, par exemple, être expliqué ainsi :

Le parfait disciple fait une confiance totale à son abba [2]*, c'est ce dernier qui a la sagesse et tout ce qu'il demande est nécessairement bien. Réfléchir sur ce qui est demandé serait donc introduire un doute, qui ne permettrait plus d'être vraiment disciple. C'est l'abba qui est responsable devant Dieu de ce qu'il demande, toi tu n'as pas de responsabilité et en obéissant tu ne te trompes jamais. Réfléchir c'est rationaliser et rationaliser, c'est juste ce qu'a fait le serpent quand il a voulu tromper Ève. Donc toi, quand on te demande quelque chose, tu ne cherches pas à*

---

[1] A propos de l'interprétation de ces formules voir le lumineux article du P. Henry Donneaud dans l'annexe 2. En résumé : *Obéir comme un cadavre, ce n'est pas cesser de réfléchir et de vouloir, mais bien plus profondément, ne pas opposer de résistance au précepte et s'y soumettre entièrement par la volonté et l'intelligence, en dépit de la perception lucide de ses éventuels défauts.*

[2] Nous prenons ce terme pour ne pas avoir à choisir entre les multiples termes utilisés selon les circonstances et les communautés

savoir les tenants et les aboutissants, tu ne demandes pas pourquoi, tu fais et c'est en faisant que tu comprendras. Tu ne demandes pas pourquoi, en vue de quoi, à cause de quoi, ce n'est pas ton problème, c'est le problème de l'abba, c'est lui qui a la responsabilité de te demander ou de ne pas de te demander cette chose-là, c'est lui qui en répondra devant Dieu. C'est ça donner ton intelligence : Renoncer au discernement par plénitude de discernement. L'abba discerne et toi tu ne réfléchis pas, tu as oublié ce que c'était que réfléchir.

Pour des jeunes cette approche peut séduire par son côté absolu. « Tu te donnes totalement, tu abdiques ta responsabilité et ton intelligence en te soumettant totalement et inconditionnellement à quelqu'un qui va incarner la volonté de Dieu sur toi. De cette façon tu es totalement libre, totalement libéré de l'esclavage de ta volonté propre. »

Un jeune peut foncer là-dedans pour un certain temps parce que cela lui enlève le lourd fardeau du discernement. Cela peut marcher pendant suffisamment longtemps pour que des liens dont on ne pourra plus se dépêtrer se mettent en place. Au début les fruits sont même bons et cela n'a rien de surprenant. Le sens de l'obéissance est tellement dégradé dans notre société que l'application d'une thérapeutique de cheval peut s'avérer efficace. Mais simultanément cette thérapeutique instaure un nouveau déséquilibre, pire que le mal qu'on prétendait combattre.

Le Père Labourdette écrit : *Pour obéir vraiment, il faut être capable de désobéir*[3]. La phrase semble forte mais se comprend aisément. Peut-on dire qu'un homme qu'on conduit en prison *obéit* aux gendarmes ? Matériellement, peut-être, mais cette obéissance n'est pas libre, elle est subie et non voulue. L'obéissance religieuse, à l'exemple du Christ, est la soumission libre

---

[3] M.-M. Labourdette, Cours de théologie morale, op. cit., p. 739-740. Cité dans l'article du P. Henry Donneaud, Annexe 2, p. 173.

d'une volonté libre éclairée par une intelligence libre. Tout le reste n'a pas de valeur religieuse.

À la contrainte physique des gendarmes, on peut en substituer une plus subtile : Ligotez l'intelligence, vous ligotez tout le reste car la volonté n'est plus libre, elle ressemble à celle d'une personne sous hypnose qui a perdu la responsabilité de ses actes. Apparemment elle obéit, mais en réalité elle n'existe plus comme personne et ressemble plus à un robot. *Donner son intelligence* ne relèverait-il pas d'une sorte d'hypnose spirituelle ? Car finalement, à qui la donne-t-on ?

Peut-on renoncer à son intelligence ?

Pour sublime qu'elle paraisse, cette doctrine aboutit en fait à une atrophie d'une faculté essentielle pour la vie spirituelle, le discernement. Celui qui renonce à son intelligence, comment fera-t-il pour discerner ses pensées ? On répondra : C'est son abba qui le fera. Mais quelle est donc cette paternité qui veut maintenir un moine en enfance sans l'aider à grandir dans ce qui fait la force des anciens, le discernement ?

Certains diront : Voyez comme c'est beau ce moine qui est devenu totalement enfant, dans une docilité absolue et qui fera n'importe quoi, quoi qu'on lui dise. Eh bien non ! Ce n'est pas beau, bien au contraire, car il s'agit tout simplement d'une dépendance infantile et non de la véritable enfance spirituelle. La démission de l'intelligence et l'abandon de la responsabilité de ses actes aboutissent à une sorte de dépersonnalisation.

Donner son intelligence. La formule est belle et exprime un désir du cœur qui aime Dieu : soumettre toute notre intelligence à Dieu qui est la vérité même. Et le chemin qu'on nous propose semble beau et simple : « Tu donnes ton intelligence à ton abba et c'est lui qui se porte garant de tout, tu t'abandonnes totalement,

tu ne gardes rien, c'est l'holocauste parfait. » Merveilleux. Sauf que…

Une telle relation de confiance absolue ne peut être qu'exceptionnelle. Elle demande un maître spirituel hors pair, ce qui est rare. Ce maître, si sa sagesse est authentique, saura faire de son disciple un maître en lui apprenant aussi à juger par lui-même. Il devra certainement lutter contre la suffisance du *Je sais tout* chez son disciple, mais ce sera pour lui apprendre à juger selon l'Esprit. Qu'on nous permette de citer un texte des Statuts des chartreux :

Le moine, dès le début de sa nouvelle existence, se trouve placé en solitude et laissé à ses propres choix. Il n'est plus un enfant, mais un homme : qu'il ne se laisse donc pas ballotter à tout vent, mais sache reconnaître ce qui plaît à Dieu et s'y conformer spontanément, mettant en œuvre, avec une sobre sagesse, la liberté d'enfant de Dieu dont il est responsable devant le Seigneur. Que nul pourtant ne se fie à son propre jugement : car celui qui néglige d'ouvrir son cœur à un guide sûr risque, faute de discrétion, d'avancer moins qu'il ne devrait, ou de s'épuiser à trop courir, ou de s'endormir à force de traîner.[4]

Une formule de saint Jean Climaque

La formule de saint Jean Climaque selon laquelle *l'obéissance est une absence de discernement par surabondance de discernement* ne peut pas être appliquée à tous les cas. Cette formule paradoxale demande une exégèse. Mais il devrait être clair que l'essentiel est précisément la surabondance de discernement. Si on la comprend ainsi : *L'absence de discernement est une surabondance de discernement*, on en fait une dangereuse erreur. En réalité saint Jean Climaque demande un discernement hautement spirituel capable de saisir dans quel cas la valeur de

---

[4] Statuts de l'Ordre des Chartreux, ch. 33, n°2,

l'obéissance est plus importante que le résultat matériel de l'action demandée. En d'autres termes, même si l'idée du moine était peut-être meilleure en soi que celle du supérieur, à condition que le résultat ne soit pas évidemment catastrophique, la perfection de l'acte d'obéissance du moine qui laisse de côté sa propre pensée (absence de discernement) peut compenser amplement l'éventuelle perte de rendement matériel.

Pour plus de précisions, voyez le texte du père Donneaud donné dans l'annexe 2. Disons simplement que cette absence de discernement peut se justifier dans le cas d'un carré de choux, plus difficilement dans le cas de 15 ha ou dans celui du tracteur. Mais lorsque le bien d'une personne entre en jeu ce raisonnement n'est plus possible.

Et par conséquent, dans tous les cas, un discernement est nécessaire. Pousser le troisième degré de l'obéissance en disant que le moine doit dans tous les cas penser comme son supérieur est inacceptable car dans ce cas on a une absence de discernement sans plus, la surabondance de discernement a disparu. Il faut donc faire attention à la formule de saint Jean Climaque : Il parle d'une surabondance de discernement, qui est première, et qui aboutit dans certains cas à ce qu'il appelle une absence de discernement, qu'on pourrait plus simplement appeler : préférer l'opinion d'autrui à la sienne.

Or on voit bien que dans la vie quotidienne il y a des centaines d'occasions où l'on peut sans crainte préférer l'opinion d'autrui. Si donc nous avons insisté sur les limites de l'obéissance, en raison de l'intention de ce texte, ce que nous avons dit laisse mille occasions pour pratiquer une obéissance qui soit un vrai renoncement à notre volonté propre, chaque journée en apportera une ample brassée. Il suffira pour s'en convaincre de lire en entier les deux textes que nous avons cités. Tant saint François de Sales que saint Ignace proposent une voie haute et

difficile, la conformation au Christ parfaitement obéissant.

Chapitre 9
La Paternité spirituelle

On ne peut que se réjouir d'une certaine redécouverte de la paternité spirituelle. Elle n'a jamais disparu de l'Occident, mais une recrudescence des contacts avec les traditions orientales l'a revivifiée. La tradition des Pères du désert la connaissait bien, Barsanuphe et Jean nous en ont laissé un témoignage très concret. Comme le dit Cassien, tout art nécessite un maître et la prière ne fait pas exception. Qui a trouvé un vrai père spirituel, ou une vraie mère spirituelle a trouvé un trésor. Son rôle sera seulement de seconder l'action de l'Esprit Saint dans une âme, laissant donc la liberté non seulement à l'âme qu'il conduit, mais surtout à l'Esprit Saint Lui-même auquel il ne doit pas se substituer. Tâche délicate qu'il ne pourra réaliser qu'avec une grande humilité, acceptant d'avance que d'autres puissent se montrer plus perspicaces que lui. Il aidera le moine à approfondir sa docilité à la voix intérieure par laquelle Dieu se manifeste. Et progressivement il lui apprendra à voler de ses propres ailes.

On doit cependant garder les yeux ouverts car ce domaine aussi comporte ses risques. Le premier degré sera l'incompétence. Ne se proclame par père ou mère spirituel(le) qui veut. En général celui qui insiste pour affirmer qu'il possède ces compétences et propose ses services mérite au minimum la prudence. Sainte Jeanne de Chantal en fit l'amère expérience.

1. L'oiseau mis en cage

Voici comment sainte Jeanne de Chantal fut littéralement mise en cage par son premier directeur.

> *En ce temps-là, « un bon religieux » (l'histoire, heureusement, ignore son nom) avait grand succès de directeur auprès des personnes dévotes. Jeanne le rencontra par hasard, nous dit- on, un jour qu'elle était allée prier à Notre-Dame d'Étang, un sanctuaire distant de deux petites lieues de Dijon; et aussitôt il l'engagea à se mettre sous sa conduite. Jeanne se rendait bien compte que ce guide n'était pas celui de la vision; mais dans le désarroi où elle se trouvait, elle accepta : « Comme une humble brebis, croyant que c'était la volonté de Dieu, elle se laissa lier par ce berger, lequel l'attacha à sa direction par quatre vœux : le premier, qu'elle lui obéirait ; le second qu'elle ne le changerait jamais ; le troisième, de lui garder la fidélité du secret sur ce qu'il lui dirait ; le quatrième, de ne conférer de son intérieur qu'avec lui. » Et pendant deux ans, il en fut ainsi. Jeanne la généreuse s'efforça de satisfaire à toutes les prières, jeûnes, méthodes, pratiques, etc., que l'imprudent berger lui imposa. On croit rêver...* [1]

Le sens de ces exigences est parfaitement clair : il prétend à un droit exclusif et perpétuel sur l'âme de cette femme. Nous avons là la déviation type de la direction spirituelle : le pouvoir. Et la puissance du pouvoir dictatorial que ce religieux a pris sur sainte Jeanne de Chantal vaut la peine d'être expliquée.

On sait qu'en 1602 Jeanne, en grande détresse spirituelle, avait demandé instamment à Dieu un directeur, et Dieu lui avait répondu par une vision : sans savoir à ce moment de qui il s'agissait, elle avait vu saint François de Sales exactement tel qu'elle le

[1] André Ravier, petite vie de Jeanne de Chantal, ch. 3, DDB 1992, p. 39.

reconnaîtra deux ans plus tard à Dijon. Et lui de son côté avait également vu la jeune veuve qu'il ne connaissait pas non plus. Lorsque, le vendredi après les Cendres de l'année 1604, elle le vit en chaire à Dijon, elle le reconnut aussitôt et lui de même. Plusieurs fois il vint dîner chez son père, et elle « mourait d'envie » de s'ouvrir à lui de ses peines intérieures, mais elle ne le pouvait, étant liée par son quadruple vœu à son directeur. Le mercredi saint, *Notre Seigneur lui envoya une si furieuse attaque de tentation, écrit la mère de Chaugy, que, son conducteur étant absent, elle fut absolument nécessitée de chercher quelque calme auprès de notre bienheureux père*. Elle n'osa cependant pas parler librement à cause de son vœu. Plus tard, une crise de scrupules si terrible l'obligea à avoir recours au père de Villars qui est son confesseur. Il la rassure entièrement. *Il me semblait, dit Jeanne, que l'on m'ôtait une montagne de dessus le cœur.* Le religieux, qu'elle informe candidement, s'insurge et remet Jeanne dans les scrupules. Il va jusqu'à demander à Jeanne de renouveler le vœu qu'elle a fait de lui obéir. Il faudra les instances du père Villars qui lui déclare clairement que si elle ne se déprend pas de la conduite de ce religieux elle résiste au Saint Esprit, puis la déclaration nette de saint François de Sales que les quatre vœux imposés par le premier conducteur *ne valent rien qu'à détruire la paix d'une conscience* pour qu'enfin elle se sente libérée. *O Dieu, dira-t-elle plus tard, que ce jour me fut heureux ! Il me sembla que mon âme changeait de face et sortait de la captivité intérieure, où les avis de mon premier directeur m'avaient tenu jusqu'alors.*

Captivité intérieure : l'expression est forte mais réaliste. La paternité spirituelle, qui devrait être une école de liberté intérieure, peut devenir un esclavage quand elle veut s'imposer de façon exclusive. C'est une déviation redoutable car c'est prendre la place de Dieu, seul maître des âmes.

Dans le cas du directeur de Jeanne, les signes de la déviation sont pourtant clairs, qu'on relise les quatre vœux dont il a été question: Ce religieux veut la lier à lui pour toujours, de façon exclusive, sans que personne d'autre ne puisse intervenir. Il utilise pour cela la droiture de son âme en la détournant pour en faire un instrument de servitude : Jeanne est ligotée par sa propre droiture. Le moyen concret est la culpabilité : si Jeanne s'adresse à un autre, elle se sentira coupable d'infidélité envers Dieu, car c'est à Dieu que son vœu – pense-t-elle – la lie. Plus l'âme est pure et droite, plus le piège est machiavélique.

Pourtant le mal n'est pas encore trop catastrophique parce que ce directeur ne s'intéresse nullement à l'intériorité de Jeanne, il lui suffit qu'elle lui obéisse pour toutes les pratiques superflues qu'il lui impose. L'oiseau est en cage, mais n'est pas tué.

Le risque augmente sérieusement si un Père spirituel incompétent étend sa domination sur la vie intérieure. Ce risque prend parfois une forme très concrète aujourd'hui par l'importation imprudente d'une tradition orientale dans laquelle on n'a pas été réellement formé. Comme le dit le père H. Ponsot o.p. : *Ces traditions particulières reposent sur des usages centenaires, et parfois millénaires, sur une histoire propre, un environnement que l'on délaisse. Pour le dire en une phrase, on prend le fruit mais on n'en garde que l'enveloppe, et le vrai suc échappe. A une époque où je les fréquentais assidûment, mes amis orthodoxes n'ont cessé de s'en affliger, pour nous catholiques plus que pour eux.*

C'est ainsi que la prudence atteint la perplexité quand on voit en occident quelqu'un qui se donne le titre de staretz car la figure du staretz implique normalement une remise de soi totale dans une confiance absolue. Or a priori celui qui prétend au titre de staretz ne mérite pas cette confiance. Les trois sections qui

suivent ont été rédigées pour l'essentiel par un dominicain d'origine russe, le P. Pavel Syssoev.

2. Le Staretz

Le mot staretz vient de la tradition orthodoxe russe. Un staretz est un vieillard (c'est le sens du mot) qui a été reconnu comme un maître spirituel, souvent charismatique.

Le staretz est un homme d'une immense expérience, souvent très éprouvé dans sa santé, après des décennies de réclusion et de vie érémitique. Il est supposé recevoir de l'Esprit Saint des dons spéciaux comme ceux de guérison ou de prophétie, mais surtout la capacité de donner des conseils spirituels sur les voies de la vie intérieure.

Les startzy ne sont nommés par personne, ils ne se disent jamais tels mais sont simplement reconnus par les fidèles comme autorités spirituelles. C'est donc la *vox populi* qui les reconnaît. En dehors de leurs périodes de recueillement ou de solitude volontaire, ils reçoivent des visiteurs (certains venant de très loin) qui viennent pour recevoir leur bénédiction, mais surtout pour leur ouvrir leur cœur. Beaucoup d'entre eux ont la réputation de connaître les secrets du cœur de visiteurs qu'ils n'ont jamais rencontrés.

Jamais un vrai staretz ne dira : « je suis un staretz pneumatophore qui te dira la parole de vie », ce serait tout simplement ridicule. C'est à la sainteté de leur vie, à leur humble obéissance, à leur douceur héroïque, à leur fuite du pouvoir, à leur extrême délicatesse qu'on les discerne, qu'on les découvre tels des dons extrêmement rares que le Seigneur nous accorde.

La soumission au staretz est totalement libre, mais souvent très profonde dans le monde russe. En ce sens le terme *staretz* ne recouvre pas celui de *père spirituel*, il va nettement plus loin. C'est pourquoi les vrais startzy sont rares, il n'y en a pas forcément dans chaque monastère car on ne commande pas à la grâce de Dieu. La remise de soi, généralement totale, des disciples, exige que le staretz soit absolument transparent à la grâce.

3. Vrai et faux staretz

Tout comme l'Ancien Testament connaît de vrais et de faux prophètes, il y a de vrais et de faux startzy. Il vaut la peine d'entendre les avertissements sévères d'Ignace Briantchaninov, qui jouit d'une immense autorité dans la tradition russe. Dans son livre *Introduction à la tradition ascétique de l'Église d'Orient* [2], dans le fameux chapitre XII, *D'une vie d'obéissance auprès d'un ancien*, il met en garde contre les faux anciens et insiste qu'à « notre époque » (il écrit en contemporain des startzy d'Optina !) il est souvent plus sage de suivre les conseils éprouvés des livres que de faux maîtres qui se déclarent pneumatophores. Le moine progressera davantage par une obéissance à la règle, au supérieur, à l'enseignement ordinaire, que par la quête de startzy autoproclamés.

« Les anciens qui prennent sur eux le rôle – c'est à dessein que nous empruntons ce terme déplaisant au langage du monde profane, afin de caractériser plus nettement l'affaire qui n'est, en réalité, qu'un jeu funeste à l'âme et la plus déplorable des comédies – les anciens donc, qui prennent sur eux le rôle des saints staretz d'autrefois, mais sans en avoir les dons spirituels, doivent comprendre que leurs intentions, leurs pensées et leurs concep-

2 Éditions Présence, 1978. Le titre russe, littéralement, signifie « Ce qu'est la vie spirituelle et comment s'y accorder ».

tions sur la grande œuvre monastique qu'est l'obéissance sont fausses. Qu'ils le sachent bien : leur manière de penser, leur sagesse et leur savoir ne sont qu'aveuglement et illusion démoniaque qui ne sauraient manquer de produire des fruits de même nature chez celui qu'ils dirigent. Leur prétention exagérée ne pourra passer inaperçue que pendant un certain temps au débutant inexpérimenté qui se trouve sous leur direction, pour peu qu'il ait quelque intelligence et s'occupe à de saintes lectures avec un sincère désir d'être sauvé…

Il est terrible de prendre sur soi, par présomption et de sa propre initiative, des obligations que l'on ne peut accomplir que par le mandat du Saint-Esprit et avec son concours; il est terrible de se présenter comme un réceptacle du Saint-Esprit alors que les liens avec Satan ne sont pas encore rompus et que ce réceptacle est souillé par lui. Une telle comédie et une telle hypocrisie sont épouvantables. Elles sont désastreuses tant pour soi-même que pour son prochain. C'est un crime, un blasphème devant Dieu »…[3]

Il est difficile d'employer des termes plus énergiques. Le mandat du Saint-Esprit dont il est question définit clairement le discernement du staretz comme un charisme. Ce charisme est rare, si bien qu'Ignace Briantchaninov continue un peu plus loin :

« Nous devons reconnaître que nous ne sommes pas capables d'hériter des pratiques des Pères dans leur intégralité et dans toute leur multiplicité. Mais c'est déjà une grande bénédiction de Dieu et un grand bonheur que nous puissions nous nourrir des miettes qui tombent de la table des Pères. Ces miettes ne constituent pas une nourriture des plus satisfaisantes, mais elles peuvent, non sans nous laisser un sentiment de frustration et de faim, nous garder de la mort spirituelle. »[4]

---

[3] pp. 64-65

Et les chapitres suivants traiteront des enseignements des anciens de l'antiquité qui doivent nous guider de façon habituelle, dans les temps où Dieu ne suscite pas de staretz.

Dans la tradition russe les startzy sont intimement liés à la figure des fols-en-Christ. Leurs actes prophétiques, souvent mimés, sont compris après-coup, mais absurdes, voire abjects dans l'immédiat. Ces personnages incarnent précisément la fuite du monde, de l'institution, du gouvernement, ce qui ne va d'ailleurs pas sans danger. Ce danger est appelé *mladostartchestvo*, « les jeunes anciens » : ceux qui jouent aux staretz sans en avoir l'expérience, la vocation et le charisme.

C'est pour toutes ces raisons qu'il est tout à fait impossible d'attribuer au prieur, de par sa charge, le charisme du staretz. On est nommé prieur(e) par élection ou par décision d'une autorité mais cette décision ne confère pas à la personne nommée l'expérience spirituelle avancée du staretz. Si le prieur possède cette expérience, ce sera une bénédiction pour la communauté, mais il sera certainement le dernier à le faire valoir. Quant au jeune supérieur qui voudrait jouer au staretz, il risque fort de n'être qu'un *mladostartchestvo,* un « jeune ancien ». Dans notre langage occidental, on dirait un *apprenti sorcier*. De grâce, ne jouons pas avec les âmes.

4. Le / la Prieur(e)

Le prieur n'a-t-il donc pas un rôle pastoral envers tous ses moines ? Bien sûr que si. Père de tous [5], il doit être attentif non

---

[4] p. 67

[5] Cette remarque vaut pour une communauté monastique. Le rôle du prieur chez les Dominicains est assez différent, il n'est certainement pas le père de tous. [Remarque faite par un dominicain].

seulement au bien matériel mais plus encore au bien spirituel de ses moines. Il est entièrement dans son rôle de parler avec chacun de tout ce qui fait leur vie et donc surtout de leur prière et de leurs relations fraternelles. Il doit pouvoir sentir si leur âme est en paix, s'ils marchent avec joie sur le chemin de Dieu ou au contraire traînent un boulet derrière eux. Mais ce n'est pas forcément lui qui doit être leur guide et il ne peut en rien imposer [6] ses services. Pourquoi le prieur serait-il nécessairement le moine le plus avancé dans les voies spirituelles ? S'il le pense, c'est certainement orgueil de sa part, ce qui n'est pas un signe d'avancement, comme chacun sait.

Et même si c'était le cas, il devrait avoir le réalisme de savoir que les âmes sont plus diverses que les visages et que personne n'a les qualités pour guider tout le monde. S'il cherche de quelque manière à être, de sa propre initiative, le père spirituel d'un moine et cela en se l'attachant exclusivement, il tombe dans le même travers que le directeur spirituel de sainte Jeanne de Chantal dont on vient de parler. Enfin le plus élémentaire réalisme devrait suffire pour faire comprendre qu'avec la charge qu'il porte, il ne pourrait tout simplement pas avoir le temps d'être le père spirituel de tous. Si un moine ouvre son cœur et ne reçoit pas de réponse, non seulement cela ne sert à rien, mais cela peut être nuisible.

Son attention envers ses moines devrait donc être délicate. Il devrait aimer parler avec eux de Dieu, de son amour, des voies qui mènent à Lui et de celles qui en détournent. S'il a été choisi comme abbé, c'est qu'on lui reconnaît une sagesse qu'il a non seulement le droit, mais le devoir de partager avec ses moines. Mais l'ouverture profonde du cœur, il ne peut pas la demander. Si un moine lui demande spontanément d'être son Père spirituel au

---

[6] Et peut-être même pas proposer. Le moine serait-il libre de dire non ?

sens fort du mot, ce sera bien entendu une joie pour lui. Une responsabilité aussi…

Pour les autres, tout son désir sera que chacun avance dans le chemin de Dieu, sans qu'il soit nécessaire qu'il connaisse tous les détails de ce chemin. Après tout ne serait-ce pas un très mauvais signe qu'il soit le seul capable de guider ses frères ? Cela voudrait dire que dans une communauté il n'y a aucun autre moine qui ait suffisamment d'expérience dans les voies de Dieu pour pouvoir guider un autre de ses frères ? Quel constat d'échec !

Il n'y a donc pas d'expression pour désigner exactement son rôle car il est père spirituel sans l'être. En tant que père de tous dans une communauté religieuse, sa paternité doit être spirituelle puisqu'il ne peut se contenter du fonctionnement matériel de la maison. Mais il ne doit pas désirer et encore moins imposer d'être le père spirituel, au sens fort, de tous. S'il a la chance d'avoir dans sa communauté un moine (ou plusieurs!) qui possède ce charisme, et ce sera peut-être un frère convers, n'est-il pas normal que ce soit à ce dernier et non à lui que les moines s'adressent ? Et s'il en concevait quelque ombrage, ne serait-ce point jalousie ? Et s'il cherche d'une manière ou d'une autre à contrôler ce moine, à savoir comment il conseille ses frères, de quelle inquisition relève cette préoccupation ?

Certes il reste responsable de l'orthodoxie du moine, mais celle-ci ressort en général de la sainteté et du rayonnement de sa vie.

Attentif sans curiosité indiscrète, disponible sans pression, il sera convaincu qu'il n'est certainement pas le plus saint dans la communauté car ce n'est probablement pas pour cela qu'on l'a choisi comme abbé et il saura rester effacé quand un moine a choisi un autre guide que lui.

Nous donc qui avons reçu une charge qui est avant tout une lourde responsabilité, soyons plus que tout attentifs à conserver

l'humilité, à reconnaître – et pas seulement de bouche, mais de cœur – que d'autres, qui ont une position moins en vue, sont plus sages, plus saints, plus avancés que nous. Une des dimensions de l'humilité consiste à savoir se réjouir du bien d'autrui. Sachons donc nous réjouir quant un moine nous dépasse, ne devrions-nous pas désirer qu'ils nous dépassent tous ?

5. Le Père Abbé / la Mère abbesse

Le Père Abbé cité plus haut complète ces réflexions, tout à fait dans le même sens :

Il me semble que l'exemple de St Benoît qui traite de supérieurs qui sont nommés « à vie » ou au moins, actuellement, « pour une durée indéterminée », est éclairant. Dans un tel système, l'abbé exercera forcément une paternité plus profonde qu'un supérieur nommé pour trois ou six ans. Les frères ne peuvent pas s'ouvrir complètement à quelqu'un qui n'est là que pour un court mandat. Ceux-ci exercent certes une réelle paternité sur leur communauté et sur les personnes, mais de manière en général moins radicale qu'un abbé « à vie ». Or pour celui-ci, à deux reprises dans sa Règle, Benoît rappelle qu'il n'est pas forcément père spirituel de tous, il y a aussi d'autres pères spirituels dans la communauté.

La paternité exercée par l'abbé est d'abord d'un autre ordre.

- Par toutes les décisions qu'il prend pour l'ensemble de la communauté, il favorise ou rend difficile la vie spirituelle des frères, par-là, il « touche » leur âme et facilite ou gêne leur relation à Dieu, il facilite ou non leur croissance.
- Mais c'est également vrai, bien sûr pour les décisions prises pour chaque frère : elles vont favoriser ou non sa vie avec

Dieu, sa croissance spirituelle … il y a là une vraie mission paternelle.

- Cependant point n'est indispensable pour cela qu'il accompagne spirituellement chaque frère … heureusement car ce serait parfois impossible matériellement, dans les communautés nombreuses. Et puis il y a des affinités ou au contraire des différences d'âme dont on en peut faire fi impunément. Si le supérieur n'est pas habité par cet humble réalisme, il risque de faire courir de graves dangers à sa communauté.
- Ceci n'enlève pas qu'il sera extrêmement profitable et peut-être même indispensable que le frère s'ouvre un minimum à son supérieur, pour n'avoir pas avec lui une relation de pur travail. Si l'on veut établir un climat de famille dans une communauté il faut donner au supérieur un minimum de connaissance de soi, pour qu'il nous traite en conséquence. Sinon ce n'est qu'un chef d'emploi. On ne peut dire qu'il « tient la place du Christ ».

6. Charisme et institution

Ce que nous venons de dire pose bien évidemment une nouvelle fois[7] le problème du rapport entre le charisme et l'institution. Je donne de nouveau la parole au P. Pavel Syssoev qui nous a parlé plus haut du staretz.

L'Esprit Saint est le seul Maître des charismes. Ils surgissent pour réconforter notre foi ou éclairer nos doutes, mais ne sont nullement en notre pouvoir. L'Esprit Saint ne nous laisse jamais démunis car il œuvre aussi à travers les moyens ordinaires, institutionnels, qui sont donnés directement par Dieu (l'Écriture, le sacerdoce, etc.) ou par la tradition de l'Église (la grande richesse

[7] cf. Chapitre 1

des traditions spirituelles, les enseignements des saints, les règles des ordres religieux, etc.) Ces moyens sont divers, riches, équilibrés. Ils se soutiennent, s'éclairent. Le supérieur reçoit sa charge par l'élection ou la nomination, il reçoit ce qu'on appelle la *grâce d'état*, c'est-à-dire la grâce que Dieu lui donne pour qu'il puisse accomplir la mission qui lui est confiée. C'est une grâce spécifique mais que nous pourrions qualifier d'ordinaire, par opposition à la grâce extraordinaire du charisme. Cette grâce l'aidera à servir la communauté malgré ses limites et ses faiblesses, à présenter l'enseignement qu'il mettra lui-même le premier en pratique sans présumer de sa sagesse ou de ses dons spirituels.

Parfois, le Seigneur suscitera dans telle ou telle communauté un Padre Pio, une Catherine de Sienne, un Ignace Briantchaninov, un Séraphin de Sarov. Parfois il accordera dans telle situation particulière à tel confesseur une lumière de conseil, mais le laissera à son propre jugement dans les situations ordinaires : le fait d'être nommé supérieur d'un couvent de capucins ne fait pas d'un frère un Padre Pio. Inversement – et c'est fondamental – une Catherine de Sienne n'aurait sans doute pas pu être prieure d'un monastère de dominicaines : trop grande, trop hors normes, trop entière, manquant de la discrétion nécessaire. Plus près de nous il en allait de même du Père de Foucauld. A côté de cela, il y aura une Agnès de Langeac, une Catherine de Ricci : mystiques et supérieures de génie, selon Dieu. Mais une telle conjonction est plus miraculeuse que le charisme lui-même.

Les rapports du fidèle avec l'institution et avec le charisme ne sont pas les mêmes. Je suis tenu d'obéir à mon supérieur, mais nul n'est tenu d'aller voir un Padre Pio. Inversement je peux dire à un Padre Pio des secrets intimes que mon supérieur n'a aucun droit de savoir. Mon supérieur me guidera pour la sanctification de la vie quotidienne et ordinaire, et c'est pour des décisions d'extrême rareté que j'irai voir un staretz. Du staretz je recevrai

un conseil, jamais un ordre, de mon supérieur je dois pouvoir recevoir un ordre, avec l'objectivité de la Règle, de la Tradition, de l'enseignement de l'Église.

Il y a d'excellents supérieurs et de saints supérieurs, mais ils ne prétendent pas être un curé d'Ars ou un Antonin de Florence - ils enlèvent leurs sandales auprès du sanctuaire intérieur de leurs frères, car ce lieu où ils se tiennent est saint et redoutable. Voilà la place d'une charge institutionnelle.

7. Le Père (la Mère) spirituel(le)

L'expression père spirituel, plus commune chez nous en Occident, n'a pas les mêmes résonances profondes que le staretz. Le père spirituel n'est pas une figure aussi exceptionnelle et il arrive parfois qu'elle puisse se situer à la frontière entre charisme et institution. Un évêque pourra donner à un prêtre – ou un supérieur demander à un moine – un ministère d'accompagnement spirituel, parce qu'ils auront reconnu que ce prêtre ou ce moine a des qualités pour cela. Le cas typique dans la vie monastique est la fonction de Maître des Novices. Sa nomination ne fait pas du Maître des Novices un staretz, mais elle lui reconnaît la capacité d'accompagner les jeunes moines dans leurs premières années. Ceux-ci, par leur inexpérience, seraient bien en peine de choisir eux-mêmes la personne qui pourra les conduire. Mais ceci ne vaut que pour le temps du noviciat, c'est-à-dire pour quelques années. Une fois quitté le noviciat, le moine est libre de choisir son père spirituel, et rares sont ceux qui voudraient continuer avec leur maître des novices, car un certain sevrage est indispensable après le noviciat.

Cela dit, certaines considérations que nous avons faites plus haut à propos du staretz s'appliquent tout aussi bien au père spirituel. En dehors du cas particulier du noviciat, un père spirituel ne

s’impose pas, ce n’est pas lui qui demande à tel ou tel de le suivre. Si on sent qu’un prêtre ou un moine propose avec un peu trop d’insistance ses services comme père spirituel, c’est en général une raison suffisante pour le fuir car on est certain qu’on ne sera pas libre.

$$ [ceci mériterait d’être développé.]

Chapitre 10
L'ouverture du cœur

1. Sa nécessité

Comment se laisser guider si on n'ouvre pas son cœur ? Les Statuts des Chartreux le disent d'une manière discrète mais ferme à la fin du chapitre sur la conversion de vie. Il vaut la peine de citer ce numéro en entier.

Le maintien de notre propos dépend plus de la fidélité de chacun que d'une accumulation de lois, d'une adaptation des usages, ou même de l'action des prieurs. Il ne suffirait pas de leur obéir, ni de garder exactement la lettre des Statuts, si nous ne savions aussi nous laisser conduire par l'Esprit pour sentir et vivre selon l'Esprit. Le moine, dès le début de sa nouvelle existence, se trouve placé en solitude et laissé à ses propres choix. Il n'est plus un enfant, mais un homme : qu'il ne se laisse donc pas ballotter à tout vent, mais sache reconnaître ce qui plaît à Dieu et s'y conformer spontanément, mettant en œuvre, avec une sobre sagesse, la liberté d'enfant de Dieu dont il est responsable devant le Seigneur. Que nul pourtant ne se fie à son propre jugement : car celui qui néglige d'ouvrir son cœur à un guide sûr risque, faute de discrétion, d'avancer moins qu'il ne devrait, ou de s'épuiser à trop courir, ou de s'endormir à force de traîner. [1]

L'équilibre est important. Il est recommandé d'ouvrir son cœur, mais le but est clairement indiqué par ce qui précède :

[1] Statuts de l'Ordre des Chartreux, ch. 33, n°2

Apprendre à sentir et vivre selon l'Esprit, apprendre à faire des choix justes, apprendre à discerner soi-même ce qui plaît à Dieu, apprendre à s'y conformer spontanément, apprendre à mettre en œuvre la liberté d'enfant de Dieu. Autant dire : apprendre à devenir un homme (ou une femme) humainement et spirituellement adulte, et qui, peut-être un jour, sera capable de guider à son tour ses frères ou ses sœurs. L'équilibre n'est rien d'autre que celui de l'éducation : guider et soutenir aussi longtemps que nécessaire, mais pas davantage. Si après dix ou quinze ans de vie religieuse le moine est encore un enfant, c'est que l'éducation (humaine et spirituelle) a échoué.

Il faut bien sûr le dire : quand un moine trouve un père spirituel avec lequel il a une entière confiance et avec qui il se sent libre de tout dire, il a trouvé un vrai trésor. L'ouverture du fond du cœur est une expérience de toute beauté mais c'est une expérience rare car elle exige un père (une mère) spirituel(le) qui ait lui-même une ouverture sans réserve, une discrétion extrême, un respect total de la liberté de celui qui se confie à lui. C'est difficile et c'est rare.

Par ailleurs l'ouverture du cœur comporte bien des degrés. Un minimum d'ouverture peut être demandé. Les jésuites par exemple doivent tous les ans rendre le *compte de conscience* à leur provincial. S'il n'y avait pas cela ils risqueraient d'être totalement indépendants et l'obéissance, si importante dans la Compagnie, deviendrait bien théorique. Mais l'ouverture totale, personne n'est en droit de la demander, elle ne peut être qu'offerte lorsque une expérience suffisamment longue de la relation a assuré qu'une confiance totale était possible. Pour cette raison elle ne peut jamais être institutionnalisée, encore moins exigée.

2. Peut-on encourager l'ouverture du cœur ?

La question est très délicate et tout dépend ce qu'on entend par encourager. D'une certaine façon le texte des Statuts encourage à l'ouverture du cœur, mais de manière générale. Lorsqu'on est en présence d'une personne qui, ne sachant pas ce qu'est l'ouverture du cœur, est en recherche d'une plus grande profondeur dans l'accompagnement, on doit bien sûr lui expliquer ce qu'est l'ouverture du cœur et l'aider, si cela paraît opportun, à aller dans ce sens car cette ouverture n'est facile pour personne. On peut lui apprendre que, comme dit saint Bernard, *quiconque n'a d'autre maître que soi, se fait le disciple d'un sot* [2]. On peut lui parler des Pères du désert qui montrent la nécessité d'un guide[3]. Celui qui n'a pas la moindre idée de ce qu'est l'ouverture du cœur, doit donc y être introduit. Mais en dehors de la période un peu particulière du noviciat, sur laquelle il faudra revenir, le guide doit être choisi absolument librement et tout l'accompagnement doit être marqué par la plus grande liberté. Nous devons aussi accepter qu'il y ait des personnes qui sont incapables de parler de leur intérieur (sans doute plus fréquemment chez les hommes que chez les femmes). Cela doit être respecté.

Mais si quelqu'un encourage directement : *Tu devrais m'ouvrir ton cœur,* ou même demande : *Ouvre-**moi** ton cœur,* on est déjà dans le dysfonctionnement, plus ou moins grave selon le degré de la pression, l'intention n'est pas pure. Même si dans un premier temps les fruits peuvent être positifs, parce que l'ouverture du cœur aide à se connaître soi-même, à long terme la personne sentira qu'on n'a pas respecté son intimité et les conséquences peuvent être catastrophiques. Dans les cas graves elle

---

2 Lettre 87, 7.

3 Par exemple Cassien, Conférence II, 11.

peut se sentir violée (viol de conscience), parce qu'elle aura le sentiment que quelqu'un a pénétré dans son intimité sans son consentement.

Mais, dira-t-on, *elle a consenti puisque c'est elle qui s'est ouverte*. Ce serait ignorer comment un consentement peut-être obtenu par séduction, manipulation, en abusant de son autorité, et d'autres moyens encore. Nous ne sommes pas dans le domaine de la chair mais dans celui de l'esprit qui est plus subtil. Il est possible de forcer quelqu'un sans qu'il s'en rende compte, ou sans qu'il ose dire non parce qu'il a en face de lui une autorité qu'il respecte, même s'il sent dans son for intérieur qu'il y a quelque chose qui ne va pas. Le manquement serait donc encore plus grave s'il venait du (de la) prieur(e) car l'autorité et la confiance rendraient beaucoup plus difficile un refus et la liberté ne serait pas respectée.

Suggestion directe ou indirecte

La suggestion ne sera pas forcément aussi directe que ce qu'on a dit plus haut.

Par exemple : *Tu es libre, mais si tu ne t'ouvres pas tu n'es pas le disciple qui est conduit par son staretz à la sainteté et tu resteras dans la médiocrité.* Malgré l'affirmation initiale, *Tu es libre*, une telle phrase pose en fait une exigence quand elle s'adresse à quelqu'un qui, par vocation, veut évidemment tendre à la sainteté. La question n'est donc pas simplement d'affirmer : *Tu es libre* mais que ce soit vrai dans les faits et aussi dans la pensée de celui/celle qui parle.

Au fond, la formule signifie : *Tu es libre mais tu n'as pas le choix*. Ce n'est pas dit aussi crûment, bien sûr, parce que la contradiction sauterait aux yeux, mais finalement c'est exactement ce qu'on est en train de dire. Est-il nécessaire d'expliquer que le vrai sens est finalement : *tu n'as pas le choix ?*

Or la véritable ouverture du cœur, celle qui ne souhaite laisser aucune ombre parce que la confiance est totale, exige une rencontre exceptionnelle. Si on la force tant soit peu, la blessure sera terrible. Une sœur qui a vécu cela décrit ainsi cette blessure : *Ce sentiment, impossible à décrire, d'être violée à l'intérieur, ravagée, saccagée, n'ayant plus droit à avoir une intériorité vécue devant Dieu et pour Dieu seul.*

3. Transparence ou contrôle ?

Note sur le concept de transparence

Parler de transparence dans le domaine de la vie spirituelle ne va pas sans risque. Dérivé de la vie civile où on l'emploie aujourd'hui un peu à tout propos, ce terme désigne une réalité simple : ne pas cacher. On demande aux banques la transparence, on demande aux hommes politiques ou aux chefs d'entreprise la transparence sur leurs revenus, etc. Or la plupart du temps la transparence dont il est question est une obligation. Le gardien de prison qui demande aux détenus de ne rien cacher de ce qu'ils font n'est-il pas en train d'exiger une transparence ? Dans tous les cas cités, la transparence a deux caractéristiques :

- Elle est exigée (c'est une loi)
- Elle est un moyen de contrôle.

En sera-t-il autrement dans la vie spirituelle ?

Demander la transparence sur les choses que l'ont fait peut être normal jusqu'à un certain point et dans un certain cadre. Un patron a le droit de savoir ce que font ses ouvriers dans les limites de leur travail. Demander la transparence dans le domaine de la pensée ou de la conscience relève par contre de l'abus de pouvoir.

Forcer la transparence en la demandant avec une pression qui peut être directe ou voilée, risque fort de relever d'un besoin de contrôler.

La psychologie enseigne que le besoin de contrôler et de dominer est un besoin neutre, c'est à dire qui peut être utilisé positivement – par exemple pour organiser sa vie, atteindre un but, découvrir une méthode pour obtenir un résultat – ou bien négativement sur un mode défensif, pour couvrir une insécurité ou affirmer sa propre toute puissance.

Forcer la transparence des frères ou des sœurs peut être interprété comme une façon de s'affirmer soi-même et de se protéger du risque d'insuccès, de rébellion et de tout ce qui peut entamer l'estime envers les supérieurs. La pensée cachée, probablement présente à un niveau inconscient dans l'esprit du guide de la communauté, pourrait être formulée ainsi : « Si je sais tout ce qui se passe dans la tête de tous/toutes, je suis en contrôle de tout, rien n'échappe à mon regard, rien ne peut arriver sans que je l'aie prévu. Ceci me donne la sécurité et me permet de continuer à exercer le pouvoir. » Cette attitude rappelle la parabole de l'homme riche qui amasse ses biens dans son grenier, mais transposée du niveau des richesses à celui de la connaissance. [4]

4. Masculin – féminin

Le sujet qui nous occupe ne se présente pas de la même façon dans les communautés masculines et féminines. La tentation de tout contrôler existe dans les deux cas, mais les moyens ne seront pas tout à fait les mêmes. Dans une communauté masculine, le contrôle sera souvent exercé de façon plus directe, au niveau de l'agir, de l'autorité. Par le fait même il est plus facile-

---

[4] Sœur Anna Bissi. Texte inédit.

ment repérable et analysable. La pression pour l'ouverture du cœur sera plus rare dans le monde masculin. Dans l'exemple du premier directeur de sainte Jeanne de Chantal, ses gros sabots sont bien visibles et ce qu'il veut c'est surtout qu'on lui obéisse, les subtilités de l'intériorité de Jeanne ne l'intéressaient visiblement pas. Pour décrire l'approche féminine, nous passons la parole à une mère abbesse.

Dans une communauté féminine la dynamique sera différente, les pressions pour l'ouverture de cœur pourront être purement affectives, elles n'en seront que plus redoutables. Un point faible féminin est, en effet, le besoin d'être mise en valeur, d'être la préférée. La femme, plus que l'homme, a besoin d'être accueillie, regardée, choisie, préférée. Son imagination peut se mettre en route pour savoir comment faire pour être regardée, repérée, préférée. Il est clair que la supérieure peut facilement utiliser ce besoin féminin à son profit personnel et sans s'en rendre compte, sous couvert d'authenticité maternelle : « tu es ma fille préférée, ou la plus proche etc … » « Ma sœur que j'aime plus que tout au monde… ». Il est très difficile de résister à une pression de ce type parce qu'on se sent ingrat. Ne dois-je pas ouvrir mon cœur à celle qui me montre tant de sollicitude ? Et si malgré tout on résiste, la culpabilité fait son entrée, éventuellement favorisée par des paroles comme : « Après tout ce que j'ai fait pour toi… ».

Une des plus grandes sécurités pour la femme, c'est la possibilité de s'ouvrir, de parler, d'être écoutée. Elle comprend qu'elle ne peut devenir elle-même que si elle a un vis-à-vis. Le temps accordé aux sœurs, l'entretien spirituel peut être pris d'assaut et devenir un véritable outil de pression et de manipulation. La sœur qui ne sait pas quand sa supérieure va lui dire de venir dans son bureau est capable de ne plus penser qu'à cela. La supérieure peut facilement utiliser cela pour déstabiliser complètement ses « filles » et les rendre davantage dépendantes. Les personnalités

manipulatrices utilisent souvent ces alternances de chaud et froid pour affaiblir les résistances et s'attacher des suiveurs

Une autre facette du chantage affectif effectué par la supérieure peut s'exprimer par la bouderie prolongée ou systématique… Si la supérieure se met à bouder longuement, toutes les sœurs s'inquiètent, et ont du mal à supporter d'avoir ainsi une relation interrompue avec leur « mère ». Dès que celle-ci daignera sortir de son enfermement, et demandera quelque chose à une sœur, celle-ci fera tout pour correspondre à une telle attente, afin de retrouver un lien vivant avec elle. Que la situation se renouvelle deux ou trois fois, et la plupart des sœurs n'oseront plus se positionner différemment de leur supérieure, ayant trop peur de voir s'installer un nouvel enfermement … et le tour est joué !

5. La culpabilité

La culpabilité fait donc partie des moyens de contrôle. Nous avons vu l'énorme difficulté qu'a eue sainte Jeanne de Chantal pour sortir du sentiment de culpabilité entretenu par son premier directeur, c'était par là qu'il la tenait.

La supérieure qui boude transmet un message : *C'est de ta faute.* Si ce message est transmis avec suffisamment d'insistance et de manière suffisamment convaincante, il finit par pénétrer jusqu'au fond de l'âme.

Les femmes sont certainement plus sensibles à la culpabilité que les hommes en tant qu'elles ont un sens plus viscéral de la responsabilité vis-à-vis de la vie (maternité) qui leur est confiée. On peut donc culpabiliser aisément une femme sur le plan affectif, comme si sa féminité (donc son être profond) était directement touchée.

Quand la prieure demande à une sœur de dire un mensonge

pour *ne pas troubler les plus jeunes ou les plus fragiles* [5], on fait appel à cet aspect maternel : « En m'obéissant tu t'associes à ma maternité de mère de la communauté ». Et ceci nous donne un exemple de la « double contrainte » dont il sera question au chapitre suivant : quelle que soit la solution que la sœur choisit, elle se trouve prise au piège. Si elle accepte de mentir, cela va contre sa conscience. Si elle refuse, cela va contre sa maternité. Vu de l'extérieur, la réponse semble facile : Ce n'est pas exercer une vraie maternité que de tromper les sœurs et de les traiter comme des enfants. Quand on se trouve au feu de l'action, il n'est pas si simple de voir clair, surtout face à la supérieure.

6. For interne / for externe

On aura sans doute remarqué que nous n'avons jamais employé les expressions *for interne* et *for externe*, alors qu'il est fréquent de voir reprocher à une communauté qu'on soupçonne de dérive sectaire, la confusion entre les deux. Ces concepts sont commodes, mais dans la vie réelle d'une communauté monastique cette approche fonctionne mal. Conçue pour les séminaires au XVIIème siècle, la séparation for interne / for externe est devenue une évidence non discutée, pratiquée aujourd'hui encore avec rigueur dans les séminaires. Or on constate qu'il existe peu de réflexion à ce sujet. Le père Régent, jésuite, ayant eu à faire une conférence sur le sujet s'est étonné de ne trouver qu'une littérature extrêmement limitée : trois articles, aucun livre. Sur une question aussi importante, c'est surprenant. Le Père Régent montre les limites de cette approche de séparation radicale :

> *La distinction théorique entre for interne et for externe semble bien pertinente et simple. Est-elle si simple qu'elle*

---

[5] cf. Chapitre 4

n'en a l'air ?
Une question peut être a priori de l'ordre du for interne. Mais si un jour, vient dans l'espace public la rumeur ou le constat d'une attitude répréhensible... Rumeur ou constat sont de l'ordre du for externe. Le supérieur aura à traiter cette question. Comment le faire en demeurant strictement au for externe ?
Toute question du for interne peut surgir un jour dans l'espace du for externe non pas pour elle-même, mais en raison d'un événement public. On peut penser ici aux questions de pédophilie. Si un homme se sait fragile, c'est du for interne, et s'il passe à l'acte, c'est du for externe ? Si un évêque envoie un prêtre dans une situation qui peut être dangereuse pour lui, le prêtre, formé par des années de séparation des deux fors, pourra-t-il parler à son évêque ?

Dans le cadre d'un noviciat, dans le cadre de la vie monastique, la séparation radicale des deux fors n'est pas vraiment réalisable. Supposons qu'un novice se montre dominateur vis-à-vis de ses confrères. Le maître des novices peut-il se contenter du for externe et enseigner seulement au novice qu'il ne faut pas faire ceci et cela ? À quoi cela sert-il si on n'écoute pas réellement cette attitude du novice qui a un sens pour lui, si on n'essaye pas de comprendre avec lui ce qui se passe, les souffrances cachées qui aboutissent à ce dysfonctionnement ? Mais on est alors en plein for interne.

La séparation radicale n'est donc pas une solution, mais la suppression totale de la séparation n'est pas plus acceptable, car les critiques de confusion des deux fors peuvent être tout à fait justifiées.

On peut donc conclure qu'il y a une zone de recouvrement. L'idée d'une séparation tranchée, satisfaisante pour un esprit cartésien, ne correspond pas au réel. La confusion s'avère plus

grave encore. Un des articles trouvés par le père Régent disait que les deux fors ne sont pas une séparation mais une relation. Malheureusement ce point est affirmé mais non expliqué. Une réflexion s'avère nécessaire pour mieux définir cette zone de recouvrement, mieux situer ses limites, mieux voir où la séparation est nécessaire et où la relation est nécessaire. Ce travail dépassant le cadre de notre réflexion, il nous a semblé préférable de ne pas mentionner cette terminologie insatisfaisante. Mais il n'est pas question d'ignorer l'idée qui la sous-tend : Toute personne a le droit au respect de son intimité. Le non respect de cette évidence peut conduire à des drames.

7. La perversité

Il faut avoir le courage de le reconnaître : la paternité spirituelle et l'ouverture du cœur peuvent être utilisées de façon perverse pour rendre une âme esclave. La citation qui termine le numéro 2 de ce chapitre en donne déjà un aperçu. Après un peu d'hésitation, nous avons inclus dans l'Annexe 3 un témoignage qui ne concerne pas directement une vie de communauté. Il s'agit de l'emprise qu'un religieux prêtre a pris sur une jeune fille adulte.[6] Nous aurions tort de croire que cela ne nous concerne pas. Suite à un dysfonctionnement grave dans un noviciat, ce texte avait été envoyé au nouveau Père maître comme un exemple, considéré comme excessif, mais illustrant un mécanisme. Le Père maître a répondu : *En réalité, ce n'est pas excessif, c'est exactement ce qui s'est passé*. Comment cela ?

La conclusion de ce texte bouleversant donne les clefs en quelques lignes :

---

[6] Il convient de noter que la relation sexuelle a été évitée, l'emprise n'en est pas moins profonde.

Comment appeler cela autrement que perversion de l'amour, quand le silence qu'il engendre sert à détruire sournoisement, quand les grands mystères sont utilisés pour asservir l'être jusque dans la fine pointe de son âme et le mettre au service d'un besoin narcissique inassouvissable, quand le don total devient la porte ouverte à l'emprise d'une toute puissance aveugle et quand le secret sert enfin à emmurer le corps encore trop vivant.

Sainte Jeanne de Chantal parlait de *captivité intérieure.*Cette femme parle d'*asservir* et d'*emmurer.* Elle parle de *l'emprise d'une toute puissance aveugle.*

Elle exprime bien les grands moyens utilisés pour asservir :

- Le langage de l'amour divin : *L'amour entre deux personnes qui donnent tout dans la vie religieuse, est un amour divin.*
- Une mystique dévoyée : *les grands mystères sont utilisés pour asservir l'être jusque dans la fine pointe de son âme.*
- Le désir du don total qui *devient la porte ouverte à l'emprise d'une toute puissance aveugle.*
- L'estime pour le prêtre (cela vaut aussi pour le/la supérieur(e) : *Laisse-toi faire par ce saint homme. Tout est vécu en Dieu. Goûte à Sa Bonté et rends grâce.*
- La séduction spirituelle : *Entre dans une grande docilité à l'Esprit Saint pour te laisser transformer en fille de lumière.*

Dans ce cas, tout est mis au service d'un *besoin inassouvissable.* Les mêmes moyens peuvent servir une simple volonté de contrôle total qui se présente elle aussi comme une toute-puissance aveugle. Le langage sera alors souvent celui de la liberté intérieure, d'autant plus niée dans la réalité qu'elle est plus affirmée dans les mots.

En dehors même d'une intention perverse, les mêmes moyens peuvent être employés, plus inconsciemment sans doute, pour forcer une spiritualité qui ne convient pas à la personne. Ce sera l'objet du chapitre suivant.

Chapitre 11
Les risques d'une spiritualité poussée à l'extrême

Il reste à aborder une question douloureuse et difficile. Comment est-il possible que dans une communauté fervente, où tout semble tendre vers Dieu, où on affirme avec insistance la liberté de chacun(e), où on parle sans cesse d'amour, on puisse voir cependant des religieux / religieuses s'enfoncer dans la dépression au point d'être tentés de suicide ? Or ceci est arrivé à des personnes qui ont montré par la suite, lorsqu'elles ont pu sortir, qu'elles étaient parfaitement équilibrées et ne présentaient aucune pathologie. La contradiction est si profonde qu'on a du mal à ne pas chercher une explication rassurante, mais les faits sont là, trop nombreux pour être contestés : une spiritualité qui se voulait porteuse de vie et d'amour absolu peut s'avérer mortifère, humainement et spirituellement, aboutissant parfois à une rupture avec Dieu. Pour avoir accompagné plusieurs personnes qui avaient perdu leur relation à Dieu dans une communauté fervente, j'ai pu constater combien les blessures pouvaient être profondes. L'une écrit : *Si je ne meurs pas trop vite , je retrouverai peut être un jour une vie avec le Bon Dieu ...* Il y a plus de vingt ans qu'elle est sortie.

Il n'y a évidemment pas deux cas semblables mais on peut signaler quelques zones dangereuses.

Une femme qui signe Camille présente un raccourci saisissant :

TOUTES les sœurs que j'ai entendues à leur sortie (sauf une)[1] *ont eu des envies suicidaires pendant qu'elles étaient au monastère, tellement elles se sentaient dans une impasse. Pour tout ce qui faisait le relief de leur personnalité, de leurs centres d'intérêts, de leurs talents, on leur demandait d'en être dépossédées. Alors, elles apprenaient à se sur-adapter pour devenir la parfaite petite sœur attendue et entrer dans le chemin de sainteté et de dépassement de soi auquel elles aspiraient. Mais, plus elles se conformaient, plus les doutes, les combats et la mauvaise image qu'elles avaient d'elles s'amplifiaient. La culpabilité augmentant, l'impression d'être possédée du Démon décuplait tant de souffrances, que seule la mort pourrait les libérer de ces souffrances. A quoi bon sortir ? Leur regard sur le monde était devenu si nocif, si dégradant, si oppressant. Leur vie au monastère si compliquée, leur soif de sainteté si différent de leur élan naturel. Seule la mort pouvait les libérer. Et je peux vous dire que les personnalités étaient bien différentes.*

Et pourtant c'était présenté, très sincèrement, comme la voie la plus parfaite de l'amour de Dieu.

Comment expliquer ? Dans l'étude des cas que présente l'histoire, on constate de façon récurrente la présence, à des degrés divers, de plusieurs éléments.

1. L'excès

Sortir du chemin quand on marche dans une forêt tranquille en plaine ne présente guère de risque. Dans un chemin de montagne bordant un précipice, l'erreur n'est plus permise. La vie religieuse, si elle est fervente, ressemble plus au sentier de

[1] Environ une quinzaine, sur une période d'une quinzaine d'années. Source : entretien téléphonique avec l'auteur de la citation.

montagne. Beaucoup d'erreurs viennent simplement d'un excès de bonne volonté allié à un manque de discernement. Pour faire avancer plus vite les novices, on pousse au-delà du raisonnable des pratiques traditionnelles. Cela revient à vouloir aider une plante à pousser en tirant dessus. Ce qui devrait être docilité à l'Esprit Saint devient volontarisme tendu. On connaît l'apophtegme de l'arc, dans la série d'Abba Antoine [2] :

> *Il y avait dans le désert un chasseur d'animaux sauvages; il vit abbé Antoine qui se recréait avec des frères. Il s'en scandalisa. Antoine voulant le convaincre qu'il faut parfois condescendre aux frères, lui dit : "Mets une flèche à ton arc et bande-le." Le chasseur le fit. Antoine lui dit : "Bande-le encore", et il le banda. De nouveau : "Bande-le". Le chasseur lui dit : Si je bande outre mesure, l'arc se brisera. L'ancien lui dit : "De même pour l'œuvre de Dieu. Si nous tendons les frères à l'excès, vite ils se briseront. Il faut donc parfois condescendre aux frères. D'avoir entendu cela le chasseur fut rempli de componction. Et ayant bien tiré profit du vieillard, il partit. Les frères revinrent à leur résidence affermis.*

L'exemple le plus facile à comprendre et le plus connu est celui de la pénitence corporelle. Ce n'est probablement pas le plus dangereux, au moins de nos jours.

Vouloir accélérer le chemin vers l'humilité en pratiquant envers les jeunes une formation active à base d'humiliations est beaucoup plus risqué. On peut douter que cela ne donne jamais de bons résultats, et on peut être sûr qu'il y aura des catastrophes. Le risque ne se présente pas seulement pour le sujet mais même pour le supérieur qui pratiquerait ce genre d'humiliations. S'il y prend goût – la nature humaine est suffisamment perverse pour cela – il peut devenir un monstre.

---

[2] n° 13 dans l'édition de Solesmes

Sans aller jusque-là, répéter sans cesse à un moine qu'il n'est rien, ne conduira pas à la véritable humilité mais à un ersatz psychologique beaucoup plus nocif, appelé en anglais : *Low self esteem.* Manque d'estime de soi. Au lieu de conduire le moine à la sainteté, cette maladie, car c'en est une, lui enlève tout pouvoir pour désirer quelque chose de grand.

Vouloir accélérer le renoncement à la volonté propre en supprimant tout ce qui offre au moine une certaine satisfaction peut conduire à la dépression.

Ces erreurs ne sont pas faciles à démasquer puisqu'il s'agit de pratiques traditionnelles. Ce qui manque est, encore et toujours, la discrétion. Et ceci nous donne une première réponse à la question posée au début de ce chapitre : Qu'est-ce qui ne marche pas ?

Un zèle excessif : On est trop pressé d'arriver au but et on veut brûler les étapes

Un manque de jugement : On veut faire à la force du poignet ce qui ne peut être que l'œuvre de l'Esprit Saint.

Souvent la personne qui est à l'origine des dégâts dira : *Mais jamais je n'ai dit cela !* Elle ne l'a sans doute jamais dit, peut-être même jamais pensé, mais elle l'a pourtant transmis. Comment cela peut-il s'expliquer ? Tout simplement parce qu'en elle, qui a une plus longue expérience, les correctifs sont présents. Elle peut s'abîmer dans son néant et penser qu'elle n'est rien. Si sa relation avec Dieu est enracinée de longue date, elle sait bien que ce rien n'est qu'un aspect des choses, qu'il est seulement relatif à l'infini de Dieu, mais que l'amour de Dieu pour elle est infini. Mais si maintenant elle enseigne cette voie à une jeune âme qui n'a pas en elle-même les correctifs en question, qui ne se sait pas encore aimée de Dieu, qui n'a pas encore fait l'expérience du don de Dieu, le résultat peut être catastrophique.

L'intention était belle, faire arriver plus vite au but. Il convient toutefois de se souvenir de la sagesse de Jacob qui s'applique bien à la conduite des âmes : *Mon seigneur sait que les enfants sont délicats, et que je suis chargé de brebis et de vaches qui allaitent; si on les pressait un seul jour, tout le troupeau périrait.* (Gn 33,13)

De même que toutes les hérésies partent de paroles de l'Écriture et s'écartent de la vérité en forçant exagérément un aspect du dogme au détriment des autres, de la même façon des pratiques traditionnelles mais poussées trop loin deviennent mortifères :

- L'obéissance, oui, mais pas jusqu'à renoncer à mon intelligence.
- La vie du Christ en moi, oui, mais pas jusqu'à penser que je ne suis rien.
- L'humilité, oui, mais pas jusqu'à détruire toute estime de moi.
- Le renoncement, oui, mais pas jusqu'à détruire toute joie.
- Le désert, oui, mais pas jusqu'à me laisser mourir de soif.
- L'ouverture, oui, mais pas jusqu'à supprimer toute intimité.
- Etc.

2. Le renoncement n'est jamais premier

Personne ne conteste que le renoncement fasse partie du chemin de la vie spirituelle. Il est toutefois dangereux de le mettre en premier. On ne renonce pas pour renoncer, on renonce à un bien pour un bien plus grand.

Chacun sait que lorsque le soleil se lève les étoiles disparaissent. Mais si à partir de là on enseigne qu'il suffit de faire

disparaître toutes les étoiles pour que le soleil apparaisse, celui qui aura le malheur de suivre cet enseignement se retrouvera dans la nuit totale. Or il arrive que ce soit proposé, par un manque de sagesse qu'il convient de comprendre.

Toute personne qui a suffisamment avancé dans la vie spirituelle fait l'expérience que les réalités du monde perdent leur emprise sur elle. Face à l'immensité de l'amour de Dieu, les biens terrestres semblent trop petits. C'est le soleil qui fait disparaître les étoiles. Une réflexion trop hâtive pourra en conclure qu'il suffit de se séparer de toutes les affections des créatures pour que Dieu remplisse tout : On supprime toutes les étoiles en pensant que la lumière va en jaillir. Ce simplisme engendre des drames.

Il y a des voies de dépouillement sur lesquelles Dieu seul peut conduire parce qu'Il connaît l'âme et ses limites, et qu'Il peut la soutenir avec sécurité au bord de l'abîme. Aucun être humain n'en est capable. Une spiritualité dont la base est le dépouillement, le vide, l'anéantissement, ne respecte pas l'œuvre de la grâce et prétend exiger de Dieu qu'Il vienne remplir le vide qu'on a créé. Ce chemin risque d'aboutir à la désillusion ou au désespoir.

L'idée qu'il faut commencer par vider l'âme pour que Dieu puisse prendre la place est tout à fait classique dans la spiritualité, mais doit tout de même être convenablement interprétée. Dieu ne peut pas prendre la « place » des choses terrestres parce qu'il n'est pas une chose terrestre ! Quiconque a connu une conversion sait que Dieu a fait irruption dans son chaos intérieur et c'est la présence de Dieu et sa lumière qui ont transformé le chaos, permis d'y mettre un peu d'ordre et de jeter dehors des objets devenus inutiles.

Un discernement s'impose. Attachement et détachement doivent aller de pair. Parfois l'un prend les devants et parfois l'autre. Parfois l'amour de Dieu envahit le premier et nous

montre la futilité de certaines choses qui nous encombrent et dont il nous appelle à nous défaire. Parfois Il nous demande d'abord un renoncement douloureux et viendra seulement après – peut être longtemps après – pour combler de Lui-même l'espace ainsi créé. Mais si on regarde bien, dans tous les cas, l'attachement à Dieu précède.

La sagesse spirituelle doit procéder de la même façon et observer si la croissance dans l'amour de Dieu accompagne le travail du détachement. S'il n'en est pas ainsi, une remise en question du chemin s'impose.

Une description très concrète par quelqu'un qui l'a vécu vaudra mieux qu'un long discours :

Notre humanité n'était pas prise en compte. On nous parlait de la fine pointe de notre âme, de notre cœur profond qui seuls entreraient au ciel alors qu'on laisserait sur terre notre sensibilité et donc il fallait déjà s'adapter, avoir une vie au niveau du cœur profond c'est-à-dire de l'intelligence et de la volonté profonde et le reste n'avait pas d'importance. Donc la sensibilité était complètement mortifiée et à force d'être mortifiée il n'y avait plus de vie. On est en vie quand on se sent vivre, mais quand on ne ressent plus rien, moi je me sentais petit à petit comme un arbre mort, comme un arbre auquel on a coupé des branches. À force de couper il ne reste plus qu'un tronc et quand j'en parlais on me disait : Vraiment c'est formidable, là vraiment tu es émondée pour le ciel. Donc je me disais : Alors c'est normal mais ce qui est bizarre c'est que je me sens de moins en moins vivante pour cette terre. Mais on me disait : C'est normal c'est la Croix, regarde l'arbre de la Croix, c'est comme un arbre mort et c'est lui qui porte la vie. Mais en fait je n'en avais pas conscience mais tout signe de vie était en train de s'éteindre en moi.

Ce texte est typique d'une personne qui n'a pas encore atteint une maturité spirituelle suffisante pour le renoncement qu'on lui propose.

Les réalités de ce monde sont porteuses d'un message : Dieu nous parle à travers elles. Tout véritable amour que nous avons connu nous fait découvrir quelque chose de l'amour de Dieu, que ce soit celui de nos parents, ou une belle amitié par exemple. Ces médiations, nous devrons les dépasser en découvrant que l'amour de Dieu est tellement plus grand encore et Dieu peut nous demander de faire l'expérience de son seul Amour en nous enlevant tout soutien. Son amour ayant déjà commencé à combler le cœur profond, le dépouillement, pour douloureux qu'il soit, ne laissera aucun vide, parce que le vide créé sera comblé par l'amour de Dieu.

Si par contre on crée un vide, en contrariant systématiquement tout désir, avant que Dieu soit devenu le centre de l'âme, ce vide ne sera pas rempli et l'âme n'ayant plus de goût pour rien risque de s'enfoncer dans la dépression.

Objection : *Le renoncement fait tout de même partie de la vie spirituelle, on ne peut pas supprimer cette dimension.* Bien-sûr, mais la voie royale de ce renoncement, celle qui nous prépare aux dépouillements que Dieu pourrait un jour nous demander, cette voie a un nom : l'abandon. Vouloir nous dépouiller de notre volonté par des actes de volonté a quelque chose de contradictoire et peut nous raidir plus que nous assouplir. L'abandon à la volonté de Dieu - appelé aussi Abandon à la Providence - le laisse maître de notre argile pour en faire ce qu'il voudra (cf. Jr 18). Le but est semblable, mais la voie différente : consentement, et non anéantissement. Cette voie ne présente pas de danger puisque l'initiative du chemin revient à Dieu lui-même. Elle ne laisse aucune place à l'orgueil ou à la performance. Elle respecte l'ordre de la vie spirituelle : dire oui à Dieu précède le renoncement à

soi. Plus encore : dire oui à Dieu, c'est dire oui à mon être profond qui est fait pour Dieu et qui aspire à Lui. Cela implique souvent de dire non au moi plus superficiel et pas encore évangélisé, mais c'est une conséquence.

La vie commune offre des occasions constantes de renoncement, ce n'est pas la peine d'en fabriquer. Un vieux frère de Montserrat l'avait dit à un jeune novice un peu trop enthousiaste : *Oh ! M., les croix, ce n'est pas la peine d'aller les chercher, le Seigneur les porte à domicile.* Et j'ajouterai qu'il n'est même pas nécessaire de passer commande ! La vraie formation consistera à apprendre aux jeunes à porter avec amour toutes ces petits renoncements de la vie quotidienne, le voisin qui chante mal, le travail qui m'ennuie, le lever du matin, une parole pas très agréable, le temps maussade depuis une semaine, les pommes qu'on mange depuis le début de l'hiver parce qu'on nous en a donné un camion, etc.

Dire oui à Dieu dans ces petites choses qu'il nous présente chaque jour dans la vie ordinaire, en faire des actes d'amour envers Lui, voilà ce qui nous prépare aux grandes épreuves, si elles doivent venir un jour. Cela modèle progressivement notre volonté et notre intelligence pour les adapter au dessein d'amour de Dieu sur nos vies. Source de paix, de joie et d'amour profond, l'abandon transforme l'âme et cela rayonne sur tout l'entourage, toute la communauté en recevra des fruits.

3. Désert ou dépression

Désert, acédie, nuit des sens, dépression, la tradition monastique et spirituelle connaît ces états qu'il convient de ne pas confondre, mais dans la réalité concrète, le discernement n'est pas si simple. Tentons de donner quelques éléments de discernement.

La joie : Vraisemblablement le signe le plus clair de la santé spirituelle. Pas forcément une joie sensible, exubérante, mais celle que saint Augustin exprime si bien dans une formule célèbre : *Ubi amatur, non laboratur, aut si laboratur, labor ipse amatur. Quand on aime, on ne sent pas la peine, ou bien si on la sent, on aime cette peine.* Car l'amour aime donner, et donner ce qui ne lui coûte rien lui semblera insuffisant. Mais quand cela coûte et c'est tout, quand la peine n'est plus que la peine, quand le renoncement n'est plus que renoncement, on doit se poser des questions.

La paix : La paix en profondeur, malgré le trouble de la surface. Premier prix ex æquo avec la joie.

Le sens : Racine des deux précédents. Pourquoi, lorsqu'on aime, peut-on aimer la souffrance vécue ? Parce qu'elle a un sens. Renoncer à un match de foot parce qu'on est tombé en panne sèche par manque de prévision, est difficile à porter parce que cela n'a pas de sens [3]. Renoncer à un match de foot parce que votre femme est fatiguée et que vous ne voulez pas la laisser seule à la maison alors que visiblement elle souhaiterait votre présence, n'enlève pas le prix du renoncement, mais ce prix payé a un sens, la joie de dire à votre épouse que votre amour est réel et concret.

Insistons : le renoncement trouve son sens dans l'amour qui le précède.

Avez-vous remarqué ? Ce dont nous parlons n'est rien d'autre que les premiers fruits de l'Esprit, selon saint Paul : *Mais voici le fruit de l'Esprit :* ***amour, joie, paix,*** *patience, bonté, bienveillance, fidélité, douceur et maîtrise de soi. (Ga 5,22).*

---

[3] Sauf si on sait voir la chose dans la lumière de la Providence : *Seigneur qu'est-tu en train de me dire ?*

Nous retrouvons ces mêmes signes dans la célèbre description de l'acédie du *Traité pratique* d'Évagre : *Le démon de l'acédie, qu'on appelle aussi " démon de midi ", est le plus pesant de tous*... Après la pittoresque description qu'on connaît, Évagre termine :

Après cette lutte, l'âme se trouve en ***paix*** *et dans une* ***joie*** *ineffable, car aucun autre démon ne vient prendre immédiatement le relais.*

On ne demande donc pas de trouver la joie et la paix au fort du combat. Mais quand dans la vie il n'y a plus ni joie, ni paix, ni sens, on est devant une maladie grave et dire : *Bravo, c'est merveilleux, tu te purifies,* c'est de la non assistance à personne en danger. Nuit ou dépression ? Les symptômes extérieurs peuvent paraître fort semblables, mais saint Paul va venir une nouvelle fois à notre secours. *Patience, bonté, bienveillance, fidélité, douceur [ou : humilité]*... Quand on voit l'âme dans la nuit qui répand la lumière autour d'elle, quand on la voit accomplir fidèlement, et héroïquement parfois, ce que l'amour lui demande, sans en ressentir aucune joie, on sait que l'Esprit la conduit et la soutient.

Si par contre on ne trouve en elle que lassitude et dégoût mais sans fruit, on est entré dans le domaine de l'acédie ou de la dépression. L'acédie a longtemps été un des péchés capitaux, remplacé ensuite (on peut le regretter) par la paresse qui n'en est qu'une forme.

Voici une définition trouvée sur Wikipédia : *L'acédie est un mal de l'âme qui s'exprime par l'ennui, le dégoût pour la prière, la pénitence, la lecture spirituelle. L'acédie peut être une épreuve passagère, mais peut être aussi un état de l'âme qui devient une véritable torpeur spirituelle et la replie sur elle-même. C'est alors une maladie spirituelle.*

Noter que le Catéchisme de l'Église Catholique a repris le terme. Il termine sa liste des péchés capitaux par : *la paresse ou acédie (1866).* Plus loin le terme sera précisé : *L'acédie ou paresse spirituelle (2094).* Enfin on remarquera qu'au n° 2733 (repris en résumé au n° 2755) l'acédie est définie comme *une forme de dépression*. Nous dirions une dépression spirituelle. À ce degré, il s'agit d'une maladie grave qui peut éventuellement être la conséquence d'un relâchement progressif, mais dans le cas qui nous occupe, il peut aussi s'agir d'une véritable dépression au sens des psychologues, qui vient de ce qu'on a retranché toutes les forces vives de l'âme et qui peut aller jusqu'au dégoût de la vie.

4. Double bind – la double contrainte

Dans l'archipel du Goulag, Soljenitsyne écrit quelque part [4] que l'homme est un être d'espérance. Il constate comment les prisonniers arrivent à surmonter les situations les plus folles parce qu'ils pensent toujours : Bientôt ça ira mieux. Indéfiniment l'expérience prouve le contraire et pourtant cette espérance demeure. Quand il n'y a plus d'espoir, quand toutes les pistes qu'on peut imaginer aboutissent, ou semblent aboutir à une impasse, à quoi bon lutter encore ?

Comment une telle situation peut-elle se produire dans le cadre de la vie spirituelle ? Les causes sont trop nombreuses pour qu'une réponse exhaustive soit possible, mais pour aider au discernement on peut au moins évoquer un mécanisme classique.

Pourquoi Jeanne de Chantal se sent-elle prise au piège lorsque François de Sales apparaît dans sa vie ? Parce que, quoiqu'elle fasse, il lui semblera qu'elle se trompe. Si elle reste sous

[4] Dans le premier tome

la direction du religieux qui la tient elle sent bien qu'elle n'est pas dans la voie que Dieu veut pour elle. Si elle le quitte, elle se croit en dehors de la volonté de Dieu à cause du vœu qui la lie [5].

De nos jours, une approche aussi directe avec des vœux posés d'emblée a peu de chances de se rencontrer dans le monde laïque mais dans le cadre de la vie religieuse, le vœu d'obéissance a déjà été fait. Pour peu que les limites qui ont été indiquées ne soient pas respectées, on peut se retrouver progressivement dans une situation semblable.

Pour mieux faire comprendre le processus qu'on va décrire, prenons une image. Un planeur ne peut pas voler seul, il a besoin d'un avion pour le faire décoller. Le planeur peut donc être reconnaissant à l'avion de lui permettre de prendre son vol. Mais si après avoir gagné l'altitude requise l'avion se dit qu'il a vraiment rendu un grand service au planeur et qu'il faut absolument qu'il continue à lui rendre ce service, refusant de le lâcher, la situation devient absurde. Le service que l'avion devait rendre au planeur était de lui permettre de faire l'expérience de la liberté du vol et voici que le planeur se trouve littéralement capturé.

Quand il s'agit de la direction spirituelle, dans une première phase, très belle, la personne dirigée découvre sa vie intérieure. L'ouverture du cœur montre ses fruits et dégage des perspectives nouvelles. Elle découvre comme il peut être beau de se laisser conduire à Dieu, de l'écouter à travers la parole d'un(e) autre. Ceci peut durer des mois, souvent des années. Les progrès de la vie spirituelle sont réels, les fruits tangibles. Jusqu'au jour où quelque chose commence à grincer. Durant ses premières années, en raison même de son inexpérience, le jeune religieux se coule

---

[5] En fait ce vœu qui n'est rien d'autre qu'un abus de pouvoir ne la lie aucunement, mais à ce moment elle ne le sait pas et n'a aucun moyen de le savoir puisque celui qui l'a liée et qui lui a demandé d'être son seul guide lui prétend le contraire.

facilement dans la pensée et la spiritualité de celui qui le dirige. Mais lorsque sa propre personnalité spirituelle commence à émerger, lorsque le Seigneur commence à lui parler plus directement et que le rôle normal du directeur devient beaucoup moins celui d'un guide que celui de quelqu'un qui confirme, qui invite à aller de l'avant, qui s'efface, tout se passera bien si le directeur comprend ce changement et sait, en quelque sorte, passer la main à l'Esprit Saint, le seul vrai Maître intérieur. Bref, tout se passe bien si l'avion, le moment venu accepte de lâcher le planeur [6].

Mais si l'avion tient à garder son rôle, si le directeur ne veut pas laisser cette âme atteindre sa maturité par crainte qu'elle lui échappe, il a en main tous les éléments pour la garder en son pouvoir. À cette âme qui demande de pouvoir suivre le Maître intérieur là où il la conduit, il lui sera facile d'alléguer qu'elle est menée par sa volonté propre et que si elle veut sortir de la transparence et de l'obéissance absolue qu'elle lui avait vouée jusque-là c'est parce que l'Adversaire est en train de la faire sortir de la douce voie de l'abandon total dont Jésus a donné l'exemple.

Et voici, mis en place d'une façon plus subtile, le même piège dans lequel est tombée Jeanne de Chantal. De la même manière, l'âme est prise dans les filets du directeur et ne peut plus en sortir. Si elle obéit au directeur, elle doit se renier elle-même, elle doit renier le maître intérieur qui a commencé à la conduire et elle ne peut échapper à un sentiment d'injustice et d'inquiétude. Si elle décide de suivre le maître intérieur, elle éprouve un sentiment de culpabilité et de scrupule pour être sortie de l'obéissance et de la transparence. Elle se trouve donc en face d'un choix

---

6 Cette image, comme toute image, est imparfaite. Nous ne prétendons pas que tout accompagnement spirituel soit devenu inutile. Nous voulons seulement souligner qu'il y a un changement qui n'est d'ailleurs pas si fondamental que cela : dès le début le père spirituel est à l'écoute de l'Esprit Saint qui parle dans la vie de celui/celle qu'il accompagne.

impossible car quelle que soit la solution qu'elle choisit, dans les deux cas les conséquences sont désastreuses.

Un enfer peut alors commencer. L'aspiration profonde de son âme lui sera présentée comme une tentation de l'Adversaire qui veut la faire sortir de la belle soumission qui l'amènera à la sainteté. Elle va donc se trouver dans une lutte perpétuelle contre ce qu'il y a de plus profond en elle, mais qu'on lui a présenté comme venant du Malin. En même temps, elle devra lutter perpétuellement contre une tendance irrépressible à reprendre sa liberté parce qu'elle sait confusément, mais sans pouvoir l'expliquer clairement, qu'on est en train de la réduire en esclavage. Elle devra subir aussi le sentiment de culpabilité puisque, tout comme Jeanne de Chantal, elle pensera manquer à Dieu en reprenant sa liberté.

Les psychologues ont donné un nom à cette situation : double bind, double contrainte. Un exemple courant et infiniment triste est l'enfant de parents divorcés qui veulent chacun qu'il prenne parti pour lui contre l'autre. S'il a gardé de l'amour pour ses deux parents, quel que soit le choix qu'il fait, il se sentira traître envers l'autre parent.[7]

Dans le cas qui nous occupe, le piège est de présenter la soumission au directeur comme <u>la seule</u> voie vers Dieu et vers la sainteté, comme l'élément nécessaire et suffisant, celui dont on ne peut <u>et ne doit</u> à aucun prix sortir. Certain(e)s s'y trouveront bien, tout comme les dévotes qui ont conduit Jeanne de Chantal au religieux dont nous avons parlé. Mais pour l'âme appelée à s'épanouir en Dieu, il est impossible de se satisfaire d'un lien qui ne la respecte plus.

La seule possibilité pour sortir d'un tel piège serait de pouvoir s'adresser à une personne extérieure à la communauté et

---

[7] On appelle aussi ce malaise un « conflit de loyauté ».

qui puisse donner un avis objectif [8]. Mais que faire si cette possibilité est refusée par la communauté pour la raison que les personnes de l'extérieur ne peuvent pas comprendre son charisme ?

Il n'y a alors aucun recours. La solitude profonde, la tension psychique, le sentiment d'être enfermé dans un piège qu'on pressent sans pouvoir le saisir risquent de précipiter l'âme dans la dépression. Où est Dieu qui semble ainsi se contredire en appelant au fond du cœur et en barrant la route par l'obéissance ? Qui est ce Dieu qui demande de se renier soi-même et toutes les aspirations profondes qui avaient conduit à Lui ? Lorsque le sentiment d'injustice engendre la culpabilité et que la culpabilité (que l'on sent obscurément comme injuste) nourrit le sentiment d'injustice, le cercle se referme et enlève à l'âme toute la joie et toute la lumière qu'elle avait connues au commencement.

Si le directeur interprète tout cela comme une épreuve divine, comme une purification, invitant l'âme à la soumission et lui donnant l'exemple de Jésus à Gethsémani, le tourment ne fera qu'augmenter puisque quelque part elle sent que ce n'est pas Dieu qui la tourmente mais bien les liens que son directeur maintient étroitement serrés sur elle, au lieu de la laisser prendre son vol, mais un terrible scrupule l'empêche de laisser cette pensée monter clairement à son esprit car elle croirait lutter contre Dieu dont on lui dit qu'Il est la source de ses ténèbres. Dans de telles circonstances, la pensée de la mort comme seule sortie possible peut s'installer.

---

[8] Un discernement est en effet nécessaire car il n'est pas dit, évidemment, que tout soit pur du côté du dirigé, notre psychisme est si complexe.

5. Spiritualité de la substitution

Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi. Cette formule, une des plus célèbres de saint Paul, a orienté toute la spiritualité chrétienne et on ne saurait en exagérer l'importance. Il convient tout de même de la bien comprendre et de ne pas lui faire dire : *Tu ne vaux rien, il faut te supprimer complètement pour que quelqu'un d'autre prenne ta place* [9]. Une telle approche est destructrice au plan psychologique parce qu'une saine estime de soi est indispensable pour une vie normale. Elle représente aussi une profonde erreur pédagogique, car pour tendre à un idéal élevé, il faut croire qu'on en est capable. Cette idée devra être purifiée en prenant conscience que tout est l'œuvre de la grâce, mais cela ne réduit en rien l'immense estime de Dieu pour sa créature. La Vierge Marie s'est adressée à Bernadette comme à une princesse : *Voulez-vous me faire la grâce de venir ici pendant quinze jours?* Bernadette en a été bouleversée. Jamais on ne lui avait parlé ainsi, c'était la première fois qu'on lui disait *vous*.

Par le baptême, la Trinité elle-même vient habiter en nous, faisant de tout notre être un temple de sa gloire, faisant de nous des fils de Dieu. Que ce temple ait besoin d'être vidé des bœufs, des volailles et des changeurs qui l'encombrent ne fait pas de doute, mais il ne s'agit en rien de nous vider <u>de nous-mêmes</u> mais au contraire de nous vider <u>de tout ce qui n'est pas nous</u>, à condition de bien entendre ce qu'on entend ici par <u>nous</u> : nous en tant qu'image de Dieu, sortie des mains du Créateur, nous avec tous

---

[9] Qu'une telle interprétation soit possible ressort de l'expérience de Luther. Pour lui l'homme est totalement et **définitivement** corrompu. La justification ne peut alors se faire que par l'extérieur, lorsque, par la foi, nous sommes revêtus des mérites du Christ qui viennent cacher notre corruption qui demeure. Présentée de façon simpliste, l'idée de substitution véhicule la même idée, le même refus de croire que nous puissions être **purifiés**, **transformés**.

les dons, naturels et surnaturels, qu'Il nous a faits. Il veut habiter en nous et non prendre notre place. Il veut rendre ce temple digne de sa gloire. *Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu et que l'Esprit de Dieu habite en vous ? Si quelqu'un détruit le temple de Dieu, Dieu le détruira. Car le temple de Dieu est saint et ce temple, c'est vous. (1 Co 3,16)*

Quand on commence à toucher à l'estime de soi, les dégâts deviennent graves non seulement au plan psychologique mais même au plan spirituel : Détruire l'estime de soi, c'est détruire la possibilité même d'entrer en relation avec Dieu.

Si toutes mes qualités sont niées par peur que je n'en tire orgueil, si on m'apprend à considérer comme terrestre (en un sens négatif) tout ce que je fais, tout ce qui vient de moi, tout ce que je suis, dans l'idée que tout le naturel doit être remplacé par le surnaturel, comment pourrais-je avoir encore l'idée que Dieu puisse m'aimer ? Ce n'est pas moi qu'Il aime, c'est ce qu'Il voudrait mettre à la place de moi, c'est-à-dire Lui. Et moi qui suis-je dans tout cela ? Rien d'autre qu'un intrus qu'il faut déloger. Puis-je encore voir en Lui un Père ?

Il vaut la peine de souligner ici comment, lorsqu'on touche les réalités fondamentales de la vie spirituelle, une erreur qui pourrait sembler légère a des conséquences graves. Nous savons que la mystique de l'échange du cœur existe, elle se trouve par exemple dans la vie de sainte Catherine de Sienne. Un jour où elle offrait son cœur au Christ, il lui apparut et lui prit son cœur. Pendant plusieurs jours elle eut l'impression de ne plus avoir de cœur. Puis le Seigneur Jésus lui apparut de nouveau tenant dans la main un cœur humain rouge resplendissant, lui ouvrit la poitrine, l'y introduisit et dit : « Ma très chère fille, de même qu'un jour j'ai pris le cœur que tu m'offrais, voici à présent que je te donne le mien, et désormais, il prendra la place qu'occupait le tien ».

Mais on ne peut pas transformer une grâce mystique en méthode. On ne peut partir de cette grâce purement gratuite et fruit d'un long chemin spirituel, pour dire à des débutantes : *Quand vous n'aurez plus de cœur, plus rien de vous, alors Jésus (ou Marie) vous donnera son cœur.* Il serait ridicule d'interpréter matériellement les visions de sainte Catherine, sinon il faudrait conclure que le cœur de Jésus est maintenant celui de Catherine et que la fête du Sacré Cœur doit être changée. Jésus en donnant son Cœur ne le perd pas, et c'est pour cela qu'il peut le donner indéfiniment. De même lorsque nous lui donnons notre cœur Il ne nous l'enlève pas, mais Il le reçoit et le transfigure.

Tel est probablement le mot clef qui marque la différence : non pas substitution mais transfiguration. Les visions de sainte Catherine expriment que son cœur a été tellement plongé dans celui du Christ, qu'Il le lui rend empli de son propre amour et transfiguré. Mais c'est bien son cœur à elle, Catherine Benincasa, qui bat dans sa poitrine mais vivant maintenant de la vie et de l'amour de son Bien-Aimé. *Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi,*

6. L'image de Dieu défigurée

Dans les lettres de ceux et celles qui ont réussi à s'en sortir en quittant l'Institut où ils se trouvaient oppressés, on trouve régulièrement une expression qui fait mal : *Je ne sais plus prier, je ne peux plus prier.* La relation avec Dieu est rompue. Parfois totalement, chez ceux qui vont jusqu'à perdre la foi, plus souvent d'une façon douloureuse : le désir de Dieu est toujours là, mais son image a été si défigurée que la relation n'est plus possible. Quelle tristesse… Un jeune-homme, une jeune-fille qui avaient entendu l'appel de l'amour de Dieu, qui avaient voulu Lui donner leur vie dans tout l'élan de leur jeunesse et qui retombent lourde-

ment, les ailes brisées parce qu'on les a conduits sans sagesse sur des chemins hasardeux. C'est cette tristesse poignante qui a mis en route ce texte, comme une tentative pour alerter aussi bien les responsables que les victimes : N'enlevons pas à Dieu les âmes qui voulaient se donner à Lui ! Nous aurons un jour à en rendre compte.

Nous aurons à rendre compte de l'image de Dieu que nous aurons transmise. Combien il est douloureux de lire : *Pour moi, Dieu était devenu : « L'œil était dans la tombe et regardait Caïn ».*

On juge l'arbre à ses fruits. Un Institut devrait être capable d'écouter ceux et celles qui le quittent avec leur élan brisé, et se demander : Pourquoi ? Est-il possible de rester indifférent devant un constat comme celui de Camille, déjà cité : *« TOUTES les sœurs que j'ai entendues à leur sortie (sauf une) ont eu des envies suicidaires pendant qu'elles étaient au monastère » ?*

Pourquoi ? Pourquoi a-ton abîmé l'image de Dieu chez des jeunes qui étaient venus pour le trouver ? Pour répondre, il faudrait transformer ce numéro en chapitre, mais ce chapitre n'est pas encore rédigé. La réponse tient en bref dans l'image de la paternité (et de la maternité) que les supérieurs et la communauté auront donné, à travers le gouvernement, à travers la spiritualité enseignée (voir ci-dessus : l'œil)…

Pour l'instant je me contenterai de signaler un point qui revient de manière récurrente et que j'ai mis beaucoup de temps à croire : Les mensonges. Souvent, ce qui a finalement provoqué le départ, a été la découverte que beaucoup de choses dites étaient des mensonges. L'impact de cette découverte n'est pas seulement l'indignation, elle touche l'âme et introduit le doute dans la relation avec Dieu. Puis-je encore Lui faire confiance si ceux qui disent Le représenter n'hésitent pas à mentir ? Nous l'avons dit

vers le début de cet ouvrage, dans la relation personnelle, le mensonge détruit la confiance, et donc l'amitié et l'amour.

Au moment d'achever ce chapitre, je me demande : Est-ce qu'une communauté où le sens de la vérité serait resté entier pourrait être victime d'une dérive sectaire ? Il me semble que non. Je ne parle pas, bien entendu, de l'affirmation des vérités dogmatiques, je parle de la vérité concrète qui est capable d'appeler un chat, un chat, et plus spécifiquement de reconnaître qu'un problème est un problème. Mais, comme dit le proverbe, *à force de ne pas vivre comme on pense, on finit par penser comme on vit.* Tant que le problème est reconnu comme tel, il n'y a pas d'inquiétude. Mais si le problème non reconnu est justifié et érigé en système, la dérive est à la porte.

Pour dire les choses autrement. Un très bon signe de santé dans une communauté est la capacité de reconnaître : *Nous avons ici un problème*, à la condition que ce constat soit suivi d'effets, c'est-à-dire de la recherche des causes et des solutions.

Pour tout religieux, mais plus spécialement pour nous, supérieurs, une règle d'or devrait être de ne **jamais** mentir, sous aucun prétexte, surtout pas celui de la charité. Les conséquences finissent **toujours** par être négatives. Cela semble évident, mais l'expérience prouve qu'il n'en est pas toujours ainsi.

Un tel témoignage n'échappera pas aux religieux qui pourront en conclure, sans peut-être penser : Si un homme peut ainsi être digne de confiance, à combien plus forte raison Dieu Lui-même.

3ème partie
Je suis noire mais belle

Allons-nous conclure que les risques de la vie religieuse sont décidément trop importants et qu'il serait imprudent de s'y engager ? Loin de là ! Ce n'est pas là du tout le propos de ces pages. Ceux qui les ont écrites y ont beaucoup trop reçu pour ne pas savoir que la vocation religieuse est un grand don. Mais s'il ne faut pas diaboliser, il convient de ne pas idéaliser. La pâte humaine est là, lourde, épaisse et peu maniable, le Seigneur en sait quelque chose, mais comme dit le Cantique des cantiques, *Je suis noire mais belle, filles de Jérusalem.*[1]

Notre intention n'est pas de flétrir la vie religieuse mais de contribuer à corriger une naïveté qui peut s'avérer dommageable. Les risques existent, comme pour tout chemin de montagne, et seule la connaissance de ces risques permettra de prendre les précautions nécessaires. Faute de cela des drames arrivent. La photo de couverture dit notre tristesse devant ces élans vers le ciel brisés pour toujours parce que la sagesse a manqué quelque part et que des supérieurs se sont laissés piéger par la vanité, le pouvoir, l'apparence, ou simplement par ignorance, mauvaise formation ou mauvaise compréhension de quelques principes de base. C'est au nom de ces arbres renversés par des tempêtes qu'ils n'auraient pas dû connaître que nous avons écrit, pour contribuer à ce que cela n'arrive plus, pour qu'ils soient capables de comprendre ce qui leur est arrivé, pour que leurs supérieurs sachent se garder de ces errances. Contribution modeste, tirée de la sagesse de la tradition monastique, qui appellerait encore bien des compléments.

[1] Ct 1,5.

En particulier un développement sur la conscience devrait être ajouté, les réflexions sur la vie spirituelle ne sont pas complètes.

Nous avons beaucoup parlé de maladies. Ne faudrait-il pas avant de conclure parler un peu de la santé ? Elle est beaucoup plus difficile, ou même impossible, à définir à cause de sa richesse multiforme. Les lignes qui suivent doivent être lues comme une évocation et non une description complète. Elles voudraient témoigner que, pour celui qui est appelé, l'amour de Dieu est si profond qu'il mérite vraiment qu'on lui donne sa vie. Elles voudraient témoigner de toutes les communautés qui, sans bruit, vivent dans la joie et la paix, avec nos pesanteurs et les difficultés du quotidien,[2] un chemin vers Dieu dont la discrète beauté mérite d'être au moins nommée.

---

[2] On pense à l'humour de saint Marc 10,30 qui promet le centuple « avec des persécutions ».

Chapitre 12
Quelques signes de santé

Nous avons parfaitement conscience que les signes de santé rappelés rapidement ci-dessous peuvent être simulés, il en va de même pour la santé physique. Le test infaillible n'existe pas. Mais de l'ensemble se dégage quelque chose qui donne une indication précieuse.

1. Heureux

« Je suis heureux ». Quel supérieur ne se réjouirait pas en entendant un de ses moines dire ces trois mots. Ils représentent l'un des meilleurs signes de santé spirituelle, à condition, bien entendu, qu'ils soient vrais et ne soient pas une simple formule, ce qui se perçoit facilement.

À condition aussi que la source de ce bonheur soit bien enracinée dans la vocation. Le vieux garçon grincheux qui est heureux parce qu'il a trouvé le moyen de faire son trou sans que personne le dérange, c'est évidemment autre chose… Mais le moine heureux dans sa vocation et qui le montre en étant fidèle, quelle joie, surtout si ce bonheur rayonne.

Ces trois mots auront évidemment plus de poids dans la bouche d'un vieux moine que dans celle d'un novice récemment arrivé. Pourtant, le formateur qui les entend à la fin de la formation peut se dire : *Mission accomplie.*

La morale de saint Thomas d'Aquin n'est pas une morale du devoir mais une morale du bonheur. Quoi de plus normal que de voir ce bonheur s'épanouir dans une vie consacrée ?

2. Les fruits de l'Esprit

Plus largement, il semble naturel que les fruits de l'Esprit que saint Paul énumère dans l'épître aux Galates soient les meilleurs signes de la santé d'une communauté et de ses membres. *Amour, joie, paix, patience, bonté, bienveillance, fidélité, douceur et maîtrise de soi.*[1]

La joie et la paix iront souvent de pair avec l'affirmation : *Je suis heureux.* Lorsque le parfum en est sensible dans une communauté, il est très probable qu'elle est sur la bonne voie.

Amour et patience : remarquer que l'amour est plus facile à simuler que la patience. L'amour patient, avec sa dimension de respect envers les un(e)s et les autres, représente donc un très bon signe.

Bonté, bienveillance, douceur : que voilà encore des signes tangibles de l'action de Dieu. Ces signes sont plus personnels que communautaires, car une personne qui souffre d'un environnement malsain pourra faire preuve de trésors de bonté, comme le Père Kolbe dans un camp de concentration. Mais la bonté des supérieur(e)s demeure un excellent gage de la qualité de la vie communautaire. De même la douceur, Jésus n'en a-t-il pas fait une béatitude ?

Cela ne suffit pas, car la douceur doit, par exemple, s'allier aussi à la droiture. Encore un couple inséparable.

---

[1] Ga 5,22.

3. Humilité et vérité

En ce qui concerne la tête, deux grandes qualités qui vont de pair méritent une mention spéciale. Nous avons vu plus haut les ravages que peut faire le mensonge. Le sens de la vérité est pour tous, mais spécialement pour les supérieurs, une qualité hors-pair, qui ne peut guère fleurir que sur le terreau de l'humilité. La capacité de tous mais surtout des supérieurs, de dire : « Oui, nous nous sommes trompés, ici nous sommes dans l'erreur », et de prendre les moyens pour en sortir représente un excellent signe de santé.

Le dernier point mérite d'être souligné car l'erreur n'est vraiment reconnue que lorsqu'on a efficacement décidé d'en sortir. Tant qu'on est pas arrivé là, il n'y a qu'une vérité du bout des lèvres mais qui n'a pas touché le cœur.

La vérité dont il s'agit ici n'est pas une vérité dogmatique, mais celle de la vie de tous les jours, que la sagesse populaire a résumé dans une formule choc :

Appeler un chat, un chat.

Ce qui veut dire que si une sœur a décidé de quitter la communauté, on explique à la communauté que la sœur a décidé de quitter la communauté. Point. Ce n'est pas si compliqué et la communauté doit avoir la maturité pour accepter cela sans être renversée, sinon c'est qu'elle est vraiment malade.

4. Ferveur et liberté

Une communauté fervente attire. Ne souhaitons-nous pas tous devenir fervents ? La ferveur seule n'est cependant pas encore un signe de santé. Elle ne le devient qu'associée à une

vraie liberté intérieure. En dehors de la liturgie, plus réglée, la prière est liberté de l'âme. Souvenons-nous du planeur, libre de tout, porté par le vent, sans effort mais non sans art. Liberté de choisir sa voie intérieure et donc son guide, du moins après les années de formation qui sont normalement un peu plus cadrées. Le formateur doit éduquer à la liberté. Qu'il se rappelle qu'un jour il devra lâcher le planeur.

Quant au Père spirituel, une de ses taches consiste à dégager l'âme des liens qui la retiennent, pour que la ferveur de son amour pour Dieu puisse être libérée, sous la forme qui lui est personnelle, semblable à aucune autre.

Celui ou celle qui est accompagné doit se sentir respecté dans la voie spirituelle qui l'attire, dans sa personne et dans son secret.

5. Liberté de parole

Dans le cadre de la règle propre de la communauté, qui n'est pas la même pour un trappiste, un chartreux, ou un membre d'une communauté apostolique, des échanges sont possibles entre les frères ou les sœurs, ce qui a été nommé au chapitre 2 : les relations horizontales. Cette liberté relève de la confiance qui règne dans n'importe quelle famille. La règle précise normalement où et quand c'est possible, puisqu'il y a aussi une règle de silence. Mais quant au contenu des échanges, sauf quelques règles générales qui pourraient inviter à être réservé sur certains sujets comme la politique, la liberté est la règle. Certains préféreront les sujets spirituels, d'autres, plus réservés sur leur vie intérieure, ne les supporteront pas trop. Le conflit de préférence est classique en récréation ! N'importe quelle communauté connaît cela. Cela donne à chacun l'occasion de s'adapter aux autres et ainsi de se

renoncer un peu. En tout cas les moines ont des occasions pour parler entre eux, pas seulement avec les supérieurs.

Par rapport à la famille, les règles de bon sens inviteront à la discrétion sur tel ou tel point, sans plus. Il est bon de pouvoir parler avec les nôtres de ce que nous vivons réellement, personnellement ou communautairement. Je ne connais pas de cas où cela ait posé un problème.

Les livres ? La tradition spirituelle de l'Église est si riche qu'il convient tout naturellement d'y donner accès largement. Pour les livres profanes, s'il y a des restrictions, cela devrait être précisé dans la règle en fonction du charisme et de la spiritualité de l'institut.

Il devrait en aller de même pour les autres restrictions éventuelles, c'est à dire ce qui est considéré comme incompatible avec la vocation, car on doit remarquer que les restrictions malsaines, celles qui sont imposées pour des motifs troubles, se situent en général en dehors de la règle.[2]

6. Confiance

À quoi peut-on reconnaître qu'un gouvernement est sain ?

Vous aurez sûrement remarqué un élément qui ressort avec une insistance troublante des deux premières parties de ce livre : la tendance à tout contrôler. Quelle serait l'attitude positive correspondante ? Plusieurs réponses seraient possibles, nous retiendrons la confiance.

---

[2] Un exemple type : La relation avec la famille. La règle dit qu'on peut voir sa famille tant de jours par an. C'est une restriction publique, saine et justifiée. « Avec ta famille tu ne dois pas parler de ceci, de cela et encore de cela. » Cette restriction surajoutée et plus ou moins secrète, a de bonnes chances d'être malsaine.

En faisant confiance, on laisse une saine liberté et par conséquent on perd une partie du contrôle. La confiance fait grandir, aide la personne à trouver une saine autonomie, ce qui fait peur à celui qui veut conserver le contrôle de tout, mais réjouit le vrai père.

Une initiative, même mauvaise, vaut mieux que la passivité, dit quelque part Baden Powell[3]. Du côté du supérieur, cela voudra dire : encourager et soutenir l'initiative. Réguler aussi car il ne s'agit pas de laisser faire n'importe quoi, mais vivre une vraie confiance qui laisse la personne responsable de son domaine. Ceci encore relève du principe de subsidiarité.

Une atmosphère de confiance dans une communauté, dans les deux sens, des religieux envers leurs supérieurs, mais surtout des supérieurs envers leurs religieux,[4] que voilà encore un bon signe de santé un de ceux qui ne peuvent guère tromper.

La confiance reçue peut transformer un homme. Dans *La croix et le poignard,* D. Wilkerson en donne un exemple saisissant.[5] Un incendie dans une prison avait fait plusieurs grands brûlés. Des transfusions sanguines étaient urgentes. Les secours arrivés sur place n'avaient pas suffisamment de sang et il fallait aller en chercher dans un hôpital proche. Le directeur de la prison avise un détenu, lui donne les clés pour sortir et lui demande d'aller chercher du sang et de le ramener d'urgence. Le détenu prend les clés, bien décidé à profiter de l'occasion et sitôt la porte derrière lui, s'engage dans une rue de traverse pour s'enfuir pour de bon. Puis subitement il s'arrête : « C'est la première fois de ma vie qu'on me fait confiance, je ne vais pas rater cette occasion ». Il est allé chercher le sang et l'a ramené à la prison.

---

[3] Il y a trop longtemps que j'ai lu cela pour me souvenir de la source exacte.

[4] La première sans la seconde est suspecte.

[5] Cité de mémoire, les détails ne sont pas rigoureux.

7. Le couple liberté / autorité .

Jean Ousset a écrit un livre portant ce titre : *Le couple liberté – autorité.* Il peut servir à une réflexion de base sur les rapports étroits qu'entretiennent ces deux dimensions de la vie sociale dont la bonne articulation est un signe important de la santé d'un gouvernement. En l'absence d'autorité, pas de liberté car la loi du plus fort s'impose. En l'absence de liberté, l'autorité perd son essence car elle n'est plus au service du bien commun. Le sujet est bien trop vaste pour être traité ici, mais ce couple méritait d'être nommé.

Une autorité saine encourage, suscite et forme une vraie liberté. Elle prépare des personnes qui tiennent debout toutes seules, qui soient capable de penser et de juger par elles-mêmes.

8. La compassion et la charité active

Le juste connaît les besoins de ses bêtes, mais les entrailles des méchants sont cruelles.[6] Cette parole des Proverbes en dit long. Si les supérieurs connaissent les difficultés, les souffrances, les besoins de leurs religieux, s'ils sont attentifs à y porter remède dans la mesure de leurs moyens, une charité vraie règne dans la maison. Elle devrait normalement rayonner sur les religieux eux-mêmes en qui on devrait, au moins pour la plupart, trouver les mêmes qualités.

---

6 Pr 12,10.

9. La vérité, la vérité et encore la vérité

Je crois qu'il est possible d'affirmer que dans **toutes** les situations de déviance, on assiste à une perte plus ou moins grande du sens de la vérité. Ceci peut aller de pair avec une grande affirmation de fidélité aux vérités dogmatiques, là n'est pas la question. Mais la vérité de tous les jours, celle qui fait que l'on peut se fier à la parole donnée parce qu'on sait qu'elle est vraie, celle qui fait qu'on a le courage de dire qu'on a fait une bêtise quand on a fait une bêtise, et aussi de dire qu'on a réussi quand on a réussi – la fausse humilité n'est pas de la vérité – cette vérité là, faite de toutes les petites vérités de tous les jours, donne le terreau où pourra germer la confiance, où pourront donc germer de vraies relations entre tous les moines, quelles que soient leurs responsabilités ou l'humilité de leur besogne. Cette confiance là vaut de l'or. Elle crée une unité entre tous, une unité solide fondée sur le roc, le roc de la parole donnée qui est solide parce qu'elle est vraie.

10. L'amour fraternel

Pourquoi mettre à la fin ce qui devrait avoir la première place ? Parce que *Ce n'est pas en me disant : « Seigneur, Seigneur !» qu'on entrera dans le royaume des Cieux, mais c'est en faisant la volonté de mon Père qui est aux cieux.*[7] On peut parler sans discontinuer de liberté, de charité et d'amour fraternel alors que la réalité concrète cache tout autre chose. L'amour fraternel se vérifie sur le terrain et tout ce qui a été dit auparavant peut être considéré en bonne partie comme des preuves concrètes d'une pratique vécue de l'amour fraternel.

---

[7] Mt 7,21.

Nous n’avons pas tout dit, loin de là, mais votre expérience devrait vous permettre de compléter ce qui manque.

Conclusion

Chers frères et sœurs qui, comme moi, portez la lourde charge d'une communauté, souvenons-nous de la responsabilité redoutable qui est mise sur nos épaules quand l'Église dit que *les supérieurs tiennent la place de Dieu*. Elle le fait dans un cadre précis, nous l'avons expliqué[1], mais nos frères ou nos sœurs ne rentreront pas toujours dans ces subtilités. Que nous le voulions ou non, nous représentons pour beaucoup d'entre eux un visage de Dieu qui peut les attirer vers Lui, ou au contraire les repousser. Certains au moins Lui prêteront des traits qui auront quelque chose des nôtres, tout comme un enfant qui reçoit de son père une image de la paternité qu'il appliquera spontanément à Dieu.

C'est la leçon douloureuse que j'ai tirée des contacts avec ceux et celles qui ont perdu leur relation à Dieu dans la vie religieuse : ce qu'ils ont vu chez leurs supérieurs les ont détournés du Christ. Tous n'ont pas été brisés à la base, comme l'arbre de la couverture de ce livre, mais si chez nos religieux quelques branches sont cassées à cause de nous, quelle responsabilité devant Dieu. La duplicité, le mensonge, la manipulation, a fortiori l'emprise[2], blessent terriblement les âmes et peuvent les ravager complètement.

Heureusement, l'inverse est vrai aussi. La franchise, la droiture, la confiance et surtout l'amour vrai, délicat, respectueux pourront aider à révéler à tel ou tel de nos frères, un visage de Dieu qu'il ne connaissait pas. Si nous sommes habités par Lui, si

[1] cf. p. 76

[2] L'emprise a été seulement effleurée dans ce livre, qui ne pouvait tout dire. Le sujet est délicat et ne peut pas être traité sans compétence suffisante. L'annexe 3 a été ajoutée en partie pour remédier à cette lacune.

nous vivons en sa présence, si nous témoignons de son amour, si nous témoignons de sa vérité en ayant toujours une parole vraie, quelque chose de cette lumière qui ne vient pas de nous peut passer chez eux, n'est-ce pas là le plus beau de notre paternité ?

L'office du prieur exige une abnégation peu commune : il s'appliquera à lui-même les paroles de Guigues [3] *: Dieu t'a établi serviteur de tes fils. Ne cherche donc pas à leur faire faire ce qui te plaît, mais ce qui leur est bon. Ton devoir est de te prêter à leurs besoins et non de les plier à ton vouloir, car ils t'ont été confiés pour te placer, non au-dessus d'eux, mais à leur service.*[4]

Grande Chartreuse

Mercredi Saint 2017

---

[3] Cinquième Prieur de la Grande Chartreuse, qui a écrit la première règle appelée : Coutumes.

[4] Statuts de l'Ordre des Chartreux, 23.25, citant les Méditations de Guigues, n° 346.

Annexe 1
Jeanne de Chantal et son premier directeur

« Quelques mois après ma viduité *[veuvage]*, il plut à Dieu que mon esprit fût agité de tant de diverses et violentes tentations que, si sa bonté n'eût eu pitié de moi, je fusse sans doute périe dans la fureur de cette tempête qui ne me donnait quasi aucune relâche et me dessécha de telle sorte que je n'étais plus connaissable. »

Ce conflit entre les attraits divins et cette « tempête » de tentations marque, à notre avis, le début de l'épreuve qui caractérisera la vie mystique de Jeanne de Chantal. Pour le moment, Jeanne pâtit en de profondes ténèbres intérieures, et elle aspire à rencontrer un guide spirituel. « Mon Dieu, je vous conjure, ainsi priait-elle, par la vérité et la fidélité de vos promesses, de me donner un homme pour me guider spirituellement, qui soit vraiment saint et votre serviteur, qui m'enseigne votre volonté, et tout ce que vous désirez de moi; et je vous promets et jure en votre face que je ferai tout ce qu'il me dira de votre part. »

La réponse de Dieu

A cette prière généreuse, Dieu répondit par une double vision ou songe. On n'en peut mettre en doute la réalité, car Jeanne a raconté plusieurs fois ce qui lui advint. Voici le récit que nous en a laissé Mère de Chaugy : « Durant le temps de ses plus ardentes prières, notre bienheureuse Mère, allant un jour aux champs, à cheval, priant toujours Notre-Seigneur, au fond de son

cœur, de lui montrer ce guide fidèle qui la devait conduire à lui, passant par un grand chemin au-dessous d'un pré, dans une belle et grande plaine, elle vit tout à coup, en bas d'une petite colline, non guère loin d'elle, un homme de la vraie taille de notre bienheureux Père François de Sales, évêque de Genève, vêtu d'une soutane noire, du rochet, et le bonnet en tête, tout comme il était la première fois qu'elle le vit dans Dijon. »

Or, vers le même temps, François de Sales, faisant oraison dans le château de Sales, eut lui aussi un « ravissement ». Il aperçut une jeune dame, revêtue de la robe de veuve, dont il ignorait le nom et dont il n'avait jamais vu le visage. « Il lui fut alors révélé que cette veuve serait « la pierre fondamentale » d'une congrégation religieuse dont il serait lui-même « l'inspirateur ».

Chacun interprétera ces révélations selon l'idée qu'il se fait des phénomènes mystiques. Quoi qu'il en soit, les faits demeurent et préludent excellemment à ce qui adviendra en 1604 lors du carême de Dijon. Ils aideront Jeanne à franchir les deux épreuves majeures qui vont lui survenir.

L'épreuve du berger qui n'est pas le berger de la vision

Un an s'était écoulé depuis la mort du baron Christophe de Chantal. Le président Frémyot décida de rappeler sa fille Jeanne à Dijon avec ses enfants, pensant ainsi la divertir de cette douleur qui, croyait-il, la minait. Or, en ce temps-là, « un bon religieux » (l'histoire, heureusement, ignore son nom) avait grand succès de directeur auprès des personnes dévotes. Jeanne le rencontra par hasard, nous dit-on, un jour qu'elle était allée prier à Notre-Dame d'Étang, un sanctuaire distant de deux petites lieues de Dijon; et aussitôt il l'engagea à se mettre sous sa conduite. Jeanne se rendait bien compte que ce guide n'était pas celui de la vision; mais dans le désarroi où elle se trouvait, elle accepta : « Comme

une humble brebis, croyant que c'était la volonté de Dieu, elle se laissa lier par ce berger, lequel l'attacha à sa direction par quatre vœux : le premier, qu'elle lui obéirait ; le second qu'elle ne le changerait jamais ; le troisième, de lui garder la fidélité du secret sur ce qu'il lui dirait ; le quatrième, de ne conférer de son intérieur qu'avec lui. » Et pendant deux ans, il en fut ainsi. Jeanne la généreuse s'efforça de satisfaire à toutes les prières, jeûnes, méthodes, pratiques, etc., que l'imprudent berger lui imposa. On croit rêver…

(…)

Paraît enfin le berger que Dieu destinait à Jeanne

Si jamais le beau nom que donne à Dieu l'un des premiers biographes de sainte Chantal « le Dieu des rencontres » a un sens, c'est bien en effet en la rencontre de Jeanne et de François de Sales.

« Il semblait que le monde et l'enfer s'étaient bandés pour empêcher l'évêque de Genève-Annecy d'accepter l'invitation qui lui était faite par les échevins de Dijon de prêcher le carême de 1604 en leur ville. » Mais enfin François put accepter. Sa réputation était telle que « M. Frémyot avertit sa chère fille de venir passer le carême chez lui pour ouïr les sermons de ce saint prélat ; elle ne manqua pas, avec l'agrément de son beau-père, de se rendre à Dijon ». Elle n'arriva que le premier vendredi du carême ; et c'est ce jour-là qu' « elle vit en chaire ce saint homme, et elle connut au premier regard qu'elle jeta sur lui, que c'était celui-là même que Dieu lui avait montré pour directeur » lors de sa vision de Bourbilly. « Tous les jours, elle faisait mettre son siège à l'opposite de la chaire du prédicateur, pour le voir et ouïr plus à souhait. Ce saint prélat, de son côté, bien qu'attentif à son discours, remarquait cette veuve par-dessus toutes les autres dames, et avait un doux souvenir de sa vision au château de Sales.

Il reconnut fort bien celle que Dieu lui avait autrefois montrée. »

François eut tôt fait de savoir qui était cette fervente auditrice. Mgr André Frémyot, archevêque de Bourges, le frère cadet de Jeanne, le renseigna. Et comme François était souvent invité à dîner par le président Frémyot ou Mgr de Bourges, il eut mainte occasion de s'entretenir avec Jeanne : « J'admirais, dit-elle, tout ce qu'il faisait et disait » et elle « mourait d'envie » de s'ouvrir à lui de ses terribles « tentations ». Mais elle ne le pouvait, étant liée par son quadruple vœu à son directeur.

« Le Dieu des rencontres » intervint de nouveau. C'était le mercredi saint. « Notre Seigneur envoya à Jeanne une si furieuse attaque de tentation que, son conducteur étant absent, elle fut absolument nécessitée de chercher quelque calme auprès de notre Bienheureux Père. » Jeanne sortit de l'entretien très rassérénée. « Pourtant, avoue-t-elle, le scrupule de mon vœu de ne parler de mon intérieur qu'à mon premier directeur me serrait de si près que je ne parlai qu'à moitié. »

Le lendemain, jeudi saint, François de Sales assista Mgr de Bourges à sa première messe. Il entendit Jeanne dire à une amie qu'elle devait aller à Saint- Claude. François, se tournant vers elle, lui dit que, s'il était averti à temps, il ferait en sorte de s'y trouver avec sa mère, Mme de Boisy, qui devait se rendre au célèbre pèlerinage pour y accomplir un vœu. Jeanne acquiesça au projet.

Le lundi de Quasimodo 1604, François de Sales quittait Dijon et « à la première dînée qu'il fit » il écrivit à Jeanne ce billet : « Dieu, ce me semble, m'a donné à vous, je m'en assure toutes les heures plus fort; c'est tout ce que je vous puis dire. Recommandez-moi à votre Bon Ange. » Pour bien comprendre ce mot de François, il faut se rappeler que Jeanne est aux prises avec son angoisse d'avoir failli à son vœu d'obéissance à son premier

guide. La crise violente de scrupule qui va l'assaillir le soir de la Pentecôte nous montre à quel point elle est torturée. Il lui fallut, ce jour-là, recourir au Père de Villars, recteur des jésuites et son confesseur ; elle le pria de venir jusqu'en son logis, car elle n'en pouvait plus. Le Père la rassura pleinement. « Il me semblait, dit Jeanne, que l'on m'ôtait une montagne de dessus le cœur. »

Sur ces entrefaites, le premier « conducteur » de Jeanne, qui avait été absent jusque-là, revint. Jeanne, loyalement, l'informa de tout ce qui lui était advenu. « Elle lui dit tout candidement. » Il s'insurgea. Il lui en donna de grands remords de conscience, et voici Jeanne dans une « perplexité » plus grande que jamais. Elle se résolut à en écrire à François de Sales. Elle consulta de nouveau le Père de Villars et en reçut cette affirmation formelle : « Je ne vous dis pas seulement que vous vous dépreniez de cette première conduite et que vous vous rangiez totalement sous celle de Monseigneur de Genève, mais je vous dis de la part de Dieu que, si vous ne le faites, vous résistez au Saint-Esprit. » Le premier conducteur alla jusqu'à demander à Jeanne de renouveler le vœu qu'elle avait fait de lui obéir. Elle le fit, mais en informa François de Sales. La réponse de celui-ci (24 juin 1604) est lumineuse : il est bien d'accord qu'il ne faut avoir qu'un directeur « mais que l'unité d'un père spirituel ne forclôt pas la confiance à un autre ». Ainsi va procéder sagement — et lentement — François, d'étape en étape, pour libérer d'abord Jeanne, puis pour lui révéler enfin son projet de faire d'elle « la pierre fondamentale » de la congrégation que Dieu l'appelle à fonder. Balisons ce long itinéraire.

Du 24 au 28 août, selon qu'ils l'avaient prévu à Dijon, François de Sales (accompagné de sa mère, Mme de Boisy et de sa petite sœur Jeanne de Sales) rencontre à Saint-Claude Jeanne de Chantal (accompagnée de deux amies dijonnaises, Mme Brûlart et sa sœur Rose Bourgeois, abbesse du Puits d'Orbe). Au cours de

leurs entretiens, il lui déclare nettement que les quatre vœux imposés par le premier conducteur « ne valent rien qu'à détruire la paix d'une conscience », et qu'il accepte, « au nom de Dieu la charge de (sa) conduite spirituelle ». Jeanne lui fait sa confession générale. « O Dieu, dira-t-elle plus tard, que ce jour me fut heureux ! Il me sembla que mon âme changeait de face et sortait de la captivité intérieure, où les avis de mon premier directeur m'avaient tenue jusqu'alors. »

Deuxième rencontre : au château de Sales (21- 31 mai 1603). Voici que le débat intérieur de Jeanne se réveille et la jette en une nouvelle tempête. A-t- elle fait le bon choix en choisissant François de Sales pour directeur ? Et ce scrupule aiguise, intensifie ses tentations contre la foi.

François la rassure. La lettre qu'il lui écrit, le 14 octobre 1604, est un chef-d'œuvre de discernement des esprits : « Le choix que vous avez fait de moi a toutes les marques d'une bonne et légitime élection. » Dans cette même lettre, il lui redonne, selon le désir de Jeanne, les directives qu'il lui a données à Saint-Claude pour sa vie spirituelle. C'est là que nous lisons cette règle d'or de la spiritualité salésienne : « Il faut tout faire par amour et rien par force ; il faut plus aimer l'obéissance que craindre la désobéissance. » Le ton est donné de la correspondance qui s'échangera désormais entre le directeur et la dirigée.

Annexe 2

Les enjeux théologiques de l'obéissance dans la vie consacrée

Par Henry Donneaud o.p. [1]

L'obéissance est un élément constitutif et essentiel de la vie consacrée. C'est par elle que le consacré, renonçant à sa volonté propre, cherche à s'unir au plus près à l'obéissance du Christ. Elle possède une affinité spéciale et directe avec la charité, dont elle est la voie royale. À cet égard, il ne saurait jamais y avoir d'excès d'obéissance, car le consacré n'en finit jamais de tendre, sans jamais l'atteindre, vers une imitation plus parfaite de l'obéissance du Christ. La vie consacrée, par essence, est chemin permanent vers une obéissance plus entière et radicale. Pourtant, l'histoire longue de la vie consacrée autant que l'expérience ecclésiale récente nous apprennent que, au nom de l'obéissance, des dérives ont été commises, aux conséquences graves et douloureuses. Existent bel et bien, trop nombreux, des abus de l'obéissance.

Comment comprendre ce paradoxe ? C'est que l'obéissance, en son essence, est une vertu, et à ce titre, se situe en un point d'équilibre entre deux pentes qui la dénaturent, soit par défaut

1 Dominicain, professeur de théologie à Toulouse, l'auteur est assistant apostolique de la Communauté des Béatitudes après en avoir été commissaire pontifical. Article paru dans la revue *Vies consacrées*, 88 (2016-4), pp. 33-42.

(désobéissance), soit par contrefaçon (caricatures de l'obéissance).

Il importe donc de bien comprendre la vérité de l'obéissance, afin de viser son juste exercice et son point d'équilibre, surtout dans sa tension religieuse vers la radicalité.

1. Les aspects de l'obéissance

En son essence, l'obéissance est d'abord et avant tout une vertu sociale. Son fondement se trouve dans la nature sociale de l'homme et sa finalité dans le bien commun[2]. Elle n'est pas d'abord et par soi une vertu de discipline personnelle, de renoncement et d'ascèse, mais une vertu de justice, visant la juste insertion de la personne individuelle dans un ordre social qui la dépasse. Son but n'est pas de contrarier et redresser la volonté personnelle, mais d'intégrer chacun à l'œuvre commune, de sorte que le bien commun soit atteint. Elle est donc d'abord une vertu du bien commun, non de construction personnelle. De ce premier point, retenons que l'obéissance sera toujours finalisée, et donc conditionnée, encadrée, mesurée par la manière dont elle sert le bien commun.

C'est en régime chrétien que l'obéissance prend une coloration nouvelle, avec une finalité seconde qui s'adjoint à la première. Elle est en effet inséparable du mystère de Jésus Christ et de son incarnation rédemptrice. C'est par son obéissance amoureuse que Jésus a sauvé le monde, et c'est en imitant le Christ obéissant que le chrétien s'unit à Lui et apprend à conformer sa volonté à celle du Père, devenant ainsi toujours plus

---

[2] M.-M. Labourdette, Cours de théologie morale. t. 2. Morale spéciale, « Bibliothèque de la Revue thomiste », Paris, Parole et Silence, 2012, 734 : « Le seul véritable fondement [de l'obéissance] est le caractère social de la vie humaine ».

fils (ou fille) de Dieu dans le Fils de Dieu[3]. L'obéissance acquiert donc une finalité nouvelle, directement liée à sa valeur de renoncement et d'ascèse : par sa vertu purificatrice, elle devient école de charité, voie royale de l'amour de Dieu et du prochain : « Ce ne sera plus seulement l'obéissance service du bien commun, c'est l'obéissance sacrifice offert au Père en union avec Jésus Christ[4] ».

Et à l'intérieur de la vie baptismale, c'est le propre de la vie consacrée que de placer cette obéissance au cœur d'un propos de radicalité : que cette obéissance concrète ne s'exerce plus seulement lorsque l'amour de Dieu ou du prochain le réclame, mais en permanence, comme élément constitutif d'un état de vie stable, par l'offrande radicale à Dieu de toute sa volonté, offrande signifiée par la remise de l'intégralité de sa vie usque ad mortem entre les mains des supérieurs. Tel est le sens du vœu d'obéissance, instrument d'une école concrète et radicale de perfection de la charité.

Certes, la finalité du bien commun n'est pas alors perdue de vue, puisqu'il s'agit bien ultimement de collaborer à la construction du corps de Christ. Mais l'obéissance devient elle-même le bien commun spécifique des instituts de vie consacrée. Ces derniers se présentent d'abord comme des écoles de perfection,

---

[3] Cf. Rm 5,9 : « Comme par la désobéissance d'un seul la multitude a été constituée pécheresse, ainsi par l'obéissance d'un seul la multitude a été constituée juste » ;

Ph 2,8 : « S'étant comporté comme un homme, il s'humilia plus encore, obéissant jusqu'à la mort, et à la mort sur une croix » ;

He 5,8 : « Tout fils qu'il était, il apprit, de ce qu'il souffrit, l'obéissance ; après avoir été rendu parfait, il est devenu, pour tous ceux qui lui obéissent, principe de salut éternel ».

[4] M.-M. Labourdette, Cours de théologie morale, op. cit., p. 741.

dans lesquels chacun vient chercher les moyens d'un cheminement radical vers la perfection de la charité. Ainsi, alors que l'obéissance politique ne peut être finalisée que par la promotion du bien commun de la cité, l'obéissance religieuse, elle, vise d'abord le bien de la personne consacrée, son progrès sur le chemin de l'union à Dieu, puisque l'obéissance est par elle-même chemin de perfection.

On devine évidemment que c'est à travers cette radicalisation religieuse de l'obéissance dans la vie consacrée que les abus y surviennent le plus fréquemment. C'est pourquoi il importe de bien comprendre que si l'obéissance religieuse emporte intensification et radicalisation de la vertu d'obéissance, elle ne la dénature pas, car elle n'est pas une autre vertu. L'obéissance religieuse reste une obéissance et doit se déployer dans le cadre de cette unique vertu de l'obéissance.

2. La nature de l'obéissance

Pour saisir la nature exacte de l'obéissance, nous allons nous aider de formules-chocs qui, héritées de traditions spirituelles parmi les plus solides et autorisées, ont pu contribuer, par de mauvaises interprétations, aux abus dont nous parlions en introduction : la comparaison avec le cadavre (perinde ac si cadaver), déjà présente chez saint François et reprise par saint Ignace de Loyola[5], ou la notion d'« obéissance aveugle », issue des Pères du Désert et elle aussi reprise par saint Ignace[6]. Comment bien entendre ces expressions ?

---

[5] Saint Bonaventure, Vie de saint Françaís d'Assise (Legenda major) V 1,4: « Corporis mortui similitudinem pro exemplo [obedientiae] proposuit » ; Constitutions de la Compagnie de Jésus, n° 547.

[6] Saint Ignace de Loyola, Lettre sur l'obéissance de 1553, n. 15 (éd. Dumeige, DDB, 1958, p. 302).

Tout d'abord concernant le sujet de l'obéissance, la comparaison avec le cadavre trouve sa première limite dans le fait que l'obéissance, par définition, s'adresse à une personne libre, non à un être inerte et passif. Le type d'influence que met en jeu l'obéissance n'est pas une soumission physique ou passionnelle ; elle doit passer par la liberté de la personne qui obéit, au crible de sa prudence : « L'obéissance est une vertu d'homme libre. Toute obéissance infrahumaine en est une contrefaçon [...] Pour obéir vraiment, il faut être capable de désobéir[7] ». Le précepte, en effet, est proposé à l'intelligence et à la volonté pour que la personne appelée à obéir se détermine par elle-même, toujours après avoir compris le précepte et jugé par elle-même du devoir de l'appliquer. S'il y a nécessité d'obéir au supérieur, ce n'est jamais par une « nécessité de nature », aveugle et mécanique, mais par une « nécessité de justice[8] », pour que la personne se conforme par elle-même, « selon son propre conseil[9] », et donc librement, à ce qui est juste.

Quant à l'objet de l'obéissance, le précepte, puisqu'il est toujours en vue du bien commun et donc d'une action bonne à poser, ne peut porter que sur le plan extérieur et pratique, jamais sur le plan intérieur et spéculatif. Il me commande de faire ceci, jamais de vouloir, aimer ou penser cela[10]. L'acte intérieur, en particulier le jugement de l'intellect, ne peut jamais être commandé par une autorité humaine, mais seulement par Dieu, comme c'est le cas dans la foi théologale. Un supérieur ne peut pas me commander de vouloir ce qu'il veut et de juger que son

---

7 M.-M. Labourdette, Cours de théologie morale, op. cit., p. 739-740.

8 Saint Thomas d'Aquin, Somme théologique, lla-llae, q. 104, a. 5, resp.

9 Ibid., a. 1, resp. : « Libera electione ex proprio consilio procedente ».

10 Ibid., a. 5, resp. : « En ce qui concerne la motion intérieure de la volonté, l'homme n'est jamais tenu d'obéir à un homme, mais seulement à Dieu ».

précepte est bon. Cela serait radicalement contraire à la morale de l'intelligence qui n'atteint le vrai que par son exercice personnel : « Il y a une éthique de la pensée : les supérieurs ne font pas la vérité[11] ». Le supérieur me commande de poser tel acte, mais il ne peut pas me commander de juger son précepte bon. Je garde toujours la liberté intérieure de penser que cet acte commandé n'est pas bon. Le cadavre est intelligent et doit le rester. Et l'aveuglement volontaire susceptible de rendre vertueuse l'obéissance ne saurait aucunement porter sur l'intelligence.

Certes, il relève de l'obéissance, ou plutôt de la docilité qui lui est liée, de chercher à saisir du mieux possible, par l'intelligence, la bonté qui peut (et normalement doit) être incluse dans le précepte, afin en particulier de le mettre en œuvre de la façon la plus efficace possible, mais le jugement final sur cette bonté ne relève que du sujet, pas du supérieur. Je puis, autant que je dois, obéir à un précepte même si ses motifs et son contenu ne me paraissent pas les meilleurs[12].

Quant à la personne qui commande, elle ne peut le faire que pour autant qu'elle a autorité. L'autorité n'est pas un pouvoir arbitraire et indéfini qui tiendrait au fait que telle personne serait par elle-même et en toute chose supérieure à telle autre. Elle est

---

[11] M.-M, Labourdette, Cours de théologie morale, op. cit., p. 737.

[12] H. A. Parenteau, « La notion d'obéissance aveugle dans la Lettre de saint Ignace aux Pères et Frères du Portugal (1553) », dans Revue d'ascétique et de mystique 38 (1962), p. 31-51 (50) : « Les cinq nuits de l'obéissance n'empêchent nullement l'obéissant de s'aviser de la réalité humaine du supérieur et de la valeur psychologique et morale de ses motifs d'action, de la valeur intrinsèque des raisons techniques de l'ordre, de l'opportunité ou de l'inconvenance de la chose commandée, de ses propres réactions devant le commandement reçu. Tout cela est objet de jugement spéculatif, dont la loi propre est d'être docile à toute réalité objective. En vertu de ce même jugement spéculatif, le sujet peut même se dire : "Si j'étais à la place de mon supérieur, je ne commanderais pas cela" ».

directement relative au service du bien commun et conditionnée par ce service. Certes, l'autorité vient toujours ultimement de Dieu, et donc il est toujours conforme à la volonté de Dieu que l'on obéisse au détenteur de l'autorité. Mais si l'autorité vient de Dieu, le précepte, lui, ne vient pas de Dieu. Il vient du supérieur, en vertu d'une autorité qui est certes divine en son origine première, mais, en sa nature de précepte et en son contenu, il reste œuvre d'homme. Il n'est pas exact, et il est même dangereux, de dire que le précepte du supérieur est « parole de Dieu ». Le précepte est parole d'homme, fruit d'un discernement et d'une délibération humaines, quelles que soient par ailleurs les assistances divines dont a pu bénéficier le supérieur. Le précepte pourra d'ailleurs souvent porter les marques de son origine toute humaine, par ses déficiences souvent bien visibles (intérêt personnel, passions). Si celui qui obéit accomplit la volonté de Dieu, ce n'est donc pas parce que le précepte exprime en lui-même nécessairement la volonté de Dieu, mais parce que c'est la volonté de Dieu que j'obéisse à celui qui tient son autorité de Dieu[13].

Enfin, quel est le seul motif légitime de l'obéissance, dont le subordonné doit avoir claire conscience, puisque seul ce motif peut le pousser à obéir librement ? Je dois obéir non pas parce que je subis l'influence morale de mon supérieur (ascendant,

---

[13] Cf. saint Augustin, Enarrationes in psalmos, Ps 70, I, 2 (PL 35, 875): « Ce n'est pas le Seigneur, mais leur père qui avait fait ces prescriptions ; ils les acceptèrent néanmoins comme si elles émanaient de leur Dieu. Car s'il est vrai que le Seigneur n'avait pas commandé de ne pas boire de vin et d'habiter sous des tentes, il avait toutefois ordonné aux enfants d'obéir à leur père. Le fils ne doit donc refuser obéissance à son père que quand le père lui commande à l'encontre de Dieu, car alors le père n'a plus le droit de s'irriter de la préférence que l'on donne à Dieu sur lui. Mais quand le père commande ce que Dieu ne défend pas, on doit lui obéir comme à Dieu, puisque Dieu a ordonné d'obéir à un père ».

prestige, crainte, admiration), non pas parce que je constate que le précepte est bon et conforme à la volonté de Dieu, non parce que je suis convaincu que mon supérieur a raison, mais parce que le précepte vient de celui qui a autorité pour décider en vue du bien commun, et en particulier, si je suis consacré, en vue de mon progrès dans l'obéissance, la conformité au Christ et la charité. Nous saisissons alors où doit se trouver l'aveuglement nécessaire à une véritable obéissance religieuse. Très exactement sur tous les éléments humains qui accompagnent, motivent et constituent le précepte du supérieur (ses qualités ou défauts, ses motivations, son appréciation de la situation), non pas en eux-mêmes, certes – car il est toujours légitime et même nécessaire de percevoir et juger le réel –, mais en tant qu'ils pourraient devenir motif d'obéissance ou de non-obéissance. Il n'est pas question de s'interdire de voir les limites du supérieur et de son précepte (on ne commande pas l'intelligence), mais il s'agit de ne pas en tenir compte lorsqu'il faut décider volontairement d'obéir ou non. Obéir comme un cadavre, ce n'est pas cesser de réfléchir et de vouloir, mais bien plus profondément, ne pas opposer de résistance au précepte et s'y soumettre entièrement par la volonté et l'intelligence, en dépit de la perception lucide de ses éventuels défauts.

3. Les contrefaçons de l'obéissance

Nous pouvons les aborder de deux points de vue : celui des supérieurs et celui des subordonnés.

Du point de vue des supérieurs, le désordre de l'obéissance vient ce que le supérieur, en prenant son décret, usurpe une autorité qu'il n'a pas. C'est l'abus de pouvoir. Soit qu'il empiète sur les dispositions édictées par une autorité supérieure (étant réservé le pouvoir d'adaptation propre à un supérieur intermédiaire,

chargé d'appliquer à des cas particuliers une loi générale) ; soit qu'il n'ait pas respecté les règles qui encadrent le processus de décision ; soit qu'il intervienne sur un domaine qui ne relève pas de son autorité, en particulier sur ce qui ne concerne pas la recherche du bien commun et, pour des religieux, l'application de la règle. Nous trouverons dans ce dernier cas les préceptes par lesquels le supérieur prétend commander au subordonné des actes purement intérieurs, comme d'aimer ceci ou de penser cela, alors que son autorité s'étend exclusivement sur des actes pratiques extérieurs.

Si dans de tels cas le subordonné n'est pas tenu d'obéir, c'est tout simplement que ce qui passe pour un précepte n'en est pas un. Faute de précepte, il n'y a pas d'obéissance possible. Ce qui suppose toujours, de la part du subordonné – sans évidemment tomber dans la suspicion et la méfiance a priori – la capacité de juger autant qu'il est en son pouvoir de l'existence d'un vrai précepte.

Du point de vue du subordonné, il peut y avoir soit désobéissance, soit contrefaçons de l'obéissance. Commençons par ce second point.

Saint Thomas nomme cet abus « obéissance indiscrète[14] », c'est-à-dire, au sens propre, une obéissance non discernée, non réfléchie, une obéissance aveugle au mauvais sens du terme. Cet abus peut provenir de deux côtés : soit de la matière du précepte, soit du motif de l'obéissance.

Concernant la matière, n'est jamais légitime et ne relève jamais de l'obéissance le fait d'exécuter un ordre qui commanderait l'accomplissement d'un péché. S'il est vrai que l'obéissance à

---

[14] Saint Thomas d'Aquin, Somme théologique, lla-llae, q. 104, a. 5, ad 3l,m : « Obedentia indiscreta ».

proprement parler, ne permet pas de juger le précepte reçu, il est impératif pour le subordonné de toujours juger la moralité de l'exécution personnelle du précepte : je ne dois jamais exécuter un précepte qui me ferait commettre un acte peccamineux ; ma responsabilité ne sera pas exonérée du fait que j'ai obéi. En revanche, surtout dans le cadre de la vie consacrée, il y a des situations où il peut être bon et même nécessaire d'exécuter un précepte illégitime, si ses effets sont limités à ma propre personne et que la dénonciation de l'abus de pouvoir serait susceptible de provoquer un scandale chez d'autres personnes moins éclairées.

Concernant le motif de l'obéissance, devient indiscrète une obéissance concrètement fondée sur d'autres motifs que la seule autorité du supérieur. C'est le cas, le plus souvent, des conditionnements psychologiques et moraux qui font que l'on se soumet à un abus de pouvoir soit par intérêt ou ambition (flagornerie), soit par admiration aveuglée, par peur, par incapacité de réfléchir et discerner, ces derniers cas découlant facilement d'une emprise mentale exercée plus ou moins consciemment par le supérieur.

Ces dernières situations, nous l'avons appris, sont particulièrement délicates et douloureuses, car il existe des psychologies fragiles et vulnérables qui s'exposent facilement à ce défaut de discernement du seul motif légitime de l'obéissance. C'est normalement au supérieur d'être attentif à tout faire pour éduquer ses subordonnés à l'exercice le plus plein possible de leur liberté à l'intérieur de l'obéissance, au lieu de les enfermer dans une pseudo-obéissance qui devient plutôt dressage et manipulation.

De l'excès inverse, la désobéissance, je ne dirai finalement qu'une chose, qui rejoint précisément l'obéissance indiscrète. Il est fréquent que les raidissements contre l'obéissance traduisent moins un excès de personnalité et de sens de la liberté individuelle qu'un réflexe de défense lié à une vulnérabilité mal contrôlée et craintive. On se raidit contre l'influence du supérieur

parce qu'on ne se sent pas assez capable de l'assumer librement. L'esprit d'indépendance contre le supérieur légitime peut ainsi aller de pair avec la dépendance, voire la fascination, envers d'autres meneurs sans légitimité mais qui passent pour plus séduisants. Une fois encore, l'obéissance est privée de son seul vrai motif : l'accueil du précepte qui provient de l'autorité légitime.

En conclusion, et pour alimenter notre réflexion de ce jour sur les abus de l'obéissance au sein de la vie consacrée, je noterai ce fait constaté en de nombreux cas, en particulier au cours des dernières décennies : les communautés au sein desquelles se produisent les plus nombreux abus de pouvoir par manipulation, aveuglement provoqué et infantilisation entretenue, peuvent être les mêmes dont les responsables tentent d'échapper le plus possible à la régulation ecclésiale, et en particulier, lorsque l'étau se resserre, à une véritable obéissance ecclésiale. C'est pourquoi, si je ne saurais assez plaider pour que les autorités ecclésiales se montrent vraiment vigilantes dans l'accompagnement des communautés de vie consacrée – et ce d'autant plus du fait de la radicalité essentielle de l'obéissance qui en est l'essence même –, je donnerais surtout la priorité à une formation vraiment rigoureuse, solide et approfondie quant à la vérité de l'obéissance telle qu'une expérience bimillénaire en a doté l'Église. On ne reprochera pas à un dominicain d'en appeler toujours d'abord à l'intelligence, vecteur indispensable d'une volonté droite, d'une obéissance juste et d'une charité vraie.

Annexe 3
Témoignage d'une jeune femme tentée par la vie religieuse

Cri silencieux dans la nuit de la foi,
Hurlements emmurés d'une femme,
Et pourtant…
J'avais seize ans quand je vous ai rencontrés
Et sans vous je ne crois pas que je me serais relevée.
Épave de douleur, sur les rivages de mon enfance,
Votre lumière a rendu sens à mon existence.

Le lecteur comprendra que le témoin souhaite conserver l'anonymat. Quelques traits ont été modifiés pour le préserver.

“ Très bien. Laisse-moi alors te guider. Entre dans une grande docilité à l'Esprit Saint pour te laisser transformer en fille de lumière. Commence déjà à faire de ta vie une vie d'adoration pour tout remettre entre les mains de Dieu. Nous allons nous voir une fois par semaine et tu viendras à la messe que je célèbre le matin à la chapelle. ”

“ Oui mon père. Merci mon père. ” Je planais déjà.

Les jours qui ont suivis, mon père spirituel a commencé à me révéler les secrets d'une mystique supérieure qui nous plonge dans la plus grande des intimités avec Dieu.

“ L’amour entre deux personnes qui donnent tout dans la vie religieuse, est un amour divin. Plus grand que celui des époux, dont l’amour est juste naturel. C’est un don de Dieu, d’une extrême délicatesse ”, dit-il en me prenant la main, incroyablement tendrement.

Je n’ai jamais reçu tant de douceur d’un homme.

Je suis bouleversée. Retournée.

Un petit doute plane ? Laisses-toi faire par ce saint homme.

Tout est vécu en Dieu.

Goûte à Sa Bonté et rends grâce.

Notre lien se renforce de jour en jour. Petit à petit, il devient le centre de ma vie. Je suis comblée par notre lien. Je me sens profondément valorisée. Je suis enfin quelqu’un, je suis appréciée, j’ai de la valeur. Parce que j’ai touché le fond, Dieu m’accorde la grâce inouïe de toucher les sommets en un instant !

Il m’arrive de songer que c’est trop beau pour être vrai. Si seulement j’avais mesuré à quel point cette intuition-là était la plus juste.

Il me demande des services. Je me rends compte que je suis prête à accepter tout ce qu’il réclamera de moi, et plus encore. Je consacre ainsi une après-midi à classer des dossiers pour lui. Ce jour là, il vient tout près de moi, me caresse la joue, puis s’approche pour m’embrasser sur la bouche. Je refuse. Il me dit que ça sera dur pour lui.

Tout se mélange dans mon cerveau. Les vérités s’entrechoquent. Les nœuds se resserrent dans l’effort que je fais pour les défaire. Puis plus rien ne fonctionne. Comme si, d’un coup, je devenais stupide.

Bug.

L'impossible ne peut pas être. Il n'est pas. Il ne s'est rien passé. Rien. Et je reviens le voir. Régulièrement. Il a entre ses mains mon cerveau, mon cœur, mon âme, mon esprit et mon corps.

Un jour, je lui demande tout de même de m'assurer qu'il n'y a aucun péché dans nos agissements. Il me répond :

" N'as-tu pas remarqué que je célébrais la messe juste après ? Sais-tu que tout nous est pardonné à la célébration eucharistique ? Je lave mes mains de tout péché avant de toucher le Corps du Christ. Et tu sais bien que les péchés de la chair ne sont pas graves aux yeux de Dieu. Ce sont les péchés de l'esprit qui blessent notre Seigneur. Notre amour est pur puisqu'il est vécu en Dieu. Relis l'Évangile : Jésus aime particulièrement Marie-Madeleine, la prostituée, justement parce qu'elle peut recevoir pleinement son pardon."

Bug.

J'ai pris 15 ans pour commencer à résoudre ce bug. 15 années pour assumer la souffrance de voir en ce héros de ma vie un si grand malade. Pour comprendre aussi que ce n'était pas de la stupidité de ma part, mais de la manipulation, de l'emprise et du lavage de cerveau. Et encore aujourd'hui, plus d'un quart de siècle plus tard, je replonge dans le cauchemar parfois et saisis encore plus profondément l'ampleur de la trahison. D'autres jeunes filles de mon époque sont encore sous emprise.

Comment appeler cela autrement que perversion de l'amour, quand le silence qu'il engendre sert à détruire sournoisement, quand les grands mystères sont utilisés pour asservir l'être jusque dans la fine pointe de son âme et le mettre au service d'un besoin

narcissique inassouvissable, quand le don total devient la porte ouverte à l'emprise d'une toute puissance aveugle et quand le secret sert enfin à emmurer le corps encore trop vivant.